

Université de Montréal

Relecture de l'anarchisme classique
à partir du concept d'*éducationnisme-réalisateur*

par Alexandre LeBlanc

Département de science politique
Faculté des arts et sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise ès sciences (M. Sc.)
en science politique

Août 2014

© Alexandre LeBlanc, 2014

Résumé

L'anarchisme vit un renouveau un peu partout sur le globe depuis les années 1990 et la montée du mouvement contre la mondialisation. Cependant pour les chercheurs contemporains, le lien est bien mince entre l'anarchisme du 21^e siècle et le mouvement anarchiste du début du 20^e siècle. Selon ces chercheurs, l'anarchisme contemporain serait davantage caractérisé par la nature expérimentale de ses stratégies et par son focus sur le moment présent. L'objectif de ce mémoire est de démontrer qu'il est possible de tracer des liens clairs entre les auteurs anarchistes classiques et l'anarchisme contemporain. En effet, certains auteurs classiques de ce courant vivent leur anarchisme dans le moment présent contrairement à ce que laissent entendre implicitement les chercheurs qui se sont penchés sur l'anarchisme contemporain.

Nous analysons les cas d'auteurs anarchistes de la première moitié du 20^e siècle comme Alexander Berkman, Emma Goldman, Joseph J. Cohen, Albert Libertad, Émile Armand et Rirette Maîtrejean. Une analyse de la colonie libertaire d'Aiglemont complète le tableau. Notre approche centrée sur l'étude des pratiques militantes repose sur trois conceptions idéal-typiques. Nous considérons trois types de pratiques anarchistes : l'action anarchiste de type *insurrectionnel*, de type *syndicaliste* et de type *éducationniste-réalisateur*. Nous concluons que les pratiques du mouvement anarchiste contemporain s'apparentent aux pratiques de certains anarchistes classiques, c'est-à-dire les pratiques de type éducationniste-réalisateur.

Mots-clés : anarchistes classiques, anarchisme contemporain, Berkman, Goldman, Cohen, Libertad, Armand, Maîtrejean, colonie libertaire d'Aiglemont, pratiques anarchistes, éducationniste-réalisateur.

Abstract

Anarchism has seen a revival across the globe since the 1990s and the rise of the movement against globalization. However for contemporary researchers, the link is thin between the current anarchist movement and the anarchist movement of the early 20th century. According to these researchers, contemporary anarchism is more characterized by the experimental nature of its strategies and its focus on the present tense. The objective of this paper is to demonstrate that it is possible to draw parallels between some of the classical anarchists writers and contemporary anarchism. Indeed, some anarchists of the early 20th century lived their anarchism from day to day contrary to what suggest implicitly some researchers who have studied contemporary anarchism.

We analyze the cases of anarchists writers of the early 20th century such as Alexander Berkman, Emma Goldman, Joseph J. Cohen, Albert Libertad, Emile Armand and Rirette Maîtrejean. An analysis of the Aiglemont libertarian colony completes the picture. Our approach focus on the study of activists practices based on three ideals types designs. We consider three types of anarchists practices: insurrectionary anarchist action type, union type and the experimental-educationist type. We conclude that the practices of the contemporary anarchist movement are similar in some ways to the practices of at least a few classical anarchists, that is to say, the experimental-educationist type of anarchists practices.

Keywords : classical anarchists, contemporary anarchism, Berkman, Goldman, Cohen, Libertad, Armand, Maîtrejean, Aiglemont libertarian colony, anarchists practices, experimental-educationist.

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des tableaux.....	vii
Liste des abréviations.....	viii
Remerciements.....	ix

INTRODUCTION..... 1

CHAPITRE I : REVUE DE LA LITTÉRATURE ET MÉTHODOLOGIE 5

1. Politiques préfiguratives.....	5
1.1 Ici et maintenant.....	8
1.2 Au-delà de l'utopisme.....	10
2. Une tendance qui ne date pas de mai 68	14
3. Cadre d'analyse.....	18
4. Méthodologie	19
4.1 Opérationnalisation de la méthode.....	28
4.2 Méthode de collecte des données.....	34

CHAPITRE II : LES CAS D'ALEXANDER BERKMAN, EMMA GOLDMAN ET JOSEPH JACOB COHEN..... 37

Éléments biographiques	37
1. Alexander Berkman.....	39
1.1. L'attentat contre Henry Clay Frick	40
1.2. Remises en question à la suite de l'attentat	42
1.3. Soutien De Berkman à la révolution russe.....	44
1.4. Désillusions envers le régime des Bolcheviks et changement de cap	46
1.5. Que retenir du cas Berkman.....	49
2. Emma Goldman	50
2.1. Rapport à la violence	51
2.2. Le rôle de l'individualité et de la minorité active	53
2.3. Enfance et École moderne	54
2.4.Émancipation des femmes	56
2.5. Les différents éléments abordés sur Emma Goldman.....	60
3. Joseph Jacob Cohen.....	60
3.1. École et colonie Ferrer de Stelton.....	61
3.1.1. Origines de l'école	61
3.1.2. Arrivée à Stelton	63
3.1.3. Différentes méthodes d'enseignement.....	63
3.1.4. Vie communautaire.....	65
3.2. Colonie de Sunrise au Michigan.....	65
3.2.1. Origines et fondation de la colonie	65

3.2.2. La vie dans la colonie de Sunrise.....	68
3.2.3. Réflexions de Cohen sur Sunrise	69
3.3 Synthèse du cas Joseph Jabob Cohen	71

CHAPITRE III : LES CAS D’ALBERT LIBERTAD, ÉMILE ARMAND

ET RIRETTE MAÎTREJEAN	73
------------------------------------	-----------

Éléments biographiques	73
-------------------------------------	-----------

1. Albert Libertad	75
---------------------------------	-----------

1.1. Une certaine apologie de la violence	76
---	----

1.2. Prendre ses distances par rapport aux troupeaux	77
--	----

1.3. Vivre en anarchiste dès aujourd’hui	80
--	----

1.4. Ce que nous avons vu de Libertad	83
---	----

2. Émile Armand	83
------------------------------	-----------

2.1. La place centrale de l’individu.....	84
---	----

2.2. Les milieux libres.....	85
------------------------------	----

2.3. La camaraderie amoureuse	88
-------------------------------------	----

2.4. Bilan des éléments clefs abordés par Émile Armand.....	90
---	----

3. Rirette Maîtrejean	91
------------------------------------	-----------

3.1. Vivre sa vie	92
-------------------------	----

3.2. Illégalisme.....	95
-----------------------	----

3.3. Synthèse du cas de l’auteure Rirette Maîtrejean.....	97
CHAPITRE IV : LA COLONIE LIBERTAIRE D’AIGLEMONT	98
Éléments biographiques	98
1. La colonie Libertaire d’Aiglemont	99
1.1. Fondation	99
1.2. Premiers Pas.....	101
1.3.1904-1905	102
1.4.1906.....	103
1.5.1907 et 1908.....	104
1.6. La colonie d’Aiglemont, en résumé.....	106
Conclusion	107
Bibliographie.....	118

Liste des tableaux

Tableau I. Types de pratiques anarchistes.....	22
--	----

Liste des abréviations

CGT Confédération générale du travail

DIRA Documentation, information et référence alternative

FMI Fond monétaire international

OMC Organisation mondiale du commerce

PASC Projet accompagnement solidarité Colombie

SSF Solidarité sans frontières

T.A.Z Temporary Autonomous Zone (Zone Autonome Temporaire)

Remerciements

La réalisation de ce mémoire ne fût pas chose facile et je tiens à remercier les gens qui ont m'ont épaulé au cours de mes démarches.

Tout d'abord, je tiens à remercier ma directrice de recherche, Pascale Dufour, tant pour sa très grande disponibilité que pour ses conseils judicieux. J'étais un peu découragé après avoir essuyé deux refus quant à mon admission à la maîtrise et elle m'a encouragé à persévérer. Ce ne sont pas tous les professeurs qui auraient accepté de diriger un tel mémoire, le sujet étant somme toute relativement hors-norme au sein du milieu académique.

Ensuite, j'aimerais remercier mes parents, Lucie et Charles, qui m'ont toujours soutenu dans mes études et qui ont toujours été là pour moi. Il aurait été difficile pour moi d'y arriver sans vous. Je tiens également à remercier Francis Dupuis-Déri, qui m'a orienté vers Pascale Dufour et qui m'a soutenu dans mes démarches. J'aimerais également remercier Marie-Joelle Zahar puis Augustion Simard qui m'ont aidé au niveau de l'élaboration de ma méthodologie.

Je tiens également à souligner la contribution de mes collègues aux études supérieures, Louis-Philippe Savoie, Sule Tomkinson et Martin Normand pour leurs conseils au moment de nos réunions où nous discussions de l'avancée de nos recherches. Finalement, merci à Félix Sylvestre que j'ai consulté pour ma documentation et à qui j'ai emprunté certaines sources. Tu vas les ravoir.

INTRODUCTION

En ce début de 21^e siècle, l'anarchisme connaît un essor considérable en tant que philosophie politique. De nombreux mouvements anarchistes ou inspirés de l'anarchisme progressent un peu partout dans le monde en ce moment (Graeber 2006, 8). Or jusqu'à tout récemment, ce phénomène ne semble pas avoir eu d'énorme répercussion dans le milieu universitaire. La majorité des universitaires n'auraient qu'une idée vague de ce qu'est l'anarchisme ou le jugent à partir de clichés qui ont traversé l'histoire de ce courant de pensée (Graeber 2006, 9). C'est donc en bonne partie pour susciter des débats sur la pensée et le mouvement anarchiste en milieu universitaire que nous avons choisi notre sujet. Notons toutefois que certains chercheurs contemporains (Dupuis-Déri) considèrent que c'est un sujet de plus en plus en vogue dans le milieu universitaire, phénomène qui correspond au renouveau que l'on constate au sein du mouvement anarchiste depuis quelques années.

En effet, l'anarchisme vivrait un renouveau un peu partout sur le globe depuis les années 1990 et la montée du mouvement contre la mondialisation. Ceux et celles qui s'identifient comme étant des anarchistes ont souvent été au cœur des manifestations contre des institutions internationales comme l'O.M.C., le F.M.I. et la Banque Mondiale. Bon nombre de chercheurs parlent d'un nouvel anarchisme pour décrire l'anarchisme contemporain, qui s'exprimerait bien différemment de ce qu'ils ont qualifié d'anarchisme classique (Williams 2007; Evren 2011; Graeber 2002).

L'élément le plus distinctif de ce nouvel anarchisme serait la nature de ses référents. Tous les principes employés ont été définis comme étant le résultat des expériences des activistes puis de leurs pratiques et non pas comme étant l'application

d'une théorie anarchiste. L'anarchisme classique serait pour sa part perçu comme étant une idéologie relativement fixe représentée à travers l'œuvre de quelques auteurs anarchistes du 19^e siècle. La pensée de ces auteurs est souvent réduite à quelques fragments de leurs idées, ce qui peut contribuer à alimenter les préjugés envers l'anarchisme classique (Evren 2011, 3-4).

Ce qui nous intéresse plus particulièrement, c'est le fait que certains chercheurs contemporains affirment que le lien est bien mince entre l'anarchisme contemporain et le mouvement anarchiste de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e siècle (Bey 1997; Gordon 2007; Shantz 2011). Selon ces chercheurs, l'anarchisme contemporain serait davantage caractérisé par la nature expérimentale de ses stratégies et par son focus sur le moment présent. De plus, plusieurs de ces groupes contemporains éviteraient de se définir officiellement comme anarchistes dans la mesure où l'anarchisme renvoie à une image de violence et de chaos au sein de la population (Gordon 2007, 30-32). Certains auteurs parlent même de post-anarchisme, courant de pensée pour qui l'action libertaire doit se dérouler ici et maintenant et qui n'a que faire du mythe du grand soir véhiculé par les anarchistes du 19^e et du 20^e siècle. Cette mouvance conserve quelques-uns des idéaux de l'anarchisme classique, mais prétend les dépasser au profit de l'émergence d'une pensée davantage adaptée aux réalités du monde contemporain (Onfray 2012, 53-57). Onfray associe le post-anarchisme à des auteurs français qui seront connus après les événements de mai 68 tels que Foucault, Bourdieu, Deleuze, Guattari, Lyotard et Derrida, qui ne sont pas des penseurs anarchistes, mais des auteurs que l'on peut classer sous l'étiquette du poststructuralisme ou du post-modernisme (Onfray 2012, 75-77).

Notre question de recherche est la suivante: est-il possible de tracer des liens clairs entre les auteurs anarchistes classiques et l'anarchisme contemporain? Dans ce mémoire, nous chercherons à démontrer, en nous penchant sur des auteurs anarchistes de la première moitié du 20^e siècle comme Alexander Berkman, Emma Goldman, Joseph J. Cohen, Albert Libertad, Émile Armand et Rirette Maîtrejean, que ceux-ci vivaient leur anarchisme dans le moment présent contrairement à ce que laissent entendre implicitement les chercheurs qui se sont penchés sur l'anarchisme contemporain. Disons simplement pour l'instant que le cœur de l'opposition entre notre hypothèse principale et notre hypothèse rivale est que nous affirmons que les anarchistes de la première moitié du 20^e siècle rejoignent les anarchistes contemporains dans la mesure où nous considérons qu'il y a toujours eu un aspect expérimental dans les actions et les méthodes employées par les anarchistes, alors que plusieurs chercheurs contemporains considèrent que l'aspect expérimental des stratégies des anarchistes contemporains et leur focus sur le moment présent représente un aspect spécifique et innovateur du mouvement anarchiste des années 2000. Aussi, bien que les anarchistes agissaient en partie selon des perspectives d'avenir, donc sur la base d'une utopie, ils ont aussi tenu compte de leur quotidien et de leur environnement social pour tenter de mettre en œuvre leur volonté de rupture vis-à-vis l'ordre social de leur temps, ce que semble négliger les chercheurs contemporains.

Nous ne nions pas l'influence d'auteurs post-structuralistes sur le mouvement anarchiste contemporain, tout comme nous reconnaissons l'impact qu'eurent les mouvements sociaux des années 1970 et 1980, comme les mouvements pacifique, écologique et féministe. Mais pour analyser et comprendre certaines pratiques du mouvement anarchiste du 21^e siècle, nous considérons qu'il est impossible d'ignorer

certaines textes de l'anarchisme classique, puisque plusieurs pratiques du mouvement anarchiste actuel se retrouvaient déjà au sein du mouvement anarchiste au début du 20^e siècle. Alors que les chercheurs contemporains cherchent à caractériser le mouvement actuel par leur volonté de vivre leurs principes au quotidien, une relecture des textes classiques nous permet de constater que cette tendance se dégage déjà en ce qui concerne certaines pratiques des anarchistes du siècle dernier. Nous ne pouvons donc pas nous contenter de faire remonter le mouvement anarchiste actuel et ses influences aux années 1970 et 1980, nous devons également nous tourner vers l'anarchisme classique. Sans parler d'une longue tradition ininterrompue, nous cherchons à démontrer qu'une partie du mouvement anarchiste classique s'apparente au mouvement anarchiste du 21^e siècle, ce que nous faisons ressortir à partir du concept d'éducationnisme-réalisateur développé par Gaetano Manfredonia. Nous verrons les différents idéaux-types de cet auteur lors de la présentation de notre méthodologie.

CHAPITRE I : REVUE DE LA LITTÉRATURE ET MÉTHODOLOGIE

Comme nous l'avons déjà mentionné au moment de l'élaboration de notre problématique, les chercheurs qui se sont intéressés à la réémergence de la pensée et du mouvement anarchiste considèrent que l'anarchisme contemporain se caractérise par la nature expérimentale de ses stratégies et par son focus sur le moment présent. Les auteurs principaux que nous avons retenus se situent en grande partie en Amérique du Nord dans la mesure où nous effectuons nos recherches à Montréal et que nous connaissons mieux les auteurs provenant de cette région du monde. L'analyse des travaux les plus récents qui présentent l'anarchisme contemporain fait ressortir certaines caractéristiques de cet anarchisme : les politiques préfiguratives, la révolution vécue ici et maintenant ainsi que la volonté d'aller au-delà de l'utopie imagée. Nous verrons cependant un peu plus loin que cette tendance ne date pas des années 2000 ou de l'après mai 68, dans la mesure où la transformation de la vie quotidienne a toujours été au centre des préoccupations de certains anarchistes à travers l'Histoire. Voyons plus précisément cette littérature.

1. Politiques préfiguratives

Uri Gordon présente les politiques préfiguratives des anarchistes contemporains comme étant la forme que prendrait leur engagement actuel par l'entremise d'actions directes. Cette notion renvoie au fait que les moyens utilisés par un mouvement social doivent forcément préfigurer la nouvelle société désirée (Gordon 2012, 59). L'objectif des anarchistes contemporains serait non seulement d'imaginer, mais de créer des relations sociales de nature anarchiste à l'intérieur des activités et des structures du mouvement révolutionnaire. L'effort entrepris pour que toute action de nature collective repose sur un mode de fonctionnement horizontal et la remise en question constante

portant sur les dynamiques de groupe et les types d'exclusion qui pourraient s'y manifester ont la même importance pour les anarchistes d'aujourd'hui que l'élaboration et la mise en œuvre des actions envisagées. La mise en place de structures non hiérarchiques au sein desquelles la domination est constamment repoussée relève d'un but en soi. Les regroupements anarchistes d'aujourd'hui seraient donc conçus comme étant des expériences et des moyens de s'affirmer (Gordon 2012, 60).

Uri Gordon considère que cette forme constructive d'action directe a pris toute son ampleur à partir des années 1970 et 1980, avec les mouvements pacifique, écologique et féministe qui se mobilisèrent contre le nucléaire dans les domaines civil et militaire. C'est durant cette période que plusieurs communautés autogérées, en campagne ou en ville, en Europe puis en Amérique du Nord témoignèrent de cet aspect constructif de l'action directe, qu'Uri Gordon distingue d'actions plus violentes comme des attentats à la bombe perpétrés en Grande-Bretagne ou des actions émanant de groupes non anarchistes comme la Fraction armée rouge et les Brigades Rouges (Gordon 2012, 61). Il est plus facile selon l'auteur d'accepter la possibilité d'une vie sans chefs si une telle vie est démontrée en actes plutôt que sur papier, même si ces expériences sont vécues à petite échelle. De même que n'importe qui sera davantage enclin à participer à un mouvement qui enrichi dans l'immédiat sa propre vie qu'au sein d'un mouvement de masse où ses désirs et besoins personnels sont mis de côté dans le but que progresse le travail ingrat de la formation révolutionnaire. La notion de politique préfigurative serait fortement liée à l'aspect individualiste que l'on retrouve parmi toutes les formes d'anarchisme (Gordon 2012, 65).

L'action directe de type constructive ou d'affrontement est elle-même un lieu de libération, car elle offre l'occasion de découvrir et de vivre son propre pouvoir puis d'habiter des espaces sociaux différents d'un point de vue qualitatif. Cette reformulation des objectifs anarchistes en tant que domination subie directement puis de libération constitue donc la réémergence d'un individualisme anarchiste qui relève d'une exigence du présent plutôt qu'une position de principe conçue pour une société future (Gordon 2012, 67).

Toujours d'après Uri Gordon, l'anarchisme contemporain aurait seulement une vague affinité avec les idées et mouvements socialistes libertaires du 19^e et 20^e siècle qui auraient été efficacement supprimés dans la première moitié du 20^e siècle par le fascisme, le bolchévisme et la peur rouge aux États-Unis. Le renouveau anarchiste actuel proviendrait de la convergence idéologique qui serait survenue au sein d'un réseau de mouvements qui n'étaient pas consciemment anarchistes au départ puis qui impliquait des enjeux transversaux, comme l'écologisme radical, les vagues de militantisme féministes, les mouvements de libération noir et queer puis l'internationalisme anti-néolibéral lancé par les mouvements sociaux de l'hémisphère sud, le plus populaire parmi eux étant le mouvement des Zapatistes du Mexique (Gordon 2007, 30). Gordon considère que les anarchistes contemporains ont cessé de penser à une société postrévolutionnaire pour transposer leur conception de la révolution au temps présent. Les politiques préfiguratives des anarchistes ne sont plus considérées comme des aspects d'une société future, mais comme le potentiel toujours présent qui se trouve ici et maintenant. Une telle approche promeut l'anarchie en tant que culture, une réalité vécue qui surgit partout sous de nouvelles formes, qui s'adapte à différents contextes culturels puis qui devrait être

développée de manière expérimentale comme but en soi, peu importe si quelqu'un considère que cette façon de faire puisse devenir le mode de fonctionnement général de l'ensemble de la société (Gordon 2007, 46).

1.1 Ici et maintenant

La notion d'ici et maintenant est très présente dans l'ouvrage collectif *Nous sommes ingouvernables : les anarchistes au Québec aujourd'hui*, présentée comme étant un anarchisme du quotidien, qui s'affirme par la mise en pratique individuelle ou collective des valeurs libertaires dans les activités quotidiennes, que ce soit sur les lieux de travail ou dans les milieux de vie (Bellemare-Caron, Cyr, Dupuis-Déri, Kruzynski 2013, 23-5). L'anarchisme contemporain est compris comme un processus au lieu d'un objectif à atteindre, une expérience qui se bâtit ici et maintenant, par la dissémination des idées et des pratiques d'autodétermination et d'autogestion qui se consolident par sa mise en pratique par le plus de membres de la population possible.

Toujours dans *Nous sommes ingouvernables : les anarchistes au Québec aujourd'hui*, Nicolas Delisle-L'Heureux et Rachel Sarrasin traitent des nombreux groupes et collectifs actifs au Québec qui composent ce qu'ils désignent sous le terme de la fourmilière antiautoritaire, c'est-à-dire des groupes qui sont souvent liés de manière implicite par un même ensemble de caractéristiques inspirées de la pensée anarchiste (Delisle-L'Heureux et Sarrasin 2013, 64-5). Plusieurs objets précis se trouvent au cœur de la mobilisation des groupes qui composent la fourmilière antiautoritaire, certains se concentrant sur des problèmes locaux et urbains, comme le centre social autogéré, qui désire procurer un lieu de convergence pour les militants et militantes dans le quartier Pointe-Saint-Charles à Montréal. Il en va de même pour les centres de documentation et

bibliothèques anarchistes, telle que la bibliothèque Documentation, information et référence alternative (DIRA) que l'on retrouve dans la métropole. Les auteurs mentionnent également des groupes qui s'activent autour d'enjeux liés à la migration des personnes et la solidarité entre les peuples, comme la coalition Solidarité sans frontières (SSF) ou le Projet accompagnement solidarité Colombie (PASC). Pour leur part, les plottes con-plottent ou les Sorcières appartiennent au réseau des féministes radicales, alors que d'autres s'impliquent autour de questions concernant l'environnement, la brutalité policière ou le milieu étudiant (Delisle-L'Heureux et Sarrasin 2013, 65).

Ces groupes sont tous profondément ancrés dans l'héritage de la nouvelle gauche des années 1970 au Québec. Celle-ci ne concentre plus sa lutte autour du mouvement ouvrier, contrairement aux mouvements progressistes antérieurs, mais combat désormais plusieurs types d'oppression. Un des principaux héritages de cette nouvelle gauche tourne autour de ses objectifs préfiguratifs, qui met l'accent sur l'expérimentation concrète, ici et maintenant, des manières que l'on désire voir la société se transformer. Les objectifs à court terme désirés par les groupes de la fourmilière antiautoritaire concernent dans bien des cas l'immédiat et le tangible (Delisle-L'Heureux et Sarrasin 2013, 66). C'est dans leur mode d'organisation que ces groupes démontrent quelles sont leurs positions politiques. Les groupes de la fourmilière antiautoritaire se tournent vers des mécanismes de fonctionnement internes, comme la recherche du consensus et la rotation des tâches, qui ont pour but d'identifier les rapports de domination qui pourraient émerger des relations interpersonnelles au sein du groupe et fournir des solutions pour les éliminer (Delisle-L'Heureux et Sarrasin 2013, 67). Si plusieurs de ces groupes ne revendiquent pas de manière explicite leur appartenance à la philosophie anarchiste, ils

affichent cependant des caractéristiques qui trahissent leur parenté idéologique avec cette tradition idéologique. Ainsi, tant leur analyse politique, qui s'attarde à toute forme de domination et d'oppression, leur mode d'organisation défini par la décentralisation puis la démocratie directe, de même que l'emploi de l'action directe comme principale stratégie d'action, sont tous des éléments de leur militantisme qui s'apparent à l'anarchisme (Delisle-L'Heureux et Sarrasin 2013, 74).

1.2 Au-delà de l'utopisme

Selon cette présentation, l'anarchisme contemporain est plus qu'une utopie, car il se vit ici et maintenant, à travers l'agitation et la turbulence de la protestation ou dans l'acharnement de l'organisation militante (Bellemare-Caron, Cyr, Dupuis-Déri, Kruzynski 2013, 345). Sarrasin, Kruzynski, Jeppesen et Breton vont également dans ce sens, car même si les membres de la communauté antiautoritaire continuent de se battre pour le «grand soir» où surviendrait un basculement et le renversement du système en place, il faut aller au-delà de cet aspect pour comprendre l'anarchisme contemporain. En effet, même si ce moment révolutionnaire constitue toujours une source importante de motivation, la communauté est engagée dès aujourd'hui au sein d'un processus révolutionnaire qui se construit sur une base quotidienne. Cet aspect de la lutte est fondé sur la mise en place dans le moment présent de modes d'organisation en rupture avec les formes habituelles de représentation politique qui rendent possible l'émergence de sujets collectifs autonomes. C'est de cette manière que les acteurs de la communauté antiautoritaire se démarquent des partis politiques de gauche et des organisations militantes traditionnelles, malgré qu'ils soient en relations étroites avec eux et collaborent parfois à des projets communs (Sarrasin, Kruzynski, Jeppesen et Breton 2012, 157).

Francis Dupuis-Déri affirme que l'idéal révolutionnaire des anarchistes contemporains ne serait pas mort, c'est-à-dire leur objectif utopique de vivre sans État et en dehors du capitalisme, mais que la signification de cet idéal révolutionnaire aurait évolué. Les anarchistes se référeraient aujourd'hui à des micro-révolutions, à des «zones autonomes libérées», en somme à des espaces de liberté et d'égalité que l'on pourrait vivre ici et maintenant. Ce modèle ne serait pas utopiste, dans la mesure où celui-ci existerait déjà dans leurs pratiques, dans leurs organisations politiques et dans les lieux autogérés, que ce soit dans des squats en Europe, des campements autogérés ou les villages zapatistes (Dupuis-Déri 2009, 60-1).

Randall Amster considère que la notion de politiques préfiguratives permet à l'anarchisme contemporain de reformuler les vieilles notions associées à l'utopisme, car bien que l'anarchisme au quotidien nous permet d'entrevoir dans quel genre de société nous pourrions évoluer dans le futur, l'aspect fragmentaire et ouvert de sa vision de l'avenir, laisse aux générations futures le soin de préciser les contours de cette nouvelle société. L'anarchisme est ainsi conçu comme un projet qui se renouvelle sans cesse et qui ne possède pas de vision unitaire (Amster 2012, 19). La responsabilité principale des anarchistes contemporains serait de révolutionner le présent sans cloisonner le futur (Amster 2012, 20).

Les initiatives récentes des anarchistes sont allées bien au-delà de la préoccupation de Bakounine pour qui le mouvement révolutionnaire devait correspondre à la société future, dans la mesure où la société future est désormais conçue comme se vivant ici et maintenant. Jeff Shantz utilise le concept de futurs-présent pour décrire les visions sociales que les anarchistes ont amenées à la vie dans différentes villes de

l'Amérique du Nord. Leurs énergies sont concentrées à transformer la vie de tous les jours puis ils et elles refusent d'attendre l'avènement d'utopies postrévolutionnaires. Pour amener leurs idées à la vie, les anarchistes développent des exemples à travers leurs expérimentations de mondes futurs ou de futurs dans le présent. C'est à travers ces exemples vivants de futurs au temps présent qu'ils et elles tentent de construire les bases d'un nouveau monde au sein de l'ancien. Ces utopies actuellement existantes procurent aux instants de tous les jours ce que Foucault caractérisait d'hétérotopies. Leur expression sous forme de théorie politique dans les écrits d'Hakim Bey aurait servi de point de départ en guise de reconsidération des politiques anarchistes (Shantz 2011, 136).

Foucault utilisait le concept d'hétérotopies pour décrire des contre-sites, une sorte d'utopie en action où les lieux réels qui se trouvent au sein d'une culture donnée y sont représentés, contestés et inversés (Shantz 2011, 136). Contrairement à la fiction de l'utopie, qui renvoie à une vision de la société future où l'individu est absent, l'hétérotopie est un lieu de reconstitution, un retour là où l'individu se trouve. À l'opposé des utopies, les hétérotopies existent réellement en tant que lieux de différence qui sont formés et constitués de manière variée au sein et à l'opposé d'une spatialité homogène et partagée, dans les fondations mêmes de toutes les sociétés. Il s'agit ici des présuppositions de la vie sociale qui rejoint le concept de politiques *préfiguratives* employé par Uri Gordon et qui sont abordées sous l'angle du concept d'ici et maintenant dans *Nous sommes ingouvernables : les anarchistes au Québec aujourd'hui*. Cependant, Jeff Shantz nous recommande de ne pas confondre les hétérotopies des anarchistes contemporains avec les communautés de décrocheurs qui ont émergé dans divers endroits en Amérique du Nord, le cas le plus récent étant les communes de la contre-culture dans

les années 1960 et 1970. Les anarchistes contemporains seraient moins intéressés à décrocher aujourd'hui qu'à construire des alternatives au sein d'alliances avec des gens impliqués dans des projets plus larges ancrés dans les expériences du quotidien des pauvres et de la classe ouvrière. Les hétérotopies des anarchistes d'aujourd'hui sont plus susceptibles d'être situées dans les voisinages de la ville et plus accessibles à l'implication de la communauté, plutôt qu'aux espaces archaïques et isolés des communes rurales. Shantz considère que la meilleure expression théorique de futurs-présent a été rendue par Hakim Bey dans ses essais *T.A.Z : Zone Autonome Temporaire et Immediatisme* (Shantz 2011, 137).

Selon Hakim Bey, les Zones autonomes temporaires seraient une forme d'insurrection sans confrontation envers l'État, une opération de guérilla qui rend temporairement disponible une zone de terrain, de temps ou d'imagination puis qui se décompose avant que l'État ne la réprime, dans le but de renaître ailleurs dans le temps ou l'espace. La T.A.Z pourrait ainsi occuper ces zones de façon clandestine et maintenir dans une paix relative ses objectifs ludiques (Bey 1997, 13-14). La TAZ serait un microcosme du rêve anarchiste, une tactique pour atteindre cet objectif, mais aussi un moyen d'en expérimenter certains de ses bénéfices ici et maintenant. Par réalisme, Bey suggère que les anarchistes devraient cesser d'attendre la révolution, mais aussi qu'ils arrêtent de la désirer (Bey 1997, 15). La T.A.Z. émerge donc d'une critique de la révolution et d'un appui à l'insurrection, la révolution étant considérée comme un échec. Bey considère que la possibilité du soulèvement est bien plus intéressante, en terme de psychologie de la libération, que toutes les révolutions «triomphantes» des bourgeois, des communistes et des fascistes (Bey 1997, 16). La T.A.Z serait utopique, dans la mesure où

elle croit en une intensification de la quotidienneté, mais elle ne saurait être utopique dans le sens authentique du terme, c'est-à-dire un non lieu, puisque la T.A.Z est physiquement situé dans le temps et dans l'espace (Bey 1997, 32).

2. Une tendance qui ne date pas de mai 68

Mais est-ce que ces caractéristiques fortes de l'anarchisme contemporain l'éloignent réellement de l'anarchisme classique ? Pour plusieurs auteurs, des parallèles existent entre ces deux tendances et il serait plus juste de parler d'évolution que de rupture. Ainsi, Ryan Knight se réfère à Michel Bakounine et fait ressortir le caractère post-idéologique de sa pensée et l'étendue de son scepticisme face à toute forme d'autorité. Celui-ci prétendait que la liberté dépend de l'initiative de l'individu et le but de ce révolutionnaire acharné était de créer des formes d'organisations dépourvues de principes autoritaires puis basées sur la liberté et l'autonomie. L'organisation de la vie sociale devait provenir de l'interaction spontanée entre les individus et non pas être implantée après avoir été conçue à l'extérieur de la vie sociale de manière prédéterminée (Knight 2013). De manière encore plus significative en ce qui concerne notre problématique, Richard J.F. Day revient sur la pensée de Gustav Landauer, peu connu en dehors des cercles anarchistes. Ce théoricien considérait que les institutions et les relations sociales devaient être mises en place avant que toute forme de changement dans l'ordre politique puisse subvenir. Ces nouvelles institutions devaient être créées parallèlement au système d'État et d'entreprises et non en son sein. La stratégie révolutionnaire de Landauer reposait sur des tactiques de désengagement complétée par un projet de reconstruction. Le sujet révolutionnaire prenait vie à travers la construction d'alternatives socialistes non-étatistes. Dans la mesure où le capitalisme, l'État et le

socialisme sont tous des modes d'existence pour l'être humain, le changement des structures au niveau macro passe surtout par le changement des relations sociales au niveau micro. Les nouvelles formes sociales ne peuvent donc pas émerger sans l'acte de leur réalisation concrète. (Day 2012, 738-740).

Gaetano Manfredonia nous met aussi en garde en ce qui concerne ce «nouvel anarchisme» des années 2000. En effet, la multiplication de pratiques militantes qui ne sont plus uniquement consacrées à la préparation révolutionnaire de type insurrectionnel n'est en rien une nouveauté en comparaison à l'anarchisme classique qui a toujours été pluriel et a toujours compris en son sein différentes visions du changement social et des moyens pour y arriver. Faire remonter à l'après mai 1968 l'émergence de pratiques alternatives ayant des visés de réalisations immédiates, qui s'inscrivent dans la vie de tous les jours, constitue un raccourci historique que nous souhaitons questionner. Modifier les comportements des individus ici et maintenant puis liquider les attitudes autoritaires se trouvant au sein des activistes eux-mêmes sont deux objectifs et pratiques qui ont toujours composé certaines des idées marquantes de l'anarchisme au sein de toutes ses tendances. Sous cet angle, l'opposition proclamée par plusieurs chercheurs contemporains entre l'anarchisme classique et l'anarchisme contemporain relèverait davantage d'une vue de l'esprit. Une telle approche aurait pour but de justifier des choix pratiques et idéologiques en les présentant sous l'angle de la nouveauté, alors que ces moyens d'actions, bien que fort stimulants, n'innovent pas tellement par rapport à l'histoire de l'anarchisme (Manfredonia 2007, 15).

Dans *L'Anarchisme aujourd'hui*, Vivien Garcia fait état de la conception de la révolution telle qu'amenée par les syndicalistes révolutionnaires, qui n'est pas sans

rappeler certaines facettes de l'anarchisme contemporain que nous avons présenté. L'auteur nous décrit ce courant ayant la grève générale comme moyen d'action principal, mais qui cherche également à mettre de l'avant l'affirmation des individus au sein de l'expérimentation de nouvelles relations sociales par l'entremise de l'action directe. Cette forme de syndicalisme a non seulement marqué le mouvement ouvrier du début du 20^e siècle, mais a aussi joué un rôle déterminant dans l'histoire de l'anarchisme, définissant en bonne partie les fondations de l'anarcho-syndicalisme de l'Espagne de 1936 dont s'inspire une partie de la jeunesse qui s'active dans les mouvements sociaux des années 2000. Cependant le syndicalisme révolutionnaire n'était pas un modèle unique dont tous les anarchistes devaient suivre les pratiques. Certaines mouvances qui n'entretenaient pas nécessairement de liens directs avec le mouvement ouvrier ont été classées sous l'étiquette vague de transformation de la vie quotidienne. Celles-ci partageaient tout de même des conceptions similaires de l'action politique, bien que différentes (Garcia 2007, 216).

Plusieurs chercheurs considèrent que les événements de mai 1968 marquèrent une rupture par rapport à l'histoire des mouvements radicaux, dans la mesure où ces derniers considèrent qu'ils provoquèrent un élargissement des thèmes classiques du mouvement ouvrier, plus particulièrement en ce qui concerne la vie quotidienne. Pourtant, on retrouve cette facette de manière récurrente tout au long de l'histoire de l'anarchisme, bien qu'elle ne soit pas toujours présentée selon ces termes. Leur présence historique s'explique par le fait que le mouvement anarchiste a toujours poussé sa critique au-delà des institutions étatiques pour l'étendre à l'ensemble des rapports entre les individus. Garcia nous rappelle ainsi l'existence des milieux libres qui sont souvent délaissés par les historiens

qui se sont intéressés à l'anarchisme, mais qui constituent un bel exemple d'expérimentations qui visaient la transformation de l'ensemble des rapports sociaux. Ces milieux libres étaient composés d'un ensemble de personnes qui désiraient expérimenter des formes de vie en marge de celles proposées habituellement par les autorités instituées. La nature de ces milieux pouvait varier en fonction des personnes s'y impliquant, selon leurs affinités ou leurs envies à un moment donné. N'étant pas fixées de manière définitive, les modalités de ces milieux libres pouvaient évoluer au fil du temps. Bien que Garcia prétend qu'on pourrait presque qualifier de milieux libres toutes les expériences anarchistes de vie collective puisque c'est surtout pour des raisons historiques que l'on a retenu ce qualificatif. Ce terme se réfère plus précisément aux expériences qui émergèrent de la fin du 19^e siècle jusqu'à la Première Guerre mondiale. Les colonies étaient organisées autour de petites activités de production, surtout agricoles. Elles permirent aux anarchistes d'exercer des métiers outre que ceux que leur réservait le cadre normal de la société et le salariat. Dépourvus de hiérarchies, les milieux libres pouvaient comprendre des bibliothèques et des écoles fonctionnant à partir des méthodes d'enseignement s'inscrivant dans la lignée de la pédagogie libertaire de l'époque. Les milieux libres n'étaient pas détachés du projet révolutionnaire, mais doivent être compris comme des laboratoires pour expérimenter diverses formules, qui en parallèle avec plusieurs autres, contiennent en elles la possibilité d'un nouveau monde. Leur caractère éphémère ne doit pas être considéré comme étant un échec, mais bien le signe que ceux-ci s'inscrivaient au cœur du quotidien des gens de l'époque et ne pouvaient donc pas résister au mouvement de la vie (Garcia 2007, 217-221).

3. Cadre d'analyse

Notre hypothèse principale cherche donc à apporter certaines nuances quant aux auteurs anarchistes considérés, du début du 20^e siècle jusqu'au début de la Deuxième Guerre mondiale. Nous avançons que les auteurs anarchistes de cette période (ou du moins certains) étaient beaucoup plus tournés vers la vie quotidienne qu'on pourrait le croire à la lecture des chercheurs contemporains. Nous posons l'hypothèse que ceux-ci n'étaient pas purement et simplement des penseurs utopiques, comme les chercheurs contemporains les dépeignent plus ou moins implicitement, mais des acteurs qui composèrent avec leur moment présent et qui mirent leurs idéaux en pratique en tentant de sortir de leur milieu social ou d'aller à l'encontre des normes imposées par celui-ci.

Par exemple, les anarchistes ont dû se positionner très tôt par rapport à la violence et redéfinir leur conception envers celle-ci afin d'entreprendre de nouvelles pratiques qui étaient plus adéquates pour rejoindre les travailleurs et construire un mouvement de masse, l'objectif final des anarchistes. Ainsi, Alexander Berkman, un auteur anarchiste de la période qui s'étend de la fin du 19^e siècle jusqu'à la révolution espagnole s'est repositionné à la suite de l'époque de la propagande par le fait, c'est-à-dire un ensemble d'actes de violence individuelle perpétrés par les anarchistes envers la classe dominante. Berkman fait également référence à la nécessité de préparer la révolution sociale, ce qui passait inévitablement par l'apprentissage premier de la vie sans autorité et sans contrainte, préalable à l'obtention de la liberté (Berkman [1929] 2005, 199). Ainsi, le vécu des anarchistes et la forme de celui-ci ont toujours été au cœur du projet anarchiste. Mentionnons aussi au passage les expériences anarchistes en éducation, dont l'idée d'instruction intégrale défendue par Paul Robin. Les anarchistes développèrent en effet

leurs propres écoles avec leur propre vision de l'éducation. Dans le cas de l'instruction intégrale, celle-ci devait permettre le développement le plus avancé de toutes les facultés physiques, intellectuelles et affectives (Baillargeon 2005, 225).

Berkman met également l'importance sur le fait de convaincre les masses dans leur ensemble de se rallier à la révolution avant de passer à l'action, puisque la révolution sociale ne peut réussir si elle est confrontée à une majorité hostile (Berkman [1929] 2005, 202). Cet élément est plus utopiste, dans la mesure où il adopte une perspective à plus long terme et ne s'en tient pas qu'au présent, mais cet élément théorique demeure fondé sur la pratique que doivent adopter les anarchistes afin de rallier les masses. C'est donc avec l'idée en tête de donner l'exemple au reste de la masse que la minorité active décide de mettre en place ici et maintenant ses propres façons de faire par l'entremise de modes de vies alternatifs. Notons aussi que les anarchistes ne constituent pas un mouvement uniforme et que leurs visions de ce qu'est la révolution est plurielle. Ce point est important dans la mesure où notre hypothèse rivale ne fait pas ressortir dans son ensemble le pluralisme et les divergences au sein de l'anarchisme classique, pluralisme qui a souvent été délaissé par les historiens de l'anarchisme qui se sont davantage tournés vers l'anarcho-syndicalisme ou le mouvement insurrectionnel, au dépend du courant *éducationnisme-réalisateur*.

4. Méthodologie

Notre approche méthodologique est en bonne partie inspirée par Ben Jackson et son texte sur les origines du néo-libéralisme. Tout comme Ben Jackson, notre point de départ est une interprétation courante en ce qui concerne une philosophie politique et ses origines, dans notre cas l'anarchisme. Tout comme Jackson, nous chercherons à analyser

les textes classiques du courant de pensée qui nous intéresse en portant attention aux détails que l'on retrouve dans ce corpus afin d'aller à l'encontre d'une interprétation dominante quant aux origines de la philosophie que nous analysons. Nous nous concentrerons sur la France et les États-Unis, principalement en raison de contraintes de temps et d'espace. Par ailleurs, ces deux pays sont assez riches en ce qui concerne l'anarchisme classique. Nous reviendrons sur ce point au moment de la description de notre méthode de collecte de données.

L'avantage principal de notre méthode est qu'elle est anti-essentialiste et nous permet d'aller à l'encontre de présuppositions anhistoriques que nous attribuons aux chercheurs contemporains envers lesquels nous argumentons (Jackson 2010, 130). Nous pensons que les défenseurs de notre hypothèse rivale considèrent que les contextes historiques sont à ce point différents que peu de choses peuvent être dites entre l'anarchisme classique et l'anarchisme contemporain, alors que nous affirmons qu'une analyse des textes classiques qui tient compte de leur contexte et de la teneur de leurs propos nous permet d'établir des similarités entre l'anarchisme classique et l'anarchisme contemporain. Cette méthode nous permet également d'analyser les textes de ces auteurs classiques de l'anarchisme en portant une attention particulière à ce qu'ils disent, à la signification des termes employés et aux intentions qu'avaient ou n'avaient pas les auteurs que nous allons analyser (Pocock 2009, 109). Les méthodes de l'analyse comparée, du process tracing ou de l'analyse statistique sont inadéquates pour répondre à notre question dans la mesure où nous ne cherchons pas à établir une relation ou une corrélation entre différentes variables, mais à défendre une interprétation différente d'un

ensemble de textes que nous situerons dans un contexte particulier, ce que nous permet de faire l'interprétation textuelle (Pocock, 2009 110).

Jackson dans son texte soutient que les penseurs politiques contemporains n'ont pas porté assez d'attention à l'évolution des idées néolibérales durant leur progression jusqu'à leur hégémonie idéologique. Il conteste une assomption anhistorique implicite faite par les théoriciens contemporains comme quoi les théoriciens du néolibéralisme durant les années 1930 et 1940 occupaient l'espace idéologique de manière aussi importante que les tenants du néolibéralisme durant les années 1970. Les penseurs politiques contemporains n'identifient pas correctement la cible principale des théoriciens du néolibéralisme des années 1930 et 1940, ils sous-estiment à quel point la pensée néolibérale a évolué après la Deuxième Guerre mondiale et ils dressent un portrait erroné du néolibéralisme comme étant une pensée systématique et sûre de soi, alors que cette idéologie était incomplète à cette époque et incertaine. (Jackson 2010, 130). On pourrait nous accuser de pêcher par anachronisme en tentant d'établir des liens sans tenir compte de l'évolution de la pensée anarchiste puis des différences contextuelles importantes entre deux périodes historiques assez éloignées dans le temps. Cependant, dans la mesure où notre objectif n'est pas de nier qu'il existe des distinctions importantes entre les auteurs classiques anarchistes et l'anarchisme contemporain, mais de faire ressortir certains éléments communs ou semblables entre ceux-ci que passent sous silence les chercheurs contemporains, la limite liée à l'utilisation que nous faisons de cette méthode ne nous apparaît pas insurmontable.

Nous reprenons également une approche similaire développée par Gaetano Manfredonia, centrée sur l'étude des pratiques militantes et qui repose sur trois

conceptions idéal-typiques dans la lignée de la sociologie compréhensive de Weber. Nous considérons trois types de pratiques anarchistes : l'action anarchiste de type *insurrectionnel*, de type *syndicaliste* et de type *éducationniste-réalisateur* (Manfredonia 2007, 16-17). En ce qui concerne le concept *éducationniste-réalisateur* que nous reprenons de Manfredonia, il nous permet d'analyser les textes des militants anarchistes du début du 20^e siècle selon le sens qu'ils donnent à leurs pratiques puis de mettre l'accent sur certains éléments dont la place centrale qu'occupe pour eux l'individu, l'expérimentation et la diffusion de formes d'organisations et de manières de vivre alternatives, le rôle de la minorité active, une vision gradualiste de la révolution puis le refus de l'utilisation de moyens violents (Manfredonia 2007, 17). Nous retiendrons les textes d'auteurs anarchistes ayant écrit au début du 20^e siècle jusqu'à la fin de la révolution espagnole et du début de la Deuxième Guerre mondiale, Manfredonia dans son ouvrage *Anarchisme et changement social : insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur* ayant couvert le 19^e siècle jusqu'à l'aube du 20^e siècle (Manfredonia 2007, 28). Cet idéal type nous permettra d'effectuer un rapprochement entre les pratiques et l'esprit libertaires des anarchistes du début du 20^e siècle avec l'approche des libertaires du 21^e siècle que nous avons décrit sommairement au moment de notre revue de la littérature. Afin de faciliter la vie au lecteur, nous reprenons aux pages 23 et 24 de notre mémoire le tableau que Gaetano Manfredonia présente à la page 17 de son ouvrage *Anarchisme et changement social : insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur* (Manfredonia 2007,17).

TABLEAU I. TYPE DE PRATIQUES ANARCHISTES

	Type insurrectionnel	Type syndicaliste	Type éducationniste-réalisateur
Les agents du changement social	Peuple	Prolétariat	Individu
L'objectif stratégique fondamental visé par l'action militante	Rupture révolutionnaire. Nécessité de faire table rase du passé.	Formation d'une conscience autonome de classe.	Expérimenter et diffuser des formes d'organisations et des manières de vivre alternatives.
Rôle dévolu aux anarchistes et formes d'organisations militantes.	Minorité active. Organisation de parti sur des bases idéologiques et/ou formation de groupes autonomes affinitaires.	Minorité active. Organisation informelle et/ou occulte au sein des organismes de classe.	Minorité active. Pas d'organisation séparée ou distincte à caractère idéologique ou de parti. La minorité se borne à indiquer la voie à suivre.
Modalités de passage de la société actuelle à la société future	Vision catastrophique. Aiguïsement des conflits sociaux devant entraîner l'effondrement du capitalisme et de	Vision stratégique. Refus de la politique du pire. Le prolétariat fait scission et refuse de coopérer avec les institutions étatiques	Vision graduéliste. Refus de la guerre civile. Les nouvelles organisations et les nouvelles pratiques se propagent progressivement dans la société et remplacent par

	l'État. Guerre civile.	et bourgeoises. Par la formation d'institutions nouvelles et la pratique de l'action directe, il se prépare méthodiquement à assumer les tâches futures de gestion et de direction de la production qui vont lui échoir au lendemain de la rupture révolutionnaire.	étapes les anciennes jusqu'à provoquer l'euthanasie de l'État et des formes d'exploitation capitalistes.
Rôle accordé à l'utilisation de la violence	Justification de l'emploi de la violence individuelle et collective, y compris à caractère terroriste, pour semer la terreur chez l'ennemi.	Justification de l'emploi de la violence collective de masse à caractère défensif et/ou offensif.	Refus de l'utilisation de moyens violents (sauf si à caractère défensif) remplacés par l'emploi de la désobéissance civile : résistance passive et/ou objection de conscience.

En somme, le type insurrectionnel justifie l'utilisation future ou présente de méthodes violentes dans le but d'amener la révolution. L'insurrectionnel n'a pas peur de la guerre civile, voyant plutôt celle-ci comme le moyen ultime de sortir le peuple de sa torpeur. Elle est la mise en forme de la lutte sociale portée à son paroxysme. L'insurrection étant l'objectif final poursuivi par ces militants, toute la stratégie de ces derniers est orientée vers elle. Toutes les tâches d'organisation puis toute la propagande sont subordonnées à cet objectif, défini comme étant un affrontement final, une rupture inévitable avec l'ordre bourgeois et étatique, seule manière de permettre l'avènement d'une société nouvelle (Manfredonia 2007,31-2).

Pour ce qui est du type syndicaliste, celui-ci ne peut se définir en dehors de l'action syndicale. Son action quotidienne se retrouve dans la réalité vécue dans les entreprises. À l'opposé de l'insurrectionnel, les activités de ce militant ne sont pas la simple application au monde du travail d'une pensée fournie par des théoriciens anarchistes, mais découlent d'actions et de luttes provenant de leur combat contre l'oppression. Alors que l'insurrectionnel cherche d'abord et avant tout la rupture révolutionnaire, le syndicaliste vise d'abord l'action autonome des classes ouvrières (Manfredonia 2007,51-3). Les grèves comptent parmi les principaux moyens pour précipiter le changement radical. Pour le type syndicaliste, elles ne permettent pas uniquement d'améliorer le sort des travailleurs dans l'immédiat, elles doivent aussi mettre la table pour l'affrontement final. Lorsqu'elle devient générale, la grève démontre un aspect insurrectionnel évident. C'est par ce moyen qu'est rendue possible l'expropriation des moyens de production et leur transfert au sein des mains des travailleurs et travailleuses. Sur ce point, le syndicaliste s'entend avec l'insurrectionnel

en ce qui concerne l'utilisation inévitable de la violence afin d'obtenir l'émancipation des exploités (Manfredonia 2007,64-5).

Finalement, le type éducationniste-réalisateur place l'individu au cœur du changement social, alors que le peuple tient ce rôle chez le type insurrectionnel et la classe ouvrière pour le type syndicaliste. Il n'y a pas chez lui un culte du travailleur ou du travail et il refuse de s'en prendre uniquement aux bourgeois ou aux patrons. Pour le type éducationniste-réalisateur, les opprimés peuvent eux-mêmes se rendre complices de leur propre exploitation. Cette conception se rapproche de La Boétie et de la servitude volontaire. Tolstoï reprend également cette idée, comme quoi ce n'est pas la force ou leur nombre qui font la puissance des riches et des oppresseurs, mais le fait que les ouvriers cheminent dans la vie selon les mêmes lois qui guident les dominants. L'éducationniste-réalisateur ne croit pas que la rupture révolutionnaire soit en mesure de changer radicalement la société, même menée par des anarchistes. Considérer qu'un simple chambardement puisse suffire pour instaurer une société anarchiste, voilà un raisonnement qui se rapproche de la religiosité. La mentalité actuelle des individus au sein d'une société défectueuse ne pourrait que reproduire une organisation sociale parsemée de tares. Ainsi donc, on ne peut espérer régénérer la société simplement par un coup de force qui détruirait l'État. L'éducationniste-réalisateur se moque du «Culte de la Panacée Révolution», qu'il rapproche d'une conception mystique de l'anarchisme ou dans la croyance envers les vertus de la Révolution. L'éducationniste-réalisateur redoute la violence et ne croit pas qu'elle soit en mesure d'hâter le changement social désiré par les anarchistes (Manfredonia 2007,78-83).

L'éducationniste-réalisateur préfère la désobéissance civile aux soulèvements armés ou aux attentats individuels. Il n'attend pas le déclenchement d'une guerre pour appeler à la désertion, mais se mobilise dès maintenant pour que les soldats potentiels refusent de s'enrôler dans l'armée. La pratique de la non-coopération occupe une place très importante dans son dispositif stratégique dans le but de modifier la société. L'éducationniste-réalisateur considère que la désobéissance civile est une arme d'attaque envers la société autoritaire, un moyen bien plus efficace que la violence pour atteindre la révolution. Mais contrairement aux tolstoïens, si la possibilité d'employer des moyens pacifiques lui est impossible, l'éducationniste-réalisateur résistera à l'oppression et à la tyrannie par la violence s'il juge que c'est impératif (Manfredonia 2007, 84-7).

Pour l'éducationniste-réalisateur, il faut penser changer l'individu avant de changer la société. De là découle toute l'attention que ce type de militant accorde à l'éducation. C'est surtout ce point qui le distingue de l'insurrectionnel et du syndicaliste. Le but n'est pas simplement de former un homme nouveau au lendemain de la révolution, mais d'utiliser l'éducation des individus au sein de la société actuelle comme outil de transformation. C'est dès aujourd'hui que se pratique l'éducation libertaire de l'éducationniste-réalisateur, contrairement aux théories éducatives de Bakounine et de des autres insurrectionnels, qui seraient mises en œuvre au lendemain de la révolution triomphante (Manfredonia 2007,88).

L'éducationniste-réalisateur refuse de sacrifier le présent au nom de l'avenir, comme a tendance à le faire l'insurrectionnel. Il n'est pas question pour lui de renoncer aux joies du présent dans l'espoir d'un futur incertain. C'est dans son quotidien qu'il préconise sa joie de vivre et n'attend pas une révolution incertaine avant de vivre celle-ci.

L'éducationniste-réalisateur a l'impression que les autres types de pratiques anarchistes repoussent toujours dans le futur l'avènement de la grève générale ou de la Révolution, alors que les militants prônant ces pratiques se conforment à un présent lamentable et font preuve de passivité devant les conditions de vie imposées par la société autoritaire. L'éducationniste-réalisateur considère que la mise en œuvre de ses principes ne saurait attendre plus longtemps, d'où l'idée d'effectuer des réalisations anarchisantes dès aujourd'hui. Il tentera de vivre en anarchiste «ici et maintenant» autant qu'il le peut, sans attendre le renversement de la société autoritaire, comme les autres types de pratiques ont tendance à mener les militants anarchistes. Le but principal de l'éducationniste-réalisateur est de réaliser ses conceptions, sur lui-même et autour de lui. La révolution ne peut triompher pour lui, si elle n'advient pas d'abord et avant tout dans l'existence actuelle de chacun et chacune (Manfredonia 2007,95-6). Nous pensons que ce type de pratiques militantes se rapproche du mouvement anarchiste actuel et notre relecture des textes classiques devrait nous permettre de le démontrer.

4.1 Opérationnalisation de la méthode

Notre façon de procéder est basée sur une approche pragmatique. Nous chercherons pour cela à mettre de l'avant l'intentionnalité des auteurs que nous analyserons en tenant compte du contexte dans lequel ces textes ont été produits. C'est pourquoi nous laisserons la littérature secondaire de côté dans nos chapitres sur les États-Unis et la France entre le début du 20^e siècle et le début de la Seconde Guerre mondiale, pour nous concentrer sur les écrits des auteurs qui nous intéressent, c'est-à-dire les textes classiques des anarchistes français et américains ayant vécu et écrit durant cette période.

Trois courants principaux marquent cette période du mouvement anarchiste, soit l'anarcho-syndicalisme, l'anarchisme individualiste et l'anarcho-communisme. Cette division s'opère sur une base idéologique et si nous avons fait le choix d'étudier nos cas sur la base du type d'actions mis de l'avant par les anarchistes, il nous semble nécessaire de présenter sommairement un portrait du mouvement anarchiste de l'époque et ses différentes tendances, tel que généralement conçu à travers la littérature. En ce qui concerne l'anarcho-syndicalisme, cette tendance se développe en France peu après la période des attentats de 1892-1894. L'efficacité de ces attentats est remise en question par les leaders du mouvement anarchiste, ce qui aura une influence sur la nature des activités des militants au moment où celle-ci reprend à partir de 1895. Notons toutefois que les anarchistes individualistes ne suivront pas cette tendance dans la même mesure. Kropotkine et bon nombre d'anarchistes enjoignent les radicaux à entrer dans les rangs des syndicats et à rejoindre le peuple là où il se trouve. Bien qu'il soit compris comme étant une tendance spécifique du mouvement anarchiste à travers la littérature, les anarchistes de l'époque y voyaient davantage un changement de tactique qu'un changement doctrinal (Maitron 1975, 265-7). Le syndicat est dès lors perçu comme étant un groupement de résistance qui en même temps, prépare le terrain pour la révolution. C'est au moyen de la grève générale, fomentée à partir des syndicats, que la révolution libertaire adviendra (Maitron 1975, 274). Du côté des États-Unis, une variante précoce de l'anarcho-syndicalisme est introduite en Amérique du Nord par un groupe de révolutionnaires socialistes. En 1883, ces derniers collaborent à la fondation d'une branche de l'Internationale antiautoritaire, lors d'un congrès tenu à Pittsburgh. Des anarchistes de Chicago et du mid-ouest américain convainquent une majorité de délégués

d'appuyer l'idée d'une organisation de travailleurs au sein d'une fédération de syndicats autonomes. Celle-ci devait permettre de se battre pour des gains immédiats, comme la journée de huit heures, tout en gardant à l'esprit la nécessité d'une révolution sociale (Graham 2005, 189).

Les anarchistes individualistes en France considèrent que la classe ouvrière est ignorante et résignée. Ils ne croient pas à la possibilité d'une révolution. Les mouvements de contestation et les grèves sont réprimés avec violence, surtout à partir de 1906. Les grévistes sont parfois emprisonnés, ils subissent de véritables interdictions professionnelles puis sont révoqués. Le contexte est peu favorable à l'amélioration des conditions de vie par le vote ou l'action syndicale. Du point de vue des anarchistes individualistes, l'émancipation individuelle doit précéder l'émancipation collective. Ils critiquent l'ouvriérisme et remettent en question le rôle messianique des prolétaires. Les anarchistes individualistes du début du 20^e siècle en France semblent les seuls à s'opposer à la joute parlementaire et politique sous toutes ses moutures, comprenant celle du syndicalisme. Ils rejoignent les thèses propagées par *L'anarchie*, hebdomadaire fondé en 1905 par Libertad et Anna Mahé. Ce journal s'adresse aux individus qui partout dans le monde, vivent en anarchistes avec pour seule autorité, l'expérience et le libre examen. Toutes les normes et les coutumes sont remises en question. Les anarchistes individualistes français prétendent s'émanciper de toutes les contraintes qui ne sont pas fondées sur la science. La sphère politique et la sphère privée s'entremêlent, l'anarchie étant pour eux quelque chose qui se vit au quotidien, au-delà de toute forme de concession (Steiner 2008, 10). Aux États-Unis, l'anarchisme individualiste est davantage fondé sur les droits inaliénables de l'individu, que ce soit la défense de son corps ou de la

propriété acquise par l'individu. Cette tendance en sol américain découle de l'idée libérale de l'individu souverain poussée à tel point qu'elle devient incompatible avec le concept de l'État. Les relations sociales sont basées sur le modèle de l'économie de marché, chaque personne étant susceptible d'échanger ses biens ou sa force de travail avec ceux des autres quand il est à son avantage d'agir ainsi. Benjamin Tucker s'inspire de Stirner et défend une position égoïste qui considère qu'il est dans le meilleur intérêt personnel de chaque individu de respecter la liberté qui est égale pour tous, le vol et la violence n'étant pas payant à plus long terme. Si les anarchistes individualistes américains du 19^e siècle considèrent faire partie du mouvement socialiste, cette position évolue au 20^e siècle vers la défense d'un anarcho-capitalisme (Miller 1984, 30-1).

Quant à la doctrine anarcho-communiste, elle est formulée en Europe par quelques anarchistes au sein de la Fédération jurassienne, c'est-à-dire Pierre Kropotkine, Carlo Cafiero et Elisée Reclus. Alors que la propriété individuelle des produits du travail avait jusqu'alors été considérée comme étant garante de l'indépendance personnelle, ces anarchistes considèrent désormais que la propriété collective des produits du travail est nécessaire pour accomplir la révolution sociale. Kropotkine suggère le communisme comme but à atteindre et le collectivisme, la doctrine précédente de la Fédération jurassienne, comme phase transitoire. Jadis synonyme de marxiste ou d'autorité, le terme communiste désigne dorénavant uniquement les partisans de la formule «A chacun selon ses besoins». Dans le but d'éviter toute forme de confusion, on ajoute «anarchiste» ou «libertaire» au terme «communiste». On considère en 1880 que la tactique la plus efficace pour atteindre ce but est la propagande par le fait (Maitron 1975, 80-2). Du côté des États-Unis, Alexander Berkman et Emma Goldman défendent cette doctrine (Miller

1984, 46). Certains auteurs ne font pas de distinction entre la doctrine anarcho-communiste et la doctrine anarcho-syndicaliste, dans la mesure où les anarcho-communistes ont largement défendu le syndicalisme et qu'une majorité de syndicalistes appuieront le courant anarcho-communiste (Schmidt, van der Walt 2009, 124-5). Cette analyse nous semble erronée, dans la mesure où s'il est possible de réduire l'anarcho-syndicalisme à des actions de type syndicaliste, on ne saurait en faire autant de l'anarcho-communisme. Nous avons déjà vu que les anarcho-communistes donnèrent leur appui au préalable à la propagande par le fait, que nous associons à des actions de type insurrectionnel, avant d'appeler les anarchistes à entrer dans les syndicats. Nous verrons également que des anarcho-communistes tels que Goldman, Berkman et Cohen soutiendront des actions de type éducationniste-réalisateur.

Pour des raisons de temps et d'espace nous avons retenu trois auteurs américains, soit Alexander Berkman, Emma Goldman et Joseph J. Cohen puis trois auteurs français, c'est-à-dire Albert Libertad, Émile Armand et Rirette Maîtrejean. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous avons fait le choix d'étudier nos cas sur la base du type d'actions mis de l'avant par les anarchistes plutôt que sur une base idéologique. Cela devrait nous permettre d'effectuer un rapprochement entre les pratiques et l'esprit libertaires des anarchistes du début du 20^e siècle avec l'approche des libertaires du 21^e siècle. Nous avons retenu les noms de Berkman et de Goldman pour notre mémoire dans la mesure où ils ont laissé plusieurs écrits derrière eux qu'il est possible de retracer assez facilement, ce qui est loin d'être le cas pour tous les anarchistes concernant la période qui nous intéresse. De plus, tant Goldman, Berkman et Cohen ont été retenus pour leur implication dans l'Association Ferrer et l'élaboration d'une pédagogie libertaire aux États-Unis puis

dans le cas de Cohen, nous l'avons aussi retenu pour son rôle de co-fondateur de la communauté coopérative *Sunrise* dans le Michigan et les ouvrages qu'il a laissé relatant ses expériences en communauté (Avrich 1995, Creagh 2009). Certaines actions employées par ces auteurs, concernant principalement l'éducation et la pédagogie libertaire, devraient nous permettre de tracer un parallèle avec les anarchistes contemporains, parallèle mis en lumière par notre concept d'éducationnisme-réalisateur.

En ce qui concerne Libertad, Émile Armand et Maîtrejean, ils ont tous été liés au journal *L'anarchie* dont les locaux servirent pendant des années d'une sorte de milieu libre pour les anarchistes (Beudet 2006, 55-62). Comme nous l'avons déjà mentionné, ces anarchistes individualistes français se distinguent de l'anarchisme individualiste aux États-Unis et leur approche rejoint celle des anarchistes contemporains, dans la mesure où ils n'attendent pas une future révolution et vivent dès maintenant en anarchistes. Outre Emma Goldman et dans une moindre mesure Alexander Berkman, mentionnons que ces anarchistes sont peu connus en dehors d'un cercle restreint s'intéressant de près à l'histoire de l'anarchisme. Notons aussi que ces derniers sont davantage connus pour leur soutien au syndicalisme que pour leur appui envers le projet d'une pédagogie libertaire. Outre ces deux auteurs, les textes les plus pertinents de ces anarchistes, soit ceux qui illustrent notre concept d'éducationnisme-réalisateur, sont peu nombreux ou difficiles d'accès. Albert Libertad se démarque peut-être ici dans la mesure où ses textes ont été réunis dans un même ouvrage. Cela explique probablement en partie pourquoi les projets visant à expérimenter l'anarchie dans la vie de tous les jours aient été négligés par les chercheurs contemporains.

Nous chercherons également à faire ressortir le message qu'ils voulaient véhiculer, la signification que nous devons donner aux termes qu'ils emploient puis à qui ces anarchistes s'adressaient-ils. Un autre chapitre devrait être consacré à la thèse de G. Narrat datant de 1908 qui porte sur la colonie libertaire d'Aiglemont en France, thèse qui nous donne un bon aperçu de ce qu'était la vie quotidienne dans un milieu libre à la Belle Époque et qui complète bien les récits autobiographiques et les essais des anarchistes que nous avons retenus. En ce qui concerne les éléments d'observation qui nous intéressent, nous nous attarderons à leur définition de l'anarchisme, aux méthodes qu'ils vont mettre de l'avant, quelle était leur conception de la révolution et les moyens de former des individus conscients, alors que leur environnement social était hostile à leurs idées et leurs pratiques. Nous soulignerons la diversité de leurs méthodes et de leur conception de la révolution.

4.2 Méthode de collecte des données

En ce qui concerne notre méthode de collecte de données, nous procéderons à une recherche documentaire. Les textes que nous allons utiliser seront des textes d'auteurs classiques de l'anarchisme ayant écrit entre le début du 20^e siècle et la fin de la révolution espagnole. Nous utiliserons pour Alexander Berkman trois textes tirés de l'anthologie *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*, son récit autobiographique *Prison memoirs of an anarchist, La rébellion de Kronstadt*, issu d'une édition recueillant quelques-uns de ses textes, puis *ABC of Anarchism*, réédition d'un de ses textes classiques. Dans le cas d'Emma Goldman, nous nous basons sur cinq textes extraits de *Red Emma Speaks*, édition moderne regroupant plusieurs de ses textes, deux textes issus de l'anthologie *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*, son

autobiographie *Emma Goldman : Living my Life* puis un texte initialement paru dans *Mother Earth* et réédité dans *Anarchism and Other Essays*, qui compte plusieurs de ses textes. Puis pour Joseph Cohen, nous utilisons deux de ses ouvrages, *The Modern School of Stelton : A Sketch* et *In quest of heaven : the story of the Sunrise Co-operative Farm Community*.

Du côté français, tous nos textes (33) sont issus d'une anthologie pour ce qui est d'Albert Libertad, *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Pour Émile Armand, nous avons consulté deux sites internet, dont nous avons extrait deux textes originaux, soit «Les milieux libres» et «Ce que veulent les individualistes». Puis pour ce qui est de Rirette Maïtejean, nous nous basons sur son autobiographie, *Souvenirs d'anarchie : La vie quotidienne au temps de la bande à Bonnot à la veille d'août 1914*. Enfin, nous nous basons sur une brochure, *La colonie libertaire d'Aiglemont*, qui est un extrait de la thèse de doctorat de Georges Narrat, elle-même basée sur l'expérience de cette colonie et de son fondateur, Fortuné Henry.

Nos cas ont été sélectionnés afin de faire ressortir l'aspect expérimental de l'anarchisme, qu'il s'agisse de communautés de vie, de coopératives ouvrières de production et de consommation, d'expériences naturistes ou de mise en pratique du végétarisme ou de l'amour libre, tout comme la fondation d'écoles libertaires ou de la promotion de méthodes contraceptives (Beudet 2006). Nous souhaitons également que nos cas reflètent les thématiques en lien avec l'aspect éducationnisme-réalisateur tels qu'identifiés par Manfredonia comme le développement d'individus conscients, l'expérimentation et la diffusion de formes d'organisations et de manières de vivre alternatives, une vision gradualiste de la révolution puis le refus de l'utilisation de

moyens violents pour parvenir à ses fins. Le cas de Berkman est plus complexe dans la mesure où il a évolué par rapport à la question de la violence et aux moyens légitimes à employer pour entraîner le peuple dans la révolution, mais notre nombre limité de cas devrait nous permettre de prendre soin de souligner cette évolution à travers les années.

CHAPITRE II : LES CAS D’ALEXANDER BERKMAN, EMMA GOLDMAN ET JOSEPH JACOB COHEN

Les trois cas que nous présentons dans ce chapitre concernent des anarchistes américains dont les écrits se situent principalement entre le début du 20^e siècle et le début de la Deuxième Guerre mondiale. Chaque anarchiste représente un cas nous permettant d’établir en quoi leurs pratiques et leurs discours rejoignent notre concept *d’éducationnisme-réalisateur*.

Éléments biographiques

Tous deux élevés dans la Russie tsariste, Alexander Berkman et Emma Goldman immigrèrent aux États-Unis durant leur adolescence et se rencontrent pour la première fois en tant que jeunes adultes dans un café de l’est de Manhattan. Ils deviennent des amis, des amoureux pendant un moment puis des camarades loyaux, leurs vies et leurs destinées étant désormais entremêlées. Bien qu’ils soient par moment séparés par des peines de prison et les circonstances, ils se retrouvent toujours, travaillant ensemble, vivant ensemble, organisant des lectures conjointement et se battant pour le même idéal anarchiste, soit une société sans gouvernement où tous sont égaux. Berkman commet un attentat contre la vie d’Henry Clay Frick le 23 juillet 1892, qu’il décrit comme étant le premier acte terroriste dans l’histoire des États-Unis. Ce dernier survit, mais Berkman passera les quatorze prochaines années en prison. Pendant que son camarade passe sa vingtaine et le début de sa trentaine derrière les barreaux, Emma Goldman voit sa popularité grimper comme militante, développant une réputation nationale comme oratrice et côtoyant plusieurs grands penseurs de l’époque. À la suite de sa remise en liberté en 1906, Berkman devient la principale source d’appui dans les efforts de sa

camarade. Considérés comme des symboles menaçant de la révolution et du chaos, ils seront tous les deux déportés en Russie en 1919, après avoir enfreint *l'Espionage Act* (Avrich, Avrich 2012, 1-2).

Inspiré par son séjour carcéral, Berkman nous rend compte de son expérience dans *Prison Memoirs of an Anarchist*, qui dénonce également la corruption du système pénal américain. Entre sa sortie de prison en 1906 et sa déportation en 1919, il est l'éditeur des deux périodiques anarchistes les plus importants de cette époque, il organise des manifestations de masse liées à des causes radicales ou ouvrières et prononce des discours sur sa pensée et son expérience à travers le pays. Pour ce qui est de Goldman, elle défend de multiples causes, de l'égalité des sexes à la libération sexuelle, du contrôle des naissances à la liberté d'expression, militant pour des causes ouvrières, l'éducation libertaire et le choix artistique. Au cours de sa vie, elle travaille dans des usines, s'occupe d'un restaurant, pratique le métier d'infirmière, tient des discours à travers les États-Unis et à travers le globe, fonde le journal *Mother Earth* et est l'auteure de son autobiographie, *Living My Life*. Une critique sévère du capitalisme américain et du régime soviétique, elle écoule les dernières années de sa vie à combattre la montée du nazisme puis la menace du fascisme durant la guerre d'Espagne (Avrich, Avrich 2012, 2-4).

En ce qui concerne Joseph Jacob Cohen, l'un des membres les plus actifs dans le mouvement libertaire américain durant la première moitié du 20^e siècle, il naît lui aussi au sein de la Russie tsariste, en 1878. Originaire d'une famille juive, il émigre vers les États-Unis au tout début du 20^e siècle. Il vit pendant dix ans à Philadelphie, ville où il fonde une bibliothèque radicale, lieu d'éducation et de propagande qui devient très important pour le mouvement libertaire juif américain. Il déménage à New-York en 1913

et prend en charge la gestion du centre Ferrer, voué à développer un enseignement libertaire. Il quitte par la suite en 1915 avec le centre pour s'installer à Stelton, au New-Jersey, où la colonie Ferrer est établie dans une tentative de renforcer le travail éducationnel par une expérience dans une communauté de vie alternative. Il y demeure pendant cinq ans, alors que l'école acquière une réputation nationale et exerce une influence considérable sur le mouvement visant à réformer l'éducation. À la suite de la Première Guerre mondiale, il retourne à New-York pour s'occuper de la gestion financière du journal anarchiste juif *Freie Arbeiter Stimme*. Il en devient l'éditeur en 1923, poste qu'il occupe jusqu'en 1932. Cohen remet alors sa démission pour fonder la communauté Sunrise. Durant l'époque où il s'occupe du *Freie Arbeiter Stimme*, il crée un camp libertaire pour enfants qui aura beaucoup de succès, le camp Germinal. De 1932 à 1938, la vie de Cohen est intimement liée à celle de Sunrise, expérience sur laquelle nous reviendrons. Il retourne avec sa femme à Stelton en 1939 et y élèvent des poules ensemble jusqu'à la mort de celle-ci. Cohen vit ensuite pendant un moment au sein de la colonie Home, près de Seattle. En 1946 il entreprend un voyage au Mexique puis en France, où il édite pendant des années le magazine *Der Freier Gedank*. Il visite Israël et plusieurs pays européens avant de retourner aux États-Unis et y mourir le 28 septembre 1953(Cohen 1957, xi-xiv).

1. Alexander Berkman

To forget ethical values, to introduce practices and methods inconsistent with or opposed to the high moral purposes of the revolution means to invite counter-revolution and disaster. It is therefore clear that the success of the social revolution primarily depends on liberty and equality. Any deviation from them can only be harmful; indeed, is sure to prove destructive. It follows that all the activities of the revolution must be based on freedom and equal rights. This applies to small things as to great. Any acts or methods tending to limit liberty, to create inequality and injustice,

can result only in a popular attitude inimical to the revolution and its best interests (Alexander Berkman[1929] 1964, 66).

En procédant à une analyse du parcours d'Alexander Berkman selon une approche centrée sur les pratiques militantes, nous soutenons que les méthodes employées et défendues par Berkman oscillent entre le type *éducationnisme-réalisateur* que nous avons déjà présenté et le type *insurrectionnel* caractérisé entre autre par la nécessité du passage par la guerre civile pour parvenir à la société future puis la justification de la violence collective ou individuelle (Manfredonia 2007, 17). Nous diviserons le cas d'Alexander Berkman en quatre parties : l'attentat contre Henry Clay Frick, ses remises en question à la suite de l'attentat, son soutien à la révolution russe puis son changement de cap après ses désillusions envers le régime des Bolcheviks.

1.1. L'attentat contre Henry Clay Frick

À la suite du massacre dans la ville d'Homestead en 1892 de travailleurs en lock-out et des membres de leur famille par des gardes privés qui défendaient les intérêts de la compagnie Carnegie puis de leur président, Henry Clay Frick, Alexander Berkman attenta à la vie de ce dernier au nom de la Cause révolutionnaire. Il voyait à cette époque la suppression d'un tyran comme étant un acte de libération et non pas comme un simple meurtre. Le point de vue de Berkman se rapprochait alors des nihilistes russes pour qui rien ne pouvait être plus noble que de mourir pour la Cause, celle-ci ayant préséance sur ses propres désirs ou intérêts personnels. L'attentat échoua, mais Berkman fût condamné à purger une longue peine d'emprisonnement (Berkman [1912] 2010, 1-92).

Ici, la position de Berkman se rapproche des actions de type insurrectionnel. La violence n'est pas conçue d'un point de vue purement défensif, mais comme étant un moyen plus radical et plus efficace pour arriver plus rapidement à la révolution. Du

même coup, Berkman s'éloigne d'une vision graduéliste du changement social pour épouser une vision plus catastrophique, donc encore une fois s'éloignant de conceptions liées aux actions de type éducationniste-réalisateur et se rapprochant des actions de type insurrectionnel. On sent chez lui un sentiment d'urgence, une opportunité à saisir qu'il ne peut pas manquer au risque de reléguer la révolution aux calendes grecques. La violence est justifiée au moyen de l'Attentat, qui permettra au peuple de se libérer de ses bourreaux. L'Attentat n'est pas seulement un droit, mais un devoir pour le révolutionnaire qui se respecte :

I have difficulty in keeping myself from falling back into reverie. I must form a definite plan of action. My purpose is quite clear to me. A tremendous struggle is taking place at Homestead: the People are manifesting the right spirit in resisting tyranny and invasion. My heart exults. This is, at last, what I have always hoped for from the American workingman: once aroused, he will brook no interference; he will fight all obstacles, and conquer even more than his original demands. It is the spirit of the heroic past reincarnated in the steel-workers of Homestead, Pennsylvania. What supreme joy to aid in this work! That is my natural mission. I feel the strength of a great undertaking. No shadow of doubt crosses my mind. The People—the toilers of the world, the producers—comprise, to me, the universe. They alone count. The rest are parasites, who have no right to exist. But to the People belongs the earth—by right, if not in fact. To make it so in fact, all means are justifiable; nay, advisable, even to the point of taking life. The question of moral right in such matters often agitated the revolutionary circles I used to frequent. I had always taken the extreme view. The more radical the treatment, I held, the quicker the cure. Society is a patient; sick constitutionally and functionally. Surgical treatment is often imperative. The removal of a tyrant is not merely justifiable; it is the highest duty of every true revolutionist. Human life is, indeed, sacred and inviolate. But the killing of a tyrant, of an enemy of the People, is in no way to be considered as the taking of a life. A revolutionist would rather perish a thousand times than be guilty of what is ordinarily called murder. In truth, murder and *Attentat* are to me opposite terms. To remove a tyrant is an act of liberation, the giving of life and opportunity to an oppressed people. True, the Cause often calls upon the revolutionist to commit an unpleasant act; but it is the test of a true revolutionist—nay, more, his pride—to sacrifice all merely human feeling at the call of the People's Cause. If the latter demand his life, so much the better.

Could anything be nobler than to die for a grand, a sublime Cause? Why, the very life of a true revolutionist has no other purpose, no significance whatever, save to sacrifice it on the altar of the beloved People. And what could be higher in life than to be a true revolutionist? It is to be a *man*, a complete MAN. A being who has neither personal interests nor desires above the necessities of the Cause; one who has emancipated himself from being merely human, and has risen above that, even to the height of conviction which excludes all doubt, all regret; in short, one who in the very inmost of his soul feels himself revolutionist first, human afterwards (Berkman [1912] 2010, 7-8).

1.2. Remises en question à la suite de l'attentat

C'est à sa sortie de prison qu'Alexander Berkman se rapproche selon nous de l'éducationnisme-réalisateur. Dans un éloge paru en 1912 sur l'anarchiste Voltairine De Cleyre, ce dernier souligne à quel point il est difficile de vivre selon ses convictions et que cela lui semble prendre plus de caractère que de mourir pour ses idées. Il met en garde ceux et celles qui prétendent que la fin justifie les moyens. Berkman souligne que les moyens employés se doivent d'être en accord avec la fin visée, dans la mesure où ils font partie de la fin en soi. Sans cela les moyens finissent pas nous dominer et prennent le dessus sur le but qu'on voulait atteindre. Berkman reconnaît qu'il parle par expérience et qu'il importe de se questionner sur sa propre vie et les actions que l'on entreprend, de sorte que celles-ci soient en accord avec nos principes. Nous devons aller au-delà du conformisme et refuser d'être une victime des circonstances ou de son environnement social, ce que De Cleyre aurait accompli durant sa vie d'après Berkman. Il met l'accent sur la volonté individuelle, un des traits marquants de l'éducationnisme-réalisateur, qui doit nous permettre de demeurer nous-mêmes si on ne parvient pas à changer son environnement (Berkman [1912] 2000, 57-59). On sent alors qu'il cherche à s'éloigner d'un passé violent, un autre aspect qui l'éloigne du type *insurrectionnel* pour le rapprocher de l'éducationnisme-réalisateur.

De manière plus concrète, c'est l'implication de Berkman dans l'association Francisco Ferrer et dans la fondation de la première école de jour du même nom en Amérique qui retient notre attention. La mort de Ferrer aux mains de l'Église et de l'État espagnols a su rallier les éléments progressistes à travers le monde et a su susciter l'intérêt de ceux-ci en ce qui concerne le développement de l'enfant et la nécessité d'une éducation rationnelle. Berkman considère que les radicaux ont souvent erré en accordant plus d'importance aux morts qu'aux vivants, faisant de leurs camarades tombés au combat des martyrs. Il prétend que les anarchistes auraient idéalisé leurs principes au point où ceux-ci auraient été trop sacrés pour être appliqués à la vie de tous les jours. C'est ainsi que Berkman explique que peu de réalisations concrètes ont été accomplies et ce même après plus d'un quart de siècle de propagande. Il explique à quel point le changement pour les anarchistes découlent forcément d'un long processus, un autre trait caractéristique de l'éducationnisme-réalisateur, dans la mesure où ceux-ci ont besoin d'une complète transformation des conceptions individuelles et sociales pour atteindre leurs objectifs (Berkman[1910] 2000, 265-6).

Berkman conçoit de plus en plus l'avènement de la révolution sociale sous l'angle d'une condition qui doit être développée progressivement et non plus uniquement sous l'angle d'un système à ériger. L'erreur commise par les anarchistes d'après Berkman a été de concevoir l'anarchisme comme étant un idéal futur en ignorant complètement son application pratique à la vie courante. La préparation pour la nouvelle vie sociale n'était pas considérée au-delà de la propagande diffusée dans l'espoir que la révolution sociale survienne un jour. Berkman souhaitait que la mort de Ferrer ne soit pas vaine et incitait les anarchistes à développer des centres libertaires dont l'atmosphère devait refléter la

nouvelle société en gestation. Le plus important aux yeux de Berkman était la prochaine génération dans la mesure où plus celle-ci se rapprocherait des idéaux libertaires, plus la nouvelle société émergerait progressivement. C'est sur cette base qu'il critique le fait de soumettre les enfants à un système d'éducation autoritaire tout en espérant l'avènement d'une humanité libre et autosuffisante. Berkman voyait désormais l'éducation rationnelle de la jeunesse comme étant une nécessité pour l'avènement de la révolution sociale. L'éducation des enfants devait être conçue selon lui comme un processus de libération d'après des méthodes ne cherchant pas à imposer des idées préconçues, mais visant à favoriser l'auto-épanouissement naturel de l'enfant. Ces méthodes d'éducation aideraient à développer l'initiative chez les enfants et développeraient leur soif de la connaissance. Une génération d'hommes et de femmes indépendants intellectuellement devait émerger de cet environnement, génération sur laquelle reposait l'espoir d'un progrès chez l'espèce humaine. Plusieurs écoles basées sur les préceptes de Ferrer ont émergé après sa mort, soit à New York et à Brooklyn, d'autres devant ouvrir leurs portes à Chicago et à Philadelphie. Mais avant cet appel à la fondation d'une école de jour Ferrer, celles-ci avaient été limitées à des écoles du dimanche, faute d'aide et de professeurs. Berkman devait ainsi contribuer à transmettre les idéaux du pédagogue dans la vie pratique (Berkman[1910] 2000, 266-9)

1.3. Soutien de Berkman à la révolution russe

Malgré ce rapprochement vers des actions de type éducationniste-réalisateur, l'appel de la révolution russe sera trop fort pour Berkman qui délaissera à nouveau ses principes et penchera davantage vers l'insurrectionnalisme. En 1918, il ne pensait pas que les Bolchevicks établiraient un gouvernement permanent et les considérait comme une

coalition large de sociaux-démocrates, de socialistes révolutionnaires, de syndicalistes et d'anarchistes. Quant à la suppression de l'Assemblée constituante, Berkman y voyait le résultat extraordinaire d'une situation extraordinaire. Il considérait durant ces événements que la révolution était une réaction violente contre plusieurs années d'oppression. La révolution pour Berkman à ce moment là impliquait nécessairement la force et la violence, délaissant l'idée d'un long processus. Seule l'abolition du système lui-même ferait de la force et de la violence une histoire du passé. Étant conçue comme un appareil dont s'était servi les bourgeois au dépend des travailleurs, Berkman ne semblait pas faire grand cas de l'abolition de l'Assemblée constituante (Berkman [1918] 2000, 411-2).

Berkman arrive en Russie soviétique le 19 janvier 1920, après avoir été déporté des États-Unis avec 248 autres détenus politiques. Bien qu'il se soit opposé par principe à cette déportation, pour cause de propagande antimilitariste, il est heureux d'arriver en Russie qu'il aspire rejoindre depuis la Révolution de février. Ce pays n'a pas seulement balayé le tsarisme selon Berkman, mais il est sur la voie d'accomplir la Révolution sociale. Ses attentes envers la Russie soviétique étaient grandes. Berkman espérait d'elle la fin de l'oppression puis l'abolition de la soumission et de l'esclavage (Berkman [1922] 2007, 60-3). À ceux qui émettent des doutes quant à l'ampleur de ce qui s'est passé en Russie, ce dernier est sans équivoque :

Certains ont écrit que l'accession au pouvoir des bolcheviks en Russie était due à un coup d'État, et on a exprimé des doutes sur la nature sociale du bouleversement d'Octobre. Rien n'est plus faux. Preuves historiques à l'appui, le grand événement connu sous le nom de Révolution d'Octobre a été, au sens le plus profond du terme, une révolution *sociale*. On y trouve toutes les caractéristiques essentielles d'un bouleversement fondamental. Elle ne fut le fait d'aucun parti politique, mais du peuple lui-même qui transforma radicalement toutes les relations économiques, politiques et sociales ayant pu exister jusque-là. Mais ce n'est pas en octobre qu'elle eut lieu. Le mois d'octobre ne fut témoin de la «légalisation» des événements

révolutionnaires qui avaient eu lieu précédemment. Pendant les semaines et les mois qui ont précédé, la véritable Révolution s'est accomplie partout en Russie : le prolétariat des villes s'est emparé des usines et des ateliers, tandis que les paysans s'approprièrent les terres des grands domaines. En même temps, on vit se former partout des comités ouvriers, des comités paysans et des Soviets; le pouvoir passa graduellement des mains du gouvernement provisoire dans celles des Soviets. D'abord à Petrograd, puis à Moscou, pour se propager à toute la région de la Volga, au district de l'Oural à la Sibérie. Le peuple s'était soulevé, la véritable révolution s'accomplissait, le congrès des soviets du nord donna le ton en proclamant «le gouvernement provisoire de Kerensky doit se retirer, les Soviets sont notre seul pouvoir» (Berkman [1922] 2007, 63).

Berkman excuse bien des choses au nom des circonstances pendant un certain temps, la fin justifiant les moyens. Or, cette conception de la révolution s'éloigne des actions de type éducationniste-réalisateur, pour qui les moyens orientent la fin recherchée. Justifier la violence et certains abus de pouvoir au nom de la défense de la révolution est justement ce qui causera la perte de la révolution. Berkman est sur les lieux pour le constater lui-même.

1.4. Désillusions envers le régime des Bolcheviks et changement de cap

Berkman constatera en effet assez rapidement qu'il était dans l'erreur et que les agissements des Bolcheviks ne pouvaient pas uniquement s'expliquer à l'aide des circonstances. Même à la fin de la guerre civile, l'État communiste ne montra aucun signe de relâchement. La même politique fût mise de l'avant et la militarisation de la classe ouvrière, remplie d'amertume devant l'oppression et la tyrannie, mit un frein à toute reprise industrielle. Le prolétariat avait perdu tout espoir et était maintenant convaincu que le parti communiste était davantage intéressé par préserver le pouvoir politique qu'à sauvegarder la Révolution (Berkman [1922] 2007, 15).

Dans son *ABC of Anarchism*, Berkman souligne les différences entre sa position personnelle et celle du régime des Bolcheviks qu'il ne soutient plus. Si les Bolcheviks

veulent un gouvernement fort, l'anarchisme désire s'en débarrasser complètement. Berkman considère que les Bolcheviks sont des communistes, mais qu'ils veulent utiliser leur dictature par l'entremise du gouvernement pour forcer les gens à vivre au sein du communisme. Berkman se disait plutôt en faveur du communisme libertaire, qui signifie l'avènement du communisme sur une base volontaire, laissant le libre choix aux individus d'y adhérer ou non (Berkman [1929] 1964, 11).

Berkman demeure tout de même convaincu de la nécessité d'une révolution, dans la mesure où aucune autorité n'a jamais abandonné son pouvoir volontairement. L'utilisation de la force ou la menace de son emploi demeure nécessaire, car le gouvernement et le capital se battront pour préserver leur pouvoir. Berkman fait une distinction importante entre une révolution politique, qu'il juge limitée, d'une révolution sociale qui se veut d'une portée beaucoup plus large. Une révolution politique ne vise qu'à changer une forme de gouvernement par un autre, un nouveau groupe de dirigeants prenant la place de l'ancien. Celle-ci rencontre fort peu de résistance selon Berkman. Dans le cas d'une révolution sociale, dont il est favorable, cette dernière vise à changer l'ensemble des caractéristiques d'une société donnée. Un tel chambardement nécessite de combattre non seulement le gouvernement et le capitalisme, mais aussi l'opposition de l'ignorance et des préjugés populaires de ceux et celles qui croient en un gouvernement et au capitalisme (Berkman [1929] 1964, 32-4).

Une révolution sociale ne peut donc pas émerger du jour au lendemain, car elle est le fruit d'un long processus. C'est cette phase prérévolutionnaire qui rapproche Berkman des méthodes de type éducationnisme-réalisateur. C'est le peuple qui maintient le gouvernement et le capitalisme en place, car il supporte ces institutions en continuant de

croire en elles. Ce sont des idées qui maintiennent les conditions nécessaires à l'autorité et à la propriété privée. Les idées qui supportent les institutions en place doivent changer d'abord avant qu'une nouvelle structure sociale puisse émerger. Les nouvelles idées progressent lentement au sein de la société jusqu'au point où un nombre considérable de personnes veulent les mettre en pratique. L'évolution sociale devient une révolution sociale lorsqu'une opposition tente de freiner ces gens qui essaient d'implanter leurs idées. Une révolution sociale se doit d'être minutieusement préparée, car le processus évolutif consiste à éclairer le peuple à propos des torts de la société actuelle et de les convaincre de la désirabilité puis de la possibilité d'une vie sociale basée sur la liberté. D'après Berkman la révolution russe fût un succès complet jusqu'à ce que les masses aient perdu la conscience des buts concrets que ces chambardements devaient atteindre. C'est à ce moment que des politiciens et des partis politiques sont intervenus pour expérimenter leurs propres théories au dépend de la révolution puis du peuple qui la soutenait (Berkman [1929] 1964, 35-9).

Dans la mesure où une révolution ne se résume pas qu'à de simples barricades, Berkman accorde beaucoup d'importance à sa préparation. La révolution ne cherche pas à détruire, mais à reconstruire. Elle veut prendre les biens publics au bénéfice du bien général, non pas les détruire. Cette préparation doit préserver la liberté et ceux qui veulent vivre en paix et en harmonie doivent apprendre à cultiver la camaraderie et le respect entre eux. S'ils veulent travailler ensemble, les humains doivent apprendre à pratiquer la coopération. La révolution sociale implique de nouvelles valeurs et de nouvelles relations sociales. Elle implique un changement d'attitude entre les humains, d'un être libre et indépendant envers son égal. Nous devons penser différemment avant

l'avènement de la révolution. Berkman met aussi l'emphase sur la coopération entre le travailleur de la ville et celui des campagnes. Il avance l'idée de conseils unifiés, d'échanges de délégués puis d'un système de coopératives (Berkman [1929] 1964, 42-6). Ce passage nous rappelle l'expérimentation et la diffusion de formes d'organisations et de manières de vivre alternatives si cruciales pour ce qui est du type éducationniste-réalisateur, bien que Berkman soit ici au stade des propositions et non de réalisation, contrairement au projet de l'école Ferrer.

On sent que Berkman a tiré des leçons de la révolution russe et des méthodes qu'il juge appropriées ou non à employer pour parvenir à ses fins. Mettre de côté les valeurs éthiques, introduire des pratiques et des méthodes inconsistantes ou opposées aux objectifs moraux élevés de la révolution est une invitation à la contre-révolution et au désastre. Le succès de la révolution dépend principalement de la liberté et de l'égalité. Toutes les activités de la révolution doivent être basées sur ces principes. Cela s'applique aux petites choses comme aux grandes. Tout acte ou toute méthode qui tend à limiter la liberté ou à créer l'iniquité et l'injustice peut uniquement mener à une attitude populaire défavorable à la révolution et à ses meilleurs intérêts (Berkman [1929] 1964, 66).

1.5. Que retenir du cas Berkman

Berkman oscille constamment entre des pratiques se rapprochant de l'éducationnisme-réalisateur et des méthodes de type insurrectionnel. Tout d'abord, l'attentat qu'il commet envers Henry Clay Frick vers la fin du 19^e siècle est le fruit de l'apologie d'une violence terroriste qu'il justifie au nom des intérêts de la Cause. L'éthique ne saurait entraver à ce moment-ci le geste posé par le révolutionnaire, Berkman suivant ainsi le chemin emprunté par les nihilistes russes, auteurs de

tyrannicides. Cela dit, il passe par une remise en question quant à son geste, lors de sa sortie de prison. L'individu se doit d'éviter le piège des circonstances, ce qui le rapproche de l'éducationnisme-réalisateur. De plus, Berkman met de l'avant que les moyens employés doivent correspondre à la fin visée. La violence ne se justifie pas au nom de la révolution et cette remise en question le rapproche ici aussi des actions de type éducationniste-réalisateur. Il s'implique dans l'association Francisco Ferrer afin que les principes des anarchistes soient appliqués dans la vie de tous les jours. Le sentiment d'urgence qu'il avait éprouvé quant aux bouleversements sociaux cède sa place à une vision graduéliste de la révolution, autre caractéristique de l'éducationnisme-réalisateur. L'appel de la révolution russe sera cependant trop fort et il retombera dans une approche davantage marquée par les actions de type insurrectionnel. Les circonstances autour de la Révolution d'octobre font en sorte que la violence et l'emploi de la force sont justifiés d'après Berkman. On sent que sa réflexion suite à son passage carcéral n'a pas complètement changé l'activiste. Après deux années passées en Russie, Berkman prend ses distances par rapport aux Bolcheviks. Il réitère que la révolution sociale est un processus long, processus qui passe par la circulation des idées parmi l'ensemble de la population. Nous y voyons un retour à des méthodes de type éducationniste-réalisateur, mais nous devons noter qu'il juge tout même que l'emploi de la force risque d'être ultimement nécessaire après un certain temps, dans la mesure où les possédants n'ont jamais cédé leurs pouvoirs sur une base volontaire.

2. Emma Goldman

I resented the suggestion of sharing. I insisted that one can only respond to what the other is able to call out. I did not believe that Sasha was possessive. One who so fervently wanted freedom and preached it so whole-heartedly could never object to my giving myself to someone else.

We agreed that, whatever happened, there must be no deception. We must go to Shasha and tell him how we felt He would understand (Goldman [1931] 1988, 46).

En ce qui concerne le cas d'Emma Goldman, nous verrons comment elle se situe par rapport à notre concept d'éducationnisme-réalisateur à l'aide que quatre thématiques : son rapport à la violence, le rôle de l'individualité et de la minorité active, l'enfance et l'école moderne puis l'émancipation des femmes.

2.1. Rapport à la violence

Bien que plusieurs aspects de l'approche de Goldman nous semblent liés au type éducationniste-réalisateur, son rapport à la violence est plus ambigu au cours de sa vie et à travers ses écrits de sorte qu'elle penche parfois davantage du côté du type insurrectionnel. Elle justifie l'emploi de la violence individuelle à caractère terroriste au moment où Berkman devait commettre son attentat envers Henry Clay Frick, le suppliant même de l'accompagner pour l'aider à commettre l'attentat. Goldman n'accompagnait pas Berkman au moment de l'acte, celui-ci préférant agir seul, mais elle lui fit parvenir de l'argent pour subvenir à ses besoins et l'aider dans l'exécution de son plan meurtrier (Goldman [1931] 1988, 83-95). Lors de l'assassinat du Président des États-Unis, William McKinley, elle prit la défense de son assaillant bien qu'elle n'avait aucunement pris part à l'attentat et qu'elle n'approuvait pas forcément le geste comme tel. Goldman ne souhaitait pas la mort du Président et elle déclara même qu'elle aurait soigné celui-ci en sa qualité d'infirmière. Elle tenait tout de même à ce que les gens voient l'acte de Leon Czolgosz en perspective, c'est-à-dire le geste d'un homme sensible qui voulait agir au nom des souffrances du peuple (Goldman [1931] 1988, 295-312).

Dans *The Psychology of Political Violence*, Emma Goldman tente de nous faire comprendre l'origine de ces attentats qu'on ne doit pas associer à la doctrine anarchiste,

mais aux conditions de vie au sein du système capitaliste qui poussent les pauvres gens à s'en prendre à leurs exploités :

If that be true, how much more correct is the contention that great social abuses will and must influence different minds and temperaments in a different way. And how utterly fallacious the stereotyped notion that the teachings of Anarchism, or certain exponents of these teachings, are responsible for the acts of political violence. Anarchism, more than any other social theory, values human life above things. All Anarchists agree with Tolstoy in this fundamental truth : if the production of any commodity necessitates the sacrifice of human life, society should do without that commodity, but it can not do without that life. That, however, nowise indicates that Anarchism teaches submission. How can it, when it knows that all suffering, all misery, all ills, result from the evil of submission (Goldman [1910] 1972, 233)?

Toutefois, en rejetant l'ensemble du blâme sur les tyrans et en déresponsabilisant totalement les auteurs des attentats, Goldman justifie en quelque sorte des actes individuels violents de nature terroriste, ce qui relève d'actions de type insurrectionnel (Goldman [1910] 1972, 210-233). De plus, elle fut longtemps très enthousiaste envers la révolution russe, justifiant ses torts et ses travers à cause de circonstances difficiles que connaissait la Russie à cette époque, un peu comme le fit Berkman avant de se résigner (Goldman [1931] 1988, 726-755). Bien qu'elle finit par se rendre compte que la révolution s'éloignait de plus en plus de ses objectifs initiaux et ce dès la prise du pouvoir par les Bolcheviks, Goldman s'était tout de même faite l'avocate de la violence collective et de la nécessité de la guerre civile, deux éléments caractéristiques de pratiques de type insurrectionnel. Mais comme nous le verrons dans les trois prochaines sections, plusieurs éléments de sa vie et de ses écrits la rapproche des pratiques de type éducationniste-réalisateur.

2.2. Le rôle de l'individualité et de la minorité active

En ce qui concerne les pratiques de type éducationniste-réalisateur, l'individu est l'agent au centre du changement social puis selon Emma Goldman, l'individu est l'expression véritable de la vie. De tout temps l'individu a été la seule source d'évolution et le seul moteur de changement à travers l'Histoire. La civilisation a été un combat continu entre l'individu ou un groupe d'individus envers l'État et même la société, c'est-à-dire envers la majorité soumise au pouvoir d'État qu'elle vénère. En ce qui concerne l'individualité, Goldman la décrit comme étant la conscience de l'individu par rapport à ce qu'il vit et à sa manière de le vivre. La lente et difficile libération de l'individu s'est réalisée tout au long d'un combat historique contre l'État et ce pour la moindre parcelle d'indépendance et de liberté. C'est l'individu d'après Goldman qui a été le premier à se rebeller contre l'injustice et à concevoir l'idée de résistance face aux conditions dans lesquelles il se retrouve. En résumé, l'individu est toujours au cœur de la pensée et de l'acte libérateur. Goldman fait une distinction nette entre l'individualité et l'individualisme prôné par la doctrine du laissez-faire. Elle privilégie plutôt la coopération volontaire et l'entre-aide entre les différentes individualités, selon les travaux de Peter Kropotkin en la matière. Goldman conçoit l'anarchisme comme étant un nouvel ordre basé sur les énergies relâchées de l'individu et de l'association volontaire d'individus libres (Goldman [1940] 1972, 86-100).

Goldman est très sévère envers la majorité qui selon elle est incapable de raisonner. La majorité a toujours placé sa destinée dans les mains d'autrui. Incapable de prendre ses responsabilités, elle suit traditionnellement ses meneurs et ce parfois vers le chemin de la destruction. La majorité est incapable d'innovation et a toujours condamné

les pionniers d'une vérité nouvelle. C'est grâce à l'inertie des masses qu'une minorité de nantis parvient à se maintenir au pouvoir. Les éducateurs du type de Ferrer ne sont pas tolérés tandis que les promoteurs d'une pensée perpétuant des automates dans la population remportent du succès. Le péché le plus grave de la société d'après Goldman est de penser de manière autonome. Tous les efforts envers le progrès à travers l'Histoire, que ce soit dans le domaine de la religion, de la science, de la politique ou de l'économie émanent de la minorité et non des masses. Ces derniers sont incompris, persécutés, emprisonnés, torturés et même tués. D'après Goldman, la masse saura toujours annihiler l'individualité, la liberté d'initiative puis l'originalité. Ce n'est pas la minorité de parasites au pouvoir qui est à blâmer pour l'état des lieux, mais cette masse inerte. La réalisation du bien-être économique et social passe par le zèle, le courage, la non compromission et la détermination des minorités intelligentes et non pas par la masse (Goldman [1910] 1969). Tant son emphase sur le développement de l'individualité que sa méfiance envers les masses au profit de la minorité active rapproche Emma Goldman des méthodes et de l'approche éducationnisme-réalisateur. En effet, pour les adeptes de méthodes insurrectionnelles, c'est le peuple qui est l'agent du changement social, alors que les tenants des pratiques syndicalistes considèrent que c'est le prolétariat qui doit jouer ce rôle. L'agent social au sein des pratiques de type éducationniste-réalisateur est l'individu comme nous l'avons déjà mentionné et la méfiance de Goldman envers les masses la rapproche de ce genre de pratiques.

2.3. Enfance et École moderne

L'objectif stratégique fondamental visé par l'action militante dans le cas des pratiques de type éducationniste-réalisateur est d'expérimenter et de diffuser des formes

d'organisations et des manières de vivre alternatives. Nous pensons que la vision de Goldman d'une éducation alternative correspond aux genres de stratégies de ce type. De plus, son emphase sur l'importance de s'attarder au stade de l'enfance correspond à une vision graduéliste pour ce qui est des modalités de passage de la société actuelle à la société future, un autre élément qui relève de pratiques de type éducationniste-réalisateur. Emma Goldman considère en effet que les idées de son époque derrière l'éducation des enfants au sein des écoles et des familles sont un frein au développement naturel des plus jeunes. Toutes les institutions de son temps, que ce soit la famille, l'État ou les codes moraux, perçoivent en chaque individu fort un ennemi mortel, d'où tous les efforts déployés pour mettre en veilleuse l'émotion humaine et l'originalité de la pensée de chaque individu. Dès la plus jeune enfance, on s'emploie à former tous les humains d'après le même modèle, non pas dans une individualité complète, mais dans un travailleur passif et soumis à l'esclavage, un automate professionnel, citoyen payeur de taxes et moraliste vertueux (Goldman [1906] 1972, 107-8). Elle compare l'école pour les enfants à l'équivalent de ce qu'est une prison pour les détenus ou des casernes pour les soldats, c'est-à-dire un lieu où tout est utilisé pour briser la volonté de l'enfant et y former un être étranger à lui-même (Goldman[1912] 1972, 116).

L'École moderne qu'elle appuie repose sur le principe que l'enfant doit se développer spontanément, dirigeant lui-même ses propres efforts et choisissant les branches du savoir qu'il désire étudier. Le professeur ne doit pas présenter ses propres opinions de manière autoritaire, mais celles-ci doivent être mises de manière compréhensive au service des besoins de l'enfant. Les faits démontrables scientifiquement sont présentés tels quels, mais les théories ou les interprétations n'ont

pas cette sanction au sein de l'École Moderne, de sorte qu'il est possible de critiquer et de pas y adhérer (Goldman [1912] 1972, 120).

L'École moderne selon Goldman se devait d'être libertaire. Chaque élève devait avoir le droit de demeurer lui-même. Il ne pouvait y avoir de coercition ou de règlements, son but principal étant le développement harmonieux de toutes les facultés latentes de l'enfant. Les éducateurs de l'École moderne ne devaient pas jeter aux poubelles ce qu'ils avaient appris des erreurs du passé, mais ils devaient employer des méthodes qui tendent à promouvoir l'expression personnelle des enfants. Par exemple, l'École moderne avait pour but d'enseigner la composition écrite à travers des sujets choisis par les enfants tirés de l'expérience de leur propre vie, les histoires et les scénarios étant fondés d'après l'imagination ou l'expérience réelle des élèves (Goldman [1912] 1972, 120-1).

2.4.Émancipation des femmes

Selon Emma Goldman, le suffrage féminin n'a jamais eu la moindre influence sur la vie économique et sociale des gens, le système représentatif n'ayant servi auparavant qu'à voler l'indépendance des hommes, il ne pouvait qu'en faire de même avec les femmes. Elle tourne au ridicule l'idée que tous les crimes et toutes les injustices du passé puissent prendre fin avec le décret d'un simple bout de papier. Certaines suffragettes, dont Emmeline Pankhurst, prétendaient que les femmes étaient plus humaines que les hommes et qu'elles ne supporteraient jamais la guerre. Mais avec le début de la Première Guerre mondiale et la participation de l'Angleterre et des États-Unis au conflit, les suffragettes oublièrent rapidement leurs beaux discours sur la nature pacifique des

femmes et se rangèrent derrière leur gouvernement respectif, donnant ainsi raison au scepticisme des anarchistes et d'Emma Goldman (Goldman [1917] 2000, 144-7)

Emma Goldman privilégie des mesures concrètes ayant un impact sur la vie quotidienne des femmes comme le contrôle des naissances qui était loin d'être acquis au début du 20^e siècle. Nous pensons qu'il s'agit encore ici d'une manière de vivre alternative qui rapproche une fois de plus l'anarchiste d'actions de type éducationniste-réalisateur. C'est d'ailleurs différentes manières de vivre alternatives qu'elle mettra de l'avant quant à des questions sur l'enfantement, le mariage ou la jalousie. Que ce soit au nom de Dieu, du capitalisme ou de la moralité, les femmes ont de tout temps été appelées à se reproduire massivement afin d'obtenir des travailleurs dociles et des hommes prêts à tomber au combat. Goldman met l'accent sur le fait que c'est après tout la femme qui risque sa santé et sacrifie sa jeunesse dans le but de reproduire la race. Elle doit donc être à même de décider combien d'enfants elle désire mettre au monde, choisir le moment opportun pour elle puis le partenaire voulu. Les hommes devaient eux aussi bénéficier du contrôle des naissances, dans la mesure où une famille nombreuse réduit le pouvoir de négociation des travailleurs par rapport à leur employeur. Goldman voyait aussi le contrôle des naissances comme une méthode pour les femmes de dépasser le stade d'objet et devenir autre chose qu'un moyen menant à une fin. Une femme qui passe son temps à la maison à changer des couches finit rapidement par manquer de temps pour toutes autres activités. Le contrôle des naissances devant ainsi donc permettre aux femmes d'être non seulement la mère, mais aussi l'amie et la compagne de leur époux :

Last, but not least, a change in the relation of the sexes, though not embracing very large number of people, is still making itself felt among a very considerable minority. In the past and to a large extent with the average man today woman continues to be a mere object, a means to an

end; largely a physical means and end. But there are men who want more than that from woman; who have come to realize that if every male were emancipated from the superstitions of the past nothing would yet be changed in the social structure so long as woman had not taken her place with him in the great social struggle. Slowly but surely these men have learned that if a woman wastes her substance in eternal pregnancies, confinements, and diaper washing, she has little time for anything else. Least of all has she time for the questions which absorb and stir the father of her children. Out of physical exhaustion and nervous stress she becomes the obstacle in the man's way and often his bitterest enemy. It is then for his own protection and also for his need of the companion and friend in the woman he loves that a great many men want her to be relieved from the terrible imposition of constant reproduction of life, that therefore they are in favour of Birth Control (Goldman [1916] 2000, 137).

Goldman a été persécutée par la loi pour sa propagande en faveur du contrôle des naissances, mais elle jugeait qu'une personne devait être prête à aller en prison pour ses idées et que c'est cette détermination qui donnait de la valeur à celles-ci. (Goldman [1916] 2000, 134-9)

Goldman est aussi une farouche opposante à l'institution du mariage et considère que l'amour doit être vécu librement. Elle ne voit rien de commun entre le mariage et l'amour, qu'elle conçoit plutôt comme étant antagonistes l'un envers l'autre. Bien que Goldman admette que l'amour peut être également vécu au sein d'un mariage, elle prétend que cela se fait malgré le mariage et non pas grâce à lui. Elle le décrit comme un pur arrangement économique, un pacte d'assurance. Si le bénéfice du mariage pour la femme est son mari, elle le paie au prix de son nom, de sa vie privée, du respect envers elle-même puis de sa propre vie, jusqu'à ce que la mort ne les sépare. Plus encore, Goldman soutient que l'assurance du mariage condamne la femme à une longue vie de dépendance, de parasitisme puis d'une complète inutilité sociale et individuelle. L'homme aussi subit les torts du mariage, mais sa sphère sociale étant plus grande, celui-ci ne le limite pas autant que la femme (Goldman [1914] 1972, 158-9).

Dans le but de combattre la jalousie entre conjoints, Emma Goldman prône l'amour libre. Ce sentiment mène à la possession et à la vengeance. La jalousie est en accord avec toutes les autres lois punitives selon lesquelles une offense doit être punie. Goldman associe la jalousie à la monogamie qui s'est installée progressivement avec la domestication et l'appropriation des femmes. À l'époque où les hommes et les femmes avaient des échanges entre eux sans loi ni morale, il ne pouvait y avoir de jalousie, car cette dernière repose sur la présomption qu'un certain homme a monopole sexuel exclusif sur une certaine femme et vice-versa. Le monopole sexuel a été passé de génération en génération comme un droit sacré puis la base de la pureté de la demeure et de la famille. Nous ne sommes pas l'esclave des conditions sociales selon Goldman et nous pouvons mettre un frein à la jalousie. Il suffit de reconnaître que nous ne sommes pas le propriétaire des fonctions sexuelles de notre partenaire. Nous ne pouvons accepter de recevoir un amour qui n'est pas offert sur une base volontaire. Goldman soutient qu'il est préférable aux amoureux de laisser les portes de leur amour grandes ouvertes. Quand l'amour peut venir et s'en aller sans craindre de rencontrer un chien-de-garde, la jalousie peut difficilement prendre racine, car il n'y a pas de place pour la suspicion et la méfiance en amour libre, deux éléments sur lesquels la jalousie repose (Goldman [1915] 1972, 168-5).

Goldman ne se contentait pas d'écrire sur l'amour libre, mais elle vivait ses principes au quotidien. Elle n'avait pas hésité à quitter son propre mari après l'échec de son mariage. Pour elle l'amour devait être libre et non restreint par la loi. Lorsque l'amour n'était plus au rendez-vous, elle considérait pouvoir partir sans demander la permission. Elle aima plusieurs personnes à la fois au cours de sa vie et considérait ne pas

appartenir à personne. Au moment où elle fréquentait Berkman, elle se laissa séduire par d'autres hommes et répondit positivement à leurs avances. Le partage était une notion importante pour elle et on ne pouvait pas parler de liberté comme le faisait Berkman et être en même temps possessif (Goldman [1931] 1988, 36-49).

2.5. Les différents éléments abordés sur Emma Goldman

Nous avons vu que dans son rapport à la violence, Goldman se rapproche parfois des actions de type insurrectionnel. En effet, elle justifie certaines actions violentes à caractère terroriste, bien que ce ne soit pas forcément la méthode qu'elle privilégie personnellement parmi d'autres. Notons aussi son enthousiasme pour la révolution russe qui dura un bon moment et qui la rapproche une fois de plus des actions de type insurrectionnel, cette fois-ci en supportant la violence collective et la guerre civile. Cela dit, bon nombre d'éléments font que Goldman appuie dans sa vie et dans ses écrits des actions de type éducationniste-réalisateur. Sa vision d'une éducation en dehors d'un cadre autoritaire relève d'une forme d'organisation alternative, ce qui correspond à l'objectif stratégique fondamental visé par l'action militante du côté des actions de type éducationniste-réalisateur. La vision graduéliste de la révolution de Goldman transparait dans le fait qu'elle apporte beaucoup d'importance à l'éducation des enfants, par qui passe toute forme de transformation sociale selon elle. Elle met aussi d'autres manières de vivre alternative en pratique, que ce soit en ce qui concerne le contrôle des naissances, le refus du mariage ou l'amour libre.

3. Joseph Jacob Cohen

Within our community there was no fear of unemployment, no need to beg for a job, no landlord to demand the rent every month; there was no groceryman, butcher, laundryman or collection agent to pester one with bills. To the individual member, life was free and sweet as it is to the birds

of the air and God's creatures in the fields. All worries about money were delegated to the small group composing the Boards of Directors, and they were faced with them only once a week, or at most twice, when such questions were discussed at their meetings. But once the immediate questions had been settled and the meeting adjourned, they too were as free as the rest to live and to enjoy life as- we told ourselves- it was never enjoyed by human beings in any other place (*Cohen 1957, 69*).

Nous avons divisé le cas de Cohen en deux parties qui toutes les deux font ressortir l'aspect de l'expérimentation et de la diffusion de formes d'organisations et de manières de vivre alternatives qui est l'un des aspects les plus utiles selon nous du concept d'éducationnisme-réalisateur pour illustrer que la notion d'ici et maintenant était bien en vie dans la première moitié du 20^e siècle chez les anarchistes, bien que celle-ci n'était pas nécessairement formulée comme tel. Nous reprenons ici les propos de Cohen qui nous transmet son expérience à l'école et à la colonie Ferrer installées dans la ville de Stelton au New-Jersey puis celle qu'il a vécue au sein de la colonie de Sunrise au Michigan.

3.1. École et colonie Ferrer de Stelton

Une colonie en milieu rural, conçue en fonction d'une école où l'on pratique la pédagogie libertaire. Ce projet réunit d'une certaine manière nos trois auteurs américains, bien que l'implication de Cohen soit la plus significative.

3.1.1. Origines de l'école

La création de l'association Ferrer, que nous avons vue brièvement lorsque nous avons présenté les cas d'Alexander Berkman et d'Emma Goldman, est à l'origine de la fondation de l'école et de la colonie Ferrer de Stelton. Goldman a rendu cette association dynamique en aidant à organiser des rassemblements publics d'importance à travers le pays, ce qui permit de récolter des fonds et d'établir officiellement les quartiers généraux de l'organisation à New York, le 1^{er} janvier 1911. Celle-ci avait pour objectif de fonder

une école de jour sur les bases d'une pédagogie similaire à celle employée par Fransisco Ferrer en Espagne, de créer des cours du soir pour adultes où seraient enseigné la sociologie, la littérature, la science, l'art et toutes sortes de matières propices à la discussion puis d'établir et de maintenir un centre radical doté d'une salle de lecture. Les objectifs de l'association ont été définis par plusieurs orateurs, dont entre autres Emma Goldman, Alexander Berkman, Leonard D. Abbott, Hippolyte Havel et Harry Kelly (Cohen [1925] 2006, 26-8).

C'est en novembre 1913 que Cohen sera invité à aider au niveau de l'organisation de l'école, ce qu'il entreprit un mois plus tard après avoir quitté Philadelphie. L'école connut deux années passablement tumultueuses, alors qu'elle se trouvait dans la ville de New-York. Un groupe de révolutionnaires avait installé ses quartiers généraux au sous-sol de l'édifice qui fût du même coup un lieu de rassemblement pour le mouvement contre le chômage durant la crise de 1913-1914. Les cours du soir pour adultes et les lectures sur les questions sociales connaissaient un franc succès. Les nombreuses activités attiraient beaucoup de gens de bonne compagnie, mais aussi certains indésirables. Une tentative d'attentat à la bombe, impliquant trois membres de l'organisation de Cohen, jeta de l'ombre sur l'école par l'entremise d'une presse hostile à sa présence dans le voisinage. L'école éprouva par la suite des difficultés de financement, le seul mécène derrière le projet ayant retiré son appui de peur de perdre sa réputation. Cohen prétend que deux choses sauveront l'école : sa propre détermination à poursuivre le projet malgré tous les obstacles puis la vision d'Harry Kelly de déplacer l'école dans une colonie spécifiquement conçue pour la soutenir, ce qui se produit en 1915 (Cohen [1925] 2006, 33-4).

3.1.2. Arrivée à Stelton

L'entreprise centrale des colons de Stelton était donc leur dévotion à l'enseignement libertaire, mais ils ont du même coup formé une colonie en banlieue de New-York dans le cadre de leurs activités. En pleine campagne, ceux-ci devaient construire leurs propres maisons et ériger leurs propres rues. Les colons n'avaient aucun moyen financier à leurs dispositions et ils devaient quémander ou emprunter leur matériel constamment. La foule de visiteurs les fins de semaine, les feux de camp du samedi soir et les rassemblements durant la période des fêtes renforçaient les colons quant à leur volonté de réussir dans leur entreprise. Les enfants aidaient au niveau de la préparation des repas et de la vaisselle à la suite de ceux-ci, ce qui faisait partie du curriculum de leur enseignement. L'école connut certaines difficultés suite au départ du directeur de l'école et des premiers enseignants qui voulaient fonder leur propre école, mais ceux-ci furent vite remplacés au profit d'autres colons qui veillèrent à la culture du sol du terrain de l'école et à l'apprentissage des enfants centré sur la main, le cœur et la tête (Cohen[1925] 2006, 19-24).

3.1.3. Différentes méthodes d'enseignement

Les méthodes d'enseignement vont varier au cours des années, selon le personnel en charge de la direction. Au moment où William Thurston Brown était en poste, celles-ci demeuraient vagues et peu définies. Cohen affirme que les valeurs de l'école pouvaient alors être définies en termes négatifs : on évitait le dogmatisme, on ne remplissait pas la tête des enfants avec des connaissances superflues puis l'école ne tentait pas d'en faire de bons patriotes dévoués à leur nation. Brown s'absenta deux hivers pour faire des tournées de la région pour promouvoir l'éducation libertaire et les activités de l'école et de la

colonie (Cohen [1925] 2006, 73-4). Non seulement les anarchistes géraient leur propre école et établissaient leur propre milieu de vie en fondant une colonie en milieu reculé, expérimentant ainsi une manière de vivre alternative, mais ils en faisaient aussi la diffusion à travers la région afin de faire connaître leur expérience.

Bien que les colons appréciaient que leurs enfants grandissent dans un environnement libre et une atmosphère sans contrainte tout en acquérant les connaissances nécessaires pour atteindre l'école secondaire à l'âge habituel, ils avaient néanmoins l'impression que l'école pouvait et se devait d'en faire plus. Ils désiraient une approche encore plus radicale par rapport aux manières conventionnelles d'enseigner et ils pensaient enfin avoir trouvé le personnel adéquat lorsqu'Elizabeth Ferrer installa son petit théâtre pour les enfants de la colonie à l'été 1920. Le travail préparatoire et l'instruction académique formelle furent abandonnés au profit du travail manuel et d'activités basées sur la créativité, fournissant l'information à l'enfant lorsque celui-ci en avait besoin au cours de son développement et seulement dans la mesure où un enfant en particulier en avait besoin. La direction de l'école fut confiée à Elizabeth et Alexis Ferrer qui assumaient la tâche conjointement. Un certain nombre de magasins fut mis sur pied et équipé. Le travail du bois, le tissage, l'imprimerie, la peinture, la fabrication de paniers devinrent les activités principales des enseignants et des élèves, la formation académique prenant désormais une place secondaire dans le curriculum. Cohen note toutefois que plusieurs parents et membres de l'association Ferrer se plaignaient de la place du savoir académique dans le curriculum. Il considérait lui-même que les activités de l'école devaient être diversifiées afin que les enfants soient mieux préparés à faire face aux problèmes pratiques de la vie une fois atteint l'âge adulte (Cohen [1925] 2006, 74-6).

3.1.4. Vie communautaire

L'été était particulièrement plaisant à Stelton tout comme les fins de semaine, plusieurs visiteurs s'y rendant pour prendre des nouvelles de la communauté et informer les résidants de ce qui se passait à l'extérieur de la colonie. Les échanges interpersonnels des colons durant l'été les mettaient en contact avec des cercles sociaux considérablement plus larges que ceux habituellement fréquentés par les radicaux dans les villes. Les rassemblements publics, les lectures, les discussions et les divertissements de toutes sortes étaient fréquents dans la colonie. La colonie était cependant moins fréquentée à partir de l'automne et ce pour toute la durée de l'hiver, les habitants temporaires rejoignant la ville et laissant derrière eux les plus courageux qui résidaient l'endroit en permanence. Les activités étaient donc moins fréquentes durant la saison hivernale, mais Cohen mentionne tout de même les repas en commun du samedi soir puis les chants et les danses organisés du dimanche soir (Cohen [1925] 2006, 62-5). Cette vie communautaire représente pour nous un mode de vie alternatif au chacun pour soi, une manière éloquente de vivre ici et maintenant en anarchistes.

3.2. Colonie de Sunrise au Michigan

Autre projet dans lequel s'implique Cohen, celui-ci étant encore plus ambitieux que la colonie de Stelton. C'est à partir de son expérience précédente et des conclusions qu'il en a tiré qu'il se lance dans ce nouveau projet

3.2.1. Origines et fondation de la colonie

Dans *In Quest of Heaven*, Cohen relate son expérience au sein d'une communauté collectiviste établie au Michigan dans les années 1930 avec un groupe de colons. Cette initiative ne se voulait pas uniquement une solution temporaire aux problèmes financiers

qu'éprouvaient les travailleurs durant la Grande Dépression, mais aussi l'expérimentation sérieuse d'une organisation sociale fonctionnant sur une base collective qui s'inscrivait dans la longue lignée d'expériences communales qui ont joué un rôle important à travers l'histoire des États-Unis dans le développement de la société américaine (Cohen 1957, 1).

C'est Cohen lui-même qui eu l'idée de fonder une colonie communiste en discutant avec des amis des conditions économiques qui affligeaient le peuple américain à l'automne 1932, alors qu'il était l'éditeur du *Freie Arbeiter Stimme*, une vieille publication anarchiste en yiddish qui faisait la promotion d'une société sans État basée sur l'association volontaire. C'est son expérience dans la colonie Ferrer qui l'a incité à envisager la propriété collective des terres et le travail en commun, considérant que la propriété individuelle des terrains avait engendré plusieurs problèmes à Stelton. Certaines personnes n'y cultivaient pas leur terre et laissaient pousser l'herbe, ce qui donnait plus de travail aux gens qui labouraient leur terre, dans la mesure où les mauvaises graines se répandaient sur les terres cultivées. Les terres à Stelton étaient divisées par des clôtures et on y retrouvait çà et là des petits jardins mal entretenus où des arbres à fruits avaient de la difficulté à pousser en présence de l'herbe. Le travail collectif et la collectivisation des terres permettraient l'achat d'un tracteur et d'outils afin de cultiver la terre adéquatement. L'élevage des poules serait également bien plus efficace au sein d'une coopérative, la chose pouvant être confiée à quatre ou cinq personnes qui pourraient se spécialiser dans cette tâche au lieu d'être confiée à quinze ou vingt familles qui n'avaient jamais exercé ce métier et qui exigeait l'équipement nécessaire pour chaque famille (Cohen 1957, 24-6). On retrouve encore une fois cette recherche d'une vie communautaire au dépend du chacun pour soi, un des éléments les plus importants pour nous de ces expériences et qui

nous ramène à l'expérimentation d'une manière de vivre alternative ici et maintenant, à la différence près que Cohen entendait aller plus loin avec la coopérative de Sunrise que lors de son passage à Stelton.

Élaboré par Cohen et quelques futurs membres de la colonie au début de l'année 1933, l'appel à la formation de la colonie sera publié dans le *Freie Arbeiter Stimme* sous le titre : *A Proect for a Collectivist Co-operative Colony*. Les grandes lignes de ce texte stipulaient que la terre, les moyens de production et tout autre objet pouvant être utilisé par l'ensemble du groupe devaient appartenir à l'ensemble de la communauté; seuls les objets personnels pouvant appartenir à des individus. Tous devaient travailler selon leur capacité. La vie dans la communauté serait basée sur le travail à la ferme et le travail manuel. On espérait trouver parmi les 150 familles qu'on jugeait nécessaire d'aller chercher comme membres, les habiletés, les connaissances et l'expérience nécessaire pour avoir une économie équilibrée. Chaque famille devait investir autour de mille dollars pour devenir membre et n'aurait droit à rien de plus que ce que la communauté serait prête à lui consentir si elle décidait de quitter la colonie. Le matériel et l'outillage devaient être payés comptant et on devait à tout prix éviter les dettes ou les hypothèques (Cohen 1957,-31-2).

Fondée à l'été 1933, la colonie n'acceptait pas les gens au-dessus de 45 ans, alors que les larges familles n'étaient pas encouragées à joindre cette aventure. Les conservateurs et les gens religieux n'étaient pas acceptés, pas plus que les communistes avérés qui avaient comme principale activité à l'époque la perturbation d'organisations de travailleurs. La colonie recrutait ses membres parmi les progressistes, les gauchistes

faisant partis du mouvement syndical puis des petits commerçants libéraux (Cohen 1957, 43).

3.2.2. La vie dans la colonie de Sunrise

Bien que Cohen évoque longuement les difficultés et les nombreux désaccords au sein de la colonie, il n'en demeure pas moins que la crainte du chômage n'existait pas au sein de Sunrise, pas plus que celle du propriétaire, de l'épicier ou de l'agent de recouvrement qui n'étaient plus là pour les importuner avec les comptes à payer. Le membre individuel était aussi libre qu'un oiseau. Tous les problèmes reliés à l'argent étaient délégués à un petit groupe composant les membres du conseil d'administration de la ferme, qui eux-mêmes y consacraient très peu de leur temps. La fuite du salariat revient souvent comme motif en ce qui concerne les anarchistes penchant vers des pratiques de type éducationniste-réalisateur qui n'attendent pas le Grand Soir pour fuir l'exploitation, mais tentent de vivre leur idéal dès aujourd'hui. Cohen considère que les membres de la communauté créaient un ordre nouveau, de nouvelles relations sociales entre les individus, une nouvelle société mettant véritablement l'accent sur l'aspect social, une communauté mettant réellement les moyens de production en commun, une communauté basée sur l'égalité puis dépourvue d'exploitation et d'oppression (Cohen 1957, 69).

Ils se percevaient comme construisant un nouveau monde, un paradis sur Terre pour tous ceux prêts à se joindre et prendre part à la communauté. Il n'y aurait ni pauvres ni riches puis personne ne mourrait de faim, dans la mesure où la Nature procurerait de la nourriture à tout le monde. Hommes, femmes et enfants seraient libres de vivre leurs propres vies et de développer leur plein potentiel. Les femmes seraient placées dans une

véritable position d'égalité avec les hommes. La communauté de Sunrise prendrait soin de tous peu importe leur statut. Les conditions de travail étaient dures pour des gens qui provenaient de la ville, mais c'était du travail imposé par la Nature elle-même, du travail productif exercé en plein air (Cohen 1957, 69-70). L'expérience de Sunrise correspond tout à fait aux politiques préfiguratives que nous avons évoquées au chapitre 1, dans la mesure où la structure sociale de la colonie était similaire à celle que devrait prendre l'ensemble de la société un jour, non pas sans souffrance ni conflit. La compétition et l'égoïsme a ruiné le monde, la solidarité et la coopération telles que vécues à Sunrise devaient le sauver (Cohen 1957, 120).

Non seulement la communauté était orientée vers les travaux de la ferme, mais les aspects intellectuel, culturel et spirituel n'étaient pas en reste. La colonie pouvait compter sur une école, une librairie, un orchestre et une chorale. Les nombreuses discussions tenues sur maints sujets jouaient également un rôle en cette matière. La colonie pouvait également compter sur son propre journal local, le *Sunrise News*. Celui-ci joua un rôle important quant à l'information et les commentaires ou observations concernant les problèmes de la ferme et de la communauté. Une section était consacrée à l'école et à la librairie puis une autre portait sur ce qui se passait dans le monde. En lien étroit avec le *Sunrise News*, un comité des relations humaines publiait dans le journal des suggestions constructives pour améliorer l'ambiance au sein de la communauté (Cohen 1957, 121).

3.2.3. Réflexions de Cohen sur Sunrise

Toutefois la réalité ne correspondait pas toujours à l'idéal et Cohen revient à la fin de son ouvrage sur les éléments qui ont nuit à la pleine réussite de la communauté. La volonté de créer une communauté homogène à partir de convictions communes n'a pas

fonctionné dans la mesure où ils n'ont pas tenu compte initialement de la provenance des individus et du groupe social auquel ils appartenaient, que ce soit sur des questions de divergences politiques, religieuses ou culturelles. La fragmentation sociale entre les membres se développa presque immédiatement à leur arrivée, des groupes se formant durant les dîners, au sein des unités de travail puis lors des passe-temps. L'isolement de la communauté fût dommageable pour ceux qui étaient en manque de stimulation du monde extérieur, habitués aux différents bouleversements et enjeux liés au sort de l'humanité (Cohen 1957, 195-7).

Bien qu'il consistait à un des aspects importants de la communauté de *Sunrise*, la préparation des plus jeunes à un mode de vie collectif dût être abandonnée, non pas à cause des enfants, mais à cause des parents qui voyaient leur rôle chamboulé. En effet, dans la mesure où les plus jeunes étaient pris en charge par la communauté et n'étaient plus dépendants de leurs parents en ce qui concerne les soins et la nourriture, les parents craignaient que leurs enfants s'attachent davantage à ceux qui prenaient soins d'eux qu'à eux. Ils tentaient donc de compenser leur rôle plus effacé en gâtant leurs enfants avec des jouets et des sucreries (Cohen 1957, 202).

Un aspect que nous avons mentionné lors de notre revue de la littérature et qui a fait défaut à *Sunrise* touche le mode de fonctionnement horizontal de la coopérative et la remise en question constante portant sur les dynamiques de groupe. Le désir du pouvoir et la tendance à en abuser une fois acquis est un autre aspect qui contribua aux ratées de la communauté qui se voulait libre et égalitaire. Bien que la plupart des membres les plus impliqués dans la communauté étaient des anarchistes qui en principe fuyaient autant que possible les postes où un minimum d'autorité semblait nécessaire, en pratique une

minorité parmi les membres les plus engagés et presque tous les autres membres de *Sunrise* avaient de la difficulté à n'être que de simples travailleurs. Ces derniers recherchaient le pouvoir et l'autorité qu'ils percevaient comme étant une forme d'avancement puis de reconnaissance. Le poste de *Labour Manager* posa beaucoup d'ennuis à *Sunrise*, ce dernier pouvant décider qui allait travailler où et faire quoi n'importe quel jour de la semaine. Incapable de s'organiser autrement sous la forme d'unités de production les membres de la communauté durent composer avec ce poste, dont le détenteur finissait toujours par abuser de ses fonctions (Cohen 1957, 202-4).

Une partie des membres de *Sunrise* se plaignait de travailler plus que certains membres de la communauté, ce genre de critiques étant adressée bien souvent aux membres faisant partie de l'administration et provenant des individus qui contribuaient le moins au succès de la ferme. Leurs critiques étaient perpétuelles et ceux-ci n'avaient pas l'impression de faire partie d'une coopérative égalitaire, malgré tous les efforts fournis par l'administration pour demeurer à l'écoute des membres mécontents de leurs sorts. Cohen mentionne également la négligence comme facteur ayant nuit au bon fonctionnement de la communauté, que ce soit au niveau du travail, de l'entretien des outils et de la machinerie ou de remplir ses devoirs proprement. Certains membres semblaient concevoir la propriété collective des biens comme étant une excuse pour ne pas se préoccuper des pertes ou des bris (Cohen 1957, 205-7).

3.3 Synthèse du cas Joseph Jacob Cohen

Tant l'école et à la colonie Ferrer situées à Stelton puis la colonie de Sunrise font ressortir un des éléments importants que l'on retrouve dans les actions de type éducationniste-réalisateur, soit l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative.

Nous avons vu que la colonie de Stelton a été fondée spécifiquement pour soutenir le projet d'une école véhiculant un enseignement libertaire, projet qui était en péril au moment où l'école se trouvait à New-York. Les méthodes d'enseignement vont évoluer au cours des années, s'éloignant de plus en plus de l'enseignement traditionnel afin de correspondre aux idéaux des anarchistes. La vie communautaire était au centre des activités de la colonie puis de l'école, permettant ainsi aux enfants de vivre et de grandir dans un milieu de vie alternatif où les anarchistes pouvaient mettre leurs théories quant à l'enseignement et la socialisation en pratique. Cohen voudra aller plus loin avec la colonie de Sunrise. Considérant que la propriété individuelle des terrains avait causé des problèmes lors de son expérience à Stelton, la colonie de Sunrise fût conçue dès le départ sur la base de la propriété collective des terrains et le travail en commun. Malgré les problèmes vécus par les colons de Sunrise, les membres individuels ne connaissent pas les problèmes d'argent ou le manque d'emploi. Les difficultés mentionnées par Cohen, notamment entre l'administration et les membres n'y siégeant pas, nous rappelle à quel point il peut être ardu de mettre en place et de maintenir une forme d'organisation alternative, la société dominante ayant laissé des marques profondes dans l'esprit et le cœur des individus qui peinent à se défaire de leur socialisation et de leurs nombreux travers.

CHAPITRE III : LES CAS D'ALBERT LIBERTAD, ÉMILE ARMAND ET RIRETTE MAÎTREJEAN

Les trois cas que nous présentons dans ce chapitre concernent des anarchistes français dont les écrits se situent principalement entre le début du 20^e siècle et le début de la Deuxième Guerre mondiale. Chaque anarchiste constitue un cas nous permettant d'établir en quoi leurs pratiques et leurs discours rejoignent notre concept *d'éducationnisme-réalisateur*.

Éléments biographiques

Albert Libertad est née à Bordeaux en 1875 de parents inconnus. Atrophiés des deux jambes et étant bon élève, il lui est permis de poursuivre sa scolarité au-delà du certificat d'études primaires. Il doit attendre sa majorité avant de quitter l'hospice qui le prend en charge. Le 21 juillet 1897, c'est à pied qu'il gagne le chemin de Paris. Libertad fait l'expérience de la brutalité des forces de l'ordre et de leur hostilité envers les vagabonds, ce qui anime la flamme de la révolte très tôt chez cet enfant infirme, qui de tout temps se bat contre l'injustice. Une fois à Paris il séjourne quelque temps au siège du *Libertaire*, journal anarchiste de Sébastien Faure. Libertad se fait connaître des milieux anarchistes à la suite d'une colère qu'il pique à la basilique du Sacré-Cœur, qui exigeait des pauvres qu'ils assistent à la messe avant d'obtenir leur repas. Il obtient par la suite un emploi de correcteur et se voit ouvrir les colonnes de la presse anarchiste. C'est ainsi qu'il collabore au *Libertaire* puis au *Journal du peuple*, quotidien dreyfusard fondé par Sébastien Faure et Émile Pouget. Libertad se présente à plusieurs reprises aux élections en tant que candidat abstentionniste, faisant ainsi de la propagande anarchiste aux frais de l'État. Inspiré par le modèle des universités populaires, il fonde les causeries

populaires avec son collaborateur, Paraf-Javal. Contrairement aux universités populaires, ces dernières procèdent sans statuts, sans inscription ni cotisation. En avril 1905, Libertad et ses camarades publient le premier numéro de *L'anarchie*. L'orientation des articles y est nettement individualiste. Libertad fréquente deux sœurs liées au journal, Anna et Armandine Mahé (Steiner 2008, 19-25). Il rend l'âme à l'âge de 33 ans, emporté par un anthrax à la suite d'une descente policière où il a encaissé des coups (Steiner 2008, 63).

Émile Armand (1872-1962), pseudonyme d'Ernest-Lucien Juin, est considéré comme étant l'un des principaux théoriciens de l'anarchisme individualiste. Vers la fin du 19^e siècle, il évolue de plus en plus vers les conceptions anarchistes chrétiennes semblables aux thèses de Tolstoï. En mai 1901, il fait paraître le premier numéro de la revue *L'Ère nouvelle*, dont il devient le directeur à partir du dixième numéro. En 1902, il appuie le projet qui vise à mettre en place une société pour la création et le développement d'un Milieu Libre en France. Armand devient collaborateur de *L'anarchie* en 1905, fondé par Albert Libertad et Anna Mahé, démontrant initialement beaucoup d'enthousiasme envers les illégalistes. À la suite du décès de sa conjointe en 1906, il délaisse sa foi chrétienne et fait de plus en plus la promotion de l'exaltation de la joie de vivre. Il est condamné à cinq ans de prison en 1908 pour une affaire en lien avec l'émission de fausse monnaie et il prend ses distances face à l'illégalisme à sa sortie de prison. Armand est à nouveau condamné à cinq ans de prison en 1918, cette fois-ci en raison de sa propagande antimilitariste. Ce temps en prison lui permet de systématiser ses idées, menant ainsi à son principal ouvrage théorique, *L'Initiation individualiste anarchiste*. Dès sa sortie de prison, il lance un autre périodique, *L'en dehors*. Paru le 31 mai 1922, le premier numéro reprend les objectifs réalisateurs des débuts de *L'Ère*

nouvelle. Les thèses d'Armand sont largement diffusées durant l'entre-deux-guerres, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du milieu anarchiste. En 1945, il poursuit son engagement en publiant *L'Unique*. Armand consacre une bonne partie de sa vie au «problème sexuel», aspect sur lequel nous reviendrons au moment d'aborder le cas individuel d'Émile Armand plus en profondeur (Armand [1934] 2009, 5-13).

Rirette Maîtrejean est née sous le nom d'Anna Estorges en 1887, à Saint-Mexant, en Cortèze. C'est seule qu'elle débarque à Paris en 1904 et elle côtoie le milieu individualiste à partir de 1905. Anna épouse Louis Maîtrejean, anarchiste individualiste condamné pour fausse monnaie en 1909. À la mort de Libertad, elle prend en charge le journal *L'anarchie* avec son époux. Lorulot lui succède brièvement puis elle en reprend les rênes en 1911 avec Victor Serge. Maîtrejean passe quelques mois à Romainville puis aménage l'imprimerie rue Fessart. La police y trouve, au moment d'une perquisition le 31 janvier 1912, deux brownings provenant du vol à main armée de la rue Fayette. Maîtrejean est accusée de recel, ce qui lui vaut un an de préventive, avant d'être déclarée non coupable. À la suite de sa libération, elle préserve sa fibre libertaire, mais maintient une certaine réserve politique. Maîtrejean est membre du Syndicat des correcteurs et travaille pour *Paris soir* jusqu'en 1944. Elle passe ensuite à *Libération* et y demeure jusqu'en 1953. Elle s'éteint le 14 juin 1968, année mouvementée pour les révoltés de Paris, comme dans plusieurs coins du monde (Steiner 2008, 218).

1. Albert Libertad

Cette philosophie, cette science dirais-je, qui fait remonter tout à l'individu, lui donnant enfin sa place, nous voulons la mettre en pratique. Nous voulons la sortir des livres où elle était enfouie, des chaires où elle s'enseignait à de seuls privilégiés, des laboratoires où elle se limitait à de pures expériences, et la jeter dans le terrain multiple de la vie, aux prises avec les individus dans le champ d'expérience qui est le monde. Là elle

prend son véritable nom : l'anarchie, c'est-à-dire la philosophie du libre examen, celle qui n'impose rien par l'autorité et qui cherche à prouver tout par le raisonnement et l'expérience; celle qui ne fait intervenir aucune entité, aucune idée subjective dans sa dialectique, celle pour qui la loi, implacable, jusqu'ici, des majorités ne saurait exister devant l'unité qui a raison et qui le prouve. Il peut sembler aux esprits superficiels que cette nouvelle forme délaisse la lutte, alors qu'elle s'engage sûre d'elle-même sur tous les points. Parce que, lasse de s'attaquer à des entités- État-société, bourgeoisie-, elle s'attaque aux individus, essayant de les transformer, de les révolutionner; parce que, mieux encore, elle se retourne sur elle-même, soucieuse de débarrasser son propre terrain des mauvaises herbes, les gens de la veille, les pétrifier ou les endormis crient d'une voix de cauchemar : «Où allons-nous?» (Libertad [1903] 2006,126-7)

Afin de comprendre où se situe Libertad par rapport aux différents types de méthodes employées par les militants anarchistes, nous avons divisé son cas en trois blocs thématiques. Dans un premier temps, nous voyons chez lui un certain penchant à cautionner des gestes violents. Puis nous abordons sa volonté de se démarquer de ce qu'il nomme les troupeaux issus du peuple et de la classe ouvrière. Finalement pour le dernier bloc, il s'agit pour Libertad de vivre dès maintenant en anarchiste, ce qui n'est pas sans rappeler le mouvement anarchiste contemporain.

1.1. Une certaine apologie de la violence

Bien que marginale parmi l'ensemble de son œuvre, on retrouve chez Albert Libertad, une certaine apologie de la violence. On retrouve chez lui cette idée que l'on peut se faire justice soi-même et tuer un souverain pour venger la mort de simples citoyens (Libertad [1898] 2006, 88-90). Il prend également la défense d'un vieil homme qui en tue un autre après que celui-ci lui ait fait perdre son emploi (Libertad [1905] 2006, 164-170). Libertad fait également la différence entre les meurtres commis par des soldats et ceux commis par des anarchistes. Les soldats agissent contre leurs intérêts, alors que les anarchistes tuent pour assurer leur idéal ou leurs propres intérêts. Il ne se sent pas apte à juger les attentats commis par Ravachol ou Vaillant, laissant à ces derniers le soin de

juger eux-mêmes des méthodes adéquates à employer pour parvenir à leurs buts (Libertad [1907] 2006, 279-281).

Bien que Libertad souligne non sans raison que le terrorisme n'est pas l'apanage des anarchistes et que plusieurs acteurs qui étaient loin d'être anarchistes ont utilisé la violence à travers l'Histoire, il n'en demeure pas moins qu'il considère que la forme terroriste a pu être appropriée à certaines époques et dans certaines circonstances (Libertad [1908] 2006, 367-9). Dans un de ses textes, Libertad prône la guerre civile afin de mettre un terme à la misère et à l'exploitation (Libertad [1906] 2006, 218). Cette justification de l'emploi de la violence individuelle et collective, y compris à caractère terroriste, le rapproche ici de méthodes de type insurrectionnel. Toutefois, il semble à une certaine époque de sa vie prendre ses distances par rapport à ces gestes qu'il approuvait autrefois. Libertad s'exprimera ailleurs à ce sujet en admettant que les actes de violence individuelle étaient dépassés et qu'ils pouvaient même éloigner des curieux voulant se rapprocher des idées anarchistes (Libertad [1907] 2006, 344).

1.2. Prendre ses distances par rapport aux troupes

Si les agents du changement social en ce qui concerne les actions de type insurrectionnel est le peuple et le prolétariat en ce qui concerne les méthodes de type syndicaliste, c'est bien à l'individu que s'adresse Libertad, ce qui est caractéristique de l'approche de type éducationniste-réalisateur. Selon Libertad, l'individu doit prendre ses distances par rapport au peuple et à la classe ouvrière envers qui il est extrêmement critique. Il reproche entre autre à la classe ouvrière de lire la section des sports dans les journaux, au sortir de l'usine, au lieu de s'informer sur le sort de leurs camarades de lutte. (Libertad [1898] 2006, 77) Libertad en veut au peuple, qui non seulement se choisit des

maîtres, mais les impose aux individus libres qui s'abstiennent de voter. (Libertad [1898] 2006, 81-2). Libertad considère l'électorat comme étant le bétail électoral, celui qui permet aux législateurs que les anarchistes combattent de prendre le pouvoir :

Disons-le bien haut : que le bétail électoral soit tondu, mangé, accommodé à toutes les sauces, qu'est-ce que cela peut bien nous faire? Rien. Ce qui nous importe, c'est qu'entraînés par le poids du nombre nous roulons vers le précipice où nous mène l'inconscience du troupeau. Nous voyons le précipice, nous crions «Casse-cou!». Si nous pouvions nous dégager de la masse qui nous entraîne, nous la laisserions rouler à l'abîme; pour ma part même, le dirai-je? Je crois bien que je l'y pousserais. Mais nous ne le pouvons pas. Aussi devons-nous être partout à montrer le danger, à dévoiler le bonimenteur. Ramenons sur le terrain de la réalité le bétail électoral qui s'égare dans les sables mouvants du rêve (Libertad [1906] 2006, 229).

Libertad n'est pas plus tendre envers ce qu'il nomme le bétail patriotique, ceux qui sacrifient leur initiative et leur volonté au nom de la patrie. Ici, l'individu n'est plus rien, il n'y a que la discipline (Libertad [1905] 2006,191-2). La classe ouvrière prend les armes pour défendre la bourgeoisie. En effet, ce ne sont pas des bourgeois et des industriels qui répriment les révoltés, mais des soldats issus de la classe ouvrière (Libertad [1905] 2006, 149-151). Il reproche aux syndicats de se ranger derrière les drapeaux et de pleurer la mort des soldats, les mêmes qui maintiennent les privilèges de leurs patrons (Libertad [1906] 2006, 253-7). Libertad s'en prend aussi aux symboles adorés par le peuple et la classe ouvrière. Il en veut au peuple de célébrer le 14 juillet, alors qu'il vit toujours sous le poids de ses chaînes (Libertad [1906] 2006, 238-240). Il en va de même du premier mai, qu'il voit plus comme une beuverie qu'une occasion de dépasser la sempiternelle lutte pour les huit heures, que Libertad juge insuffisante (Libertad [1905] 2006, 155-8) Libertad n'est pas plus tendre envers le peuple qui applaudit et se prosterne à la venue du roi d'Espagne (Libertad [1905] 2006, 171-3).

Libertad considère qu'il n'existe pas d'esprit de camaraderie au sein de la classe ouvrière et même pire, les ouvriers et leurs syndicats s'assurent que tout individu demeure dans leur rang. Impossible de fuir le salariat, que ce soit en cherchant à améliorer son sort par le travail libre ou de se contenter de moins en devenant sans-abris (Libertad [1906] 2006, 269-273). Il considère également que les syndicats ne sont pas suffisants, qu'ils sont même nuisibles dans la mesure où les travailleurs sont départagés en différentes corporations. Ainsi donc, on ne lutte pas tous contre la fin de l'exploitation, mais chacun de son bord contre la forme spécifique de son exploitation, parfois au détriment de l'exploitation ou de la consommation des individus se trouvant autour de nous, (Libertad [1907] 2006, 299-301). Autre critique adressée envers les syndicats, ces derniers maintiennent en place des travaux qu'il juge inutile et qu'ils ne peuvent abolir à moins de se saborder eux-mêmes :

Sans entrer dans une nomenclature trop longue des métiers que nous classons utiles, et de ceux que nous classons inutiles, nous pouvons dire que sont utiles tous les métiers qui aident au développement de nos sens, à la satisfaction de nos besoins. Peindre des réclames, des enseignes, fabriquer des compteurs à gaz, estamper des billets de banque, etc., nous paraît être un travail inutile. Tous ces métiers inutiles sont d'ailleurs les conséquences directes ou indirectes de l'inégalité économique, c'est-à-dire de la propriété individuelle qu'ils ont pour but de sauvegarder ou de légitimer. Ils n'auraient plus de raison d'être dans une société d'hommes libérés. Par conséquent plus d'armuriers, plus d'ouvriers de compteurs, plus d'estampeurs de billets de banque, plus de monnayeurs (vrais ou faux), plus de contrôleurs de métro. Beaucoup de ces corporations, au travail inutile, ont place dans la CGT. Va-t-elle décider de leur disparition? Elle ne le peut (Libertad [1909] 2006, 426).

En somme, Libertad reproche au peuple d'être son propre bourreau. Il ne se contente pas de pourfendre les maîtres et les patrons comme le font bon nombre d'anarchistes, mais il blâme l'ignorance et l'apathie du peuple et de la classe ouvrière. Les mal logés et les mal nourris produisent tout, mais ils vivent dans le dénuement, car ils

ont choisi de servir leur maître. Ces serviteurs fidèles sont aussi dangereux que les tyrans d'après Libertad, car ils les protègent avec leurs baïonnettes et par la force brute, en plus de sanctionner leur autorité par le bulletin de vote (Libertad [1906] 2006, 218-221). Il en veut aussi au peuple de vouer un culte aux morts, que ce soit lors d'éloges funèbres ou de fêtes religieuses. Étant tournés vers le passé, les gens ne sauraient vivre pleinement leurs vies présentes qu'ils gaspillent de par leur ignorance (Libertad [1907] 2006,332-9). C'est cette volonté de vivre pleinement sa vie dans le moment présent qui rapproche Libertad non seulement des actions de type éducationniste-réalisateur, mais aussi du mouvement anarchiste contemporain.

1.3. Vivre en anarchiste dès aujourd'hui

C'est surtout une manière de vivre alternative que met de l'avant Libertad et qui se rapproche des méthodes de type éducationniste-réalisateur. En effet, il ne s'agit pas seulement pour Libertad de vivre intensément sa vie dans le moment présent, mais de vivre dès maintenant comme anarchiste. L'anarchie est pour lui une philosophie vivante qu'on ne saurait laisser dans les livres. Il s'efforce de vivre ses principes, ceux-ci basés sur son propre vécu (Libertad [1903] 2006, 125-130). Selon Libertad, la résignation représente la mort et la révolte représente la vie. Il refuse d'attendre le Grand Soir, de sacrifier une part du présent au nom des promesses de l'avenir. C'est aujourd'hui qu'il veut pouvoir déchirer les viandes et broyer les fruits, alors qu'il a les dents fortes, de même qu'il veut aimer les femmes ou la femme, d'après leurs désirs communs et non pas selon la loi ou la morale. Il veut être utile à son voisin de par son labeur et que cela soit réciproque. Libertad veut pétrir sa pâte pour manger du meilleur pain puis faire la vendange pour boire du meilleur vin. C'est un éloge de la jouissance envers les résignés

(Libertad [1905] 2006, 141-4). C'est d'ailleurs parce qu'ils mettent en pratique leurs idées, que l'élite et les intellectuels s'éloignent de Libertad et de ses semblables (Libertad [1905] 2006, 145).

C'est en quittant les troupeaux, c'est à-dire ceux qui votent, qui se marient, qui se syndiquent, qui jouent, qui boivent, qui fument puis ceux qui suivent les us et les coutumes, que Libertad entend vivre en anarchiste (Libertad [1907] 2006,288-290). D'après lui et sa doctrine, on doit résister à son milieu, refuser l'assimilation afin de développer pleinement son individualité. (Libertad [1907] 2006, 207) On ne doit pas attendre la liberté d'une révolution future selon Libertad, mais s'efforcer à la développer dans chaque individu. Il perçoit la société comme étant un obstacle quant à l'acquisition de la liberté et c'est là que l'anarchiste intervient. Il cherche un équilibre entre la puissance du milieu et celle de l'individu (Libertad [1907] 2006,351-6). On voit bien que chez Libertad, c'est l'individu qui est cœur du changement social, ce qui est caractéristique des actions de type éducationniste-réalisateur. C'est aussi envers des individus que lutte Libertad et non pas envers le gouvernement et les élus. Sa cible est l'ignorance de l'électeur et du syndiqué, contre toute forme d'autorité subjective rendue objective par ceux qu'ils considèrent comme des moutons (Libertad [1905] 2006,139-141). Une des méthodes employées par Libertad est sa participation à une campagne abstentionniste n'épargnant pas les socialistes (Libertad [1904] 2006, 130-3).

C'est sa volonté de vivre dès maintenant en anarchiste qui amène Libertad à critiquer la mutualité. Les caisses pour le chômage ou les retraites ne l'intéressent pas, car on vie ainsi pour un avenir incertain que l'on ne verra peut-être jamais en sacrifiant notre vie présente. C'est un amant de la vie trop pressé de jouir dès maintenant qui tient à

prendre sa place sans plus attendre (Libertad [1905] 2006, 194-7). L'ordre social formant un bloc, c'est tous ses aspects qui doivent être remis en question, comme le fait Libertad. Afin de combattre cet ordre social, il préconise de s'unir par affinités, tout en tâchant de préserver le plus possible son autonomie de même que celle des groupes de camarades dont il fait partie (Libertad [1905] 2006, 198-202). Outre les Causeries organisées par Libertad et ses camarades, ceux-ci peuvent compter sur une bibliothèque, leur journal et une imprimerie pour diffuser leurs idées parmi la population (Libertad [1906] 2006,241).

C'est un esprit de camaraderie qui règne dans les Causeries, ce qui importe presque autant que les sujets qui y sont abordés :

Car ce n'est pas une conférence que je vais faire, c'est une causerie. Ce n'est pas en orateur, en conférencier, à des gens que je dois subjuguier par mon éloquence, par ma rhétorique, que je vais parler, c'est à des camarades, à des amis, et seule la force de mon raisonnement, la puissance de ma conviction doit intervenir près d'eux. Et je songe à cette «responsabilité», si je puis ainsi m'exprimer, à cette responsabilité qui m'incombe de venir soulever des pensées nouveaux, des façons d'être nouvelles parmi ces jeunes gens. Car ce sont des jeunes gens, je n'en saurais douter, tout au plus des hommes de mon âge, qui m'ont invité à cette causerie. Il faut, si je viens troubler la banalité de leur existence, que je leur porte, d'un autre côté, du bonheur et de la vie. Je me retrouve à leur place, aux mêmes heures, et je revis mes premières sensations, mes premiers désirs de connaître la «vérité». Je refais les étapes rapidement et je me demande si ces idées neuves ont porté en moi plus de force, plus de joie (Libertad [1906] 2006, 244).

Les Causeries populaires, l'imprimerie et la bibliothèque découlent d'une vision graduéliste de la révolution, dans la mesure où Libertad savait très bien qu'on ne fabrique pas le milieu idéal d'un coup de baguette magique, pas plus que les humains qui le composent ([1906] 2006,258). Les révolutions ne sont pour lui que le résultat d'une évolution et c'est pour accomplir cette évolution que Libertad jette parmi la foule des idées d'indépendance et de révolte. Aussi, le but n'est pas d'organiser cette révolution et

de lui tracer le chemin, car il veut éviter toute forme d'administration et de centralisation, ennemies de la liberté (Libertad [1906] 2006,321-4).

1.4. Ce que nous avons vu de Libertad

Bien qu'il adopte tout au long de sa vie des méthodes illustrant tout à fait des actions de type éducationniste-réalisateur, nous avons également vu que Libertad se rapproche parfois d'actions de type insurrectionnel dans la mesure où il cautionne par moment des actes individuels violents de nature terroriste. Cependant, cette apologie de la violence occupe un espace tout à fait marginal des écrits que nous avons analysés. Une large part de ses écrits est plutôt consacrée à une critique cinglante du peuple et de la classe ouvrière, qu'il juge comme étant moutonniers et responsables en quelque sorte de systèmes de domination. Ce ne sont pas pour lui des agents de changement social, mais de reproduction du système. Comme les méthodes de type éducationniste-réalisateur, c'est l'individu qui est au cœur du changement social, selon l'approche de Libertad. En ce qui concerne sa volonté de vivre dès maintenant en anarchiste, voilà une manière de vivre alternative qui le rapproche à nouveau des actions de type éducationniste-réalisateur. Il en va de même pour sa vision graduéliste de la révolution, qui doit germer dans les esprits avant d'émerger de manière plus globale pour s'étendre au reste de la société.

2. Émile Armand

La conception de la liberté sexuelle dans une association de camaraderie individualiste n'admet pas qu'un seul des constituants du milieu souffre du manque de réalisations. C'est pourquoi pareil milieu ne connaît qu'exceptionnellement, du côté masculin comme du côté féminin, le *refus* des manifestations amoureuses. Ce milieu ne le connaît pas parce que toute et tout camarade est une amante ou un amant, une compagne ou un compagnon en *perspective*, en puissance, parce qu'il n'y règne aucune des préventions ou des préjugés bourgeois ou petit-bourgeois quant à

l'apparence extérieure. Parce qu'enfin les constituantes et les constituants de ce milieu ont compris qu'en amour, comme dans tous les autres domaines, c'est l'abondance qui annihile la jalousie et l'envie (Armand [1934] 2009, 86-7).

Pour le cas d'Émile Armand, nous verrons qu'elle importance a pour lui la place de l'individu, son analyse des milieux libres soutenue par des années d'études puis sa conception plutôt originale de qu'il appelle la *camaraderie amoureuse*.

2.1. La place centrale de l'individu

Les anarchistes individualistes, dont Armand fait partie, emploient généralement des méthodes de type éducationniste-réalisateur, dans la mesure où pour eux l'agent du changement social est définitivement l'individu. La société organisée ou l'administration gouvernementale sont symboliques pour eux de restrictions des initiatives individuelles. D'après Armand, les anarchistes individualistes désirent que le milieu humain soit conçu pour l'individu, qu'il ne fonctionne et n'existe que par et pour lui. Ils résistent en permanence aux empiétements de la société et luttent pour ne pas devenir un simple rouage de la machine sociétale. Toujours selon Armand, qui s'inspire par ailleurs de Stirner, les anarchistes individualistes ne cherchent pas à rendre heureux tous les hommes par l'entremise d'une révolution, mais ils s'insurgent plutôt contre tout ce qui limite leur puissance, tout ce qui les empêche de goûter personnellement au bonheur, bonheur conçu en dehors de l'exploitation ou de la domination d'autrui (Armand [1932] 2013).

C'est pour se rendre plus indépendants par rapport à la société que les anarchistes individualistes s'associent. Les pactes libres qu'ils nouent entre eux ont pour effet de diminuer l'importance du contrat social. Leur association volontaire prouve l'inutilité de la société et de l'imposition du contrat, car cette forme d'organisation permet beaucoup plus d'autonomie et d'affirmation de l'individualité que l'organisation sociale ne peut le

faire dans son fonctionnement normal. Comme nous l'avons vu avec Libertad, Armand considère que les anarchistes individualistes ne sont pas intéressés par une révolution qui dans le futur, alors qu'ils ne pourront pas en profiter, donnera une place plus grande à l'individu au sein de son milieu. C'est le présent qui intéresse les anarchistes individualistes et le rétablissement de l'individu comme fondement de toute forme d'association. Il est bien possible que la foule ne puisse dépasser le stade de la chaire à sacrifice, ce qui une fois de plus nous rappelle Libertad. Les anarchistes individualistes sont en état d'insurrection permanente face à toute forme de collectivité qui tente d'agir contre leur gré (Armand [1932] 2013). Les milieux libres sont un des moyens permettant à l'individu de s'associer librement et de s'épanouir pleinement en dehors des contraintes de la société.

2.2. Les milieux libres

Émile Armand a étudié et observé les milieux de vie en commun pendant trente ans et ses écrits contribuent ainsi à diffuser une manière de vivre alternative, une des caractéristiques des actions de type éducationniste-réalisateur. De son point de vue, il existe une relation naturelle entre les milieux libres et la propagande des anarchistes individualistes. En effet, celle-ci tourne autour des «associations volontaires» et c'est au sein de ces tentatives de vie en commun que des individus mettent en pratique cette thèse avec moins de contraintes que n'importe où ailleurs (Armand [1931] 2013).

En ce qui concerne leur durée, qui peut par ailleurs varier de quelques années à plusieurs générations, cette question importe peu aux yeux d'Armand. Celui-ci considère les colonies fonctionnant dans l'environnement de son époque comme étant une forme d'opposition, de résistance dont les bases peuvent être comparées à des cellules; certaines

d'entre elles ne sachant comment survivre à leur milieu, elles s'éliminent, elles disparaissent. Elles représentent les colons qui délaissent la colonie après un laps de temps plus ou moins long. En ce qui concernent les cellules qui résistent, représentant les colons en mesure de subsister au sein de leur environnement spécial, elles s'usent plus rapidement que dans leur habitat normal, résultat de leur activité intensive. C'est que non seulement les membres des colonies doivent lutter contre l'ennemi extérieur, soit le milieu social dont le fonctionnement restreint le noyau jusqu'à l'étouffement, mais dans les conditions présentes, ils font également face à l'ennemi intérieur. Cet ennemi intérieur prend la forme de préjugés persistants, de lassitude qu'on ne peut éviter puis d'éléments parasites assumés ou niés. Le rayonnement de la colonie diminue si celle-ci persiste trop longuement, du moins selon les observations d'Armand (Armand [1931] 2013).

Armand considère que la colonie n'est pas un but en soi, mais un moyen. Elle ne serait pas un modèle, un type de société future. De façon plus modeste, ce serait un exemple de ce qui peut être accompli dès maintenant au sein du milieu capitaliste et autoritaire de son époque par des individus décidés de mener une vie relativement libre. La colonie permet déjà de se passer du moraliste, du patron et de l'accaparement des richesses par des intermédiaires. Elle consiste aussi en un moyen éducatif, un genre de propagande par le fait, tant au niveau individuel que collectif. Armand comprend que certains puissent se montrer réticents face aux milieux libres, mais il considère qu'il est difficile de ne pas admettre qu'ils sont généralement plus propices à la réflexion que les simples discours oratoires ou les réunions publiques (Armand [1931] 2013). Si on reprend le discours du chapitre 1 portant sur les politiques préfiguratives, ce n'est pas tant

la nouvelle société désirée que l'on prétend construire, mais ce qu'il est possible de faire dès maintenant à partir des conditions actuelles, qui sont plutôt difficiles.

Peu importe si les membres du milieu de vie en commun sont communistes ou individualistes, Armand souligne les qualités du colon qui sont les plus susceptibles de permettre à l'expérience de perdurer dans le temps et les éléments les mieux à même de permettre la réussite du projet. Idéalement le colon est dépourvu des préjugés répandus dans la société. C'est aussi un bon compagnon qui ne succombe pas à l'envie, la curiosité ou la jalousie. Il est très exigeant envers sa propre personne et sait se montrer compréhensif à l'égard des autres. Si le colon idéal cherche par tous les moyens à comprendre ses compagnons, il ne s'offusque pas d'être peu compris lui-même. Il est important de bien se préparer avant de se lancer dans un milieu libre. Plus le nombre de colons est élevé, plus il est facile de se regrouper par affinités. Le colon recherché est idéalement célibataire à son entrée dans la colonie ou délaisse son amie de cœur en y entrant et il en va de même pour les femmes. Afin de prolonger la durée du milieu de vie, Armand recommande d'éviter la cohabitation régulière entre compagnons et compagnes. Le milieu de vie doit aussi être un lieu d'expérience idéal pour pratiquer la «camaraderie amoureuse», le «pluralisme amoureux» ou tout système réduisant grandement l'impact de la souffrance sentimentale. Les enfants sont en nombre limité et ces derniers sont confiés à des éducateurs de vocation, de sorte que l'enfant ne rend pas la mère esclave de sa condition. Toute colonie représentant un foyer intensif de propagande, celle-ci se doit de rayonner à l'extérieur pour éviter de dépérir. Les activités communes sont privilégiées comme lors des repas par exemple, surtout entre sexes opposés. Un système d'animateur ou d'arbitre est préférable au régime parlementaire, la décision étant ce qui est recherchée

et non pas la discussion. La durée de toute colonie relève d'un contrat ou d'une entente. Dernier point en ce qui concerne les causes de la durée d'une colonie, Armand nous suggère de ne pas nous attarder uniquement à son aspect économique :

L'étude attentive des «colonies» et «milieux de vie en commun»-et c'est impliqué dans les remarques ci-dessus - me pousse à conclure que la durée d'un milieu de ce genre est fonction des réalisations particulières qu'il offre à ses membres et qu'il est impossible à ceux-ci de rencontrer dans le milieu extérieur. Ces réalisations peuvent être d'un ordre ou d'un autre, mais la poursuite de la réussite purement économique ne suffit pas, l'extérieur offrant beaucoup plus d'occasions d'y parvenir que la colonie la mieux organisée. C'est ce qui explique le succès des colonies à base religieuse, toujours composées de sectaires, dont les adhérents ne se rencontraient que dans ces groupements, ou dont les croyances ne pouvaient se manifester ou se pratiquer qu'en «vase clos» (Armand [1931] 2013).

2.3. La camaraderie amoureuse

La camaraderie amoureuse que promeut Armand est une éthique amoureuse autre que la conception des rapports sexuels pratiqués généralement à son époque et elle s'inscrit dans l'expérimentation et la diffusion de formes d'organisations et des manières de vivre alternatives, un aspect central des pratiques liées à l'éducationnisme-réalisateur (Armand [1934] 2009, 136). Pour Armand, la camaraderie consiste en une garantie volontaire à laquelle se soumettent les individualistes afin de s'éviter toute forme de souffrance inutile ou évitable. Il s'agit d'un effort dans le but de se procurer entre associés, la satisfaction des besoins et des désirs, peu importe leur nature et ce pour l'ensemble des participants au contrat de camaraderie. Selon cette conception de la camaraderie, la jalousie, le refus et la préférence n'ont plus leur place entre camarades puisque ce sont des souffrances inutiles et évitables. Ainsi, la pratique des expériences amoureuses dans un milieu sélectionné mène à une camaraderie plus efficace, plus

compréhensive et plus élargie aux yeux d'Armand. L'apparence extérieure n'est pas un critère de sélection en ce qui concerne la pratique de la camaraderie amoureuse. Seul le tempérament amoureux importe entre les associés (Armand [1934] 2009, 138-9).

Armand décrit une association amoureuse comme étant une coopérative de production et de consommation amoureuse. Alors qu'on produit et consomme des produits agricoles dans une coopérative agricole, tout comme on produit et consomme des chaussures dans une coopérative de chaussures, c'est de la camaraderie amoureuse qu'on produit et que l'on consomme au sein d'une coopérative de camaraderie amoureuse. Les producteurs et les consommateurs supportent les désavantages éventuels afin de tirer les bénéfices attendus à leur association volontaire. S'ils n'avaient pas trouvé plus d'intérêt à faire de la coopération, il est clair que les associés seraient restés isolés. Tant qu'il est coopérateur, on ne s'attend pas au refus de la production ou de l'abstention de la consommation de la part d'un associé, tout comme on n'admet pas qu'on encaisse les profits si on évite les charges. Le principe de réciprocité au sein de la coopérative amoureuse met un terme au privilège de l'apparence, celui du «beau gosse» ou de la coquette. Le principe de tous à toutes, toutes à tous constitue une forme d'assurance, de contrat résiliable (Armand [1934] 2009, 140-5). Comme nous l'avons vu quand Armand discute des milieux libres, ceux-ci ne peuvent être selon lui réduits à la résolution de la question économique, la question du plaisir sexuel étant aussi importante à ses yeux.

Contrairement à ceux qui veulent renvoyer la résolution de la question sexuelle au lendemain de la révolution, Armand considère que s'il y a des réalisations éthiques qui peuvent se concrétiser dans l'immédiat, ce sont celles d'ordre sexuel. Si l'on peut se

débarrasser de certains préjugés dès maintenant, ce sont bien ceux-là. Puis s'il y a des expériences que l'on puisse tenter en camaraderie sans trop y mettre d'efforts, ce sont bien celles-là. On retrouve encore une fois ici un discours qui nous est familier, celui qui est axé sur ce qui peut être accompli ici et maintenant et qui refuse d'attendre l'avènement d'une révolution potentielle dans un future lointain. Comme nous l'avons déjà mentionné, on ne saurait réduire les enjeux qui devraient préoccuper les anarchistes à la question économique :

Ainsi, il suffit que les moralistes bourgeois fassent toutes les concessions voulues sur le terrain économique, on les laissera entrer tambours battants et bannières déployées dans le camp communiste, socialiste, anarchiste – ils y pénétreront avec leur étroitesse d'esprit, leur horreur de la chair, leur puritanisme puant, leur passion de réglementation collective en matière sexuelle. L'esprit d'autorité législatrice ne serait pas long à réapparaître. C'est pourquoi, n'étant pas marxiste, nous n'avons jamais subordonné la question sexuelle, la question religieuse, la question hygiénique, la question de la liberté intellectuelle, théâtrale, récréative au fait économique. Se consacrer uniquement à la résolution du problème économique ne suffit pas à susciter la tournure d'esprit non conformiste chez l'individu (Armand [1934] 2009, 107-8).

Armand ne se contente pas de propager sa thèse de la camaraderie amoureuse par l'écrit, il l'a met en pratique dans sa vie de tous les jours. Il refuse même de passer du temps avec une camarade, en dehors de la nécessité de la propagande, si celle-ci ne peut lui offrir l'«hospitalité complète». La camaraderie restreinte ne plaisant pas à Armand, une camarade ne pouvant lui offrir plus n'est pas en mesure de respecter le principe de réciprocité qui lui est cher, puisque l'un d'eux donnera plus que ce qu'il ne recevra (Armand [1934] 2009,185).

2.4. Bilan des éléments clefs abordés par Émile Armand

Dans le cadre des actions de type éducationniste-réalisateur, l'agent principal du changement social est l'individu. Or, les anarchistes individualistes tels qu'Émile

Armand partagent cette même notion quant à l'acteur au centre de l'évolution progressiste de la société. Le milieu humain doit être conçu pour l'individu et toute son existence doit relever de lui. Par l'entremise d'associations volontaires, les anarchistes individualistes recherchent le développement de l'autonomie et de l'expression de l'individu face à l'organisation sociale courante. Le principe d'association volontaire défendu par Émile Armand et les anarchistes individualistes est mis de l'avant au sein des milieux libres, qui consistent en l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative, un autre aspect des actions de type éducationniste-réalisateur. Les écrits d'Émile Armand à ce sujet ont contribué à la diffusion de ces milieux de vie en commun, toujours une des caractéristiques de l'éducationnisme réalisateur. L'étude de ces milieux libres nous permet entre autre d'énoncer les qualités du colon qui sont les plus susceptibles de permettre à l'expérience de perdurer dans le temps et les éléments les mieux à même de permettre la réussite du projet. Finalement, la camaraderie amoureuse d'Émile Armand consiste en une manière de vivre alternative autour des relations intimes, rejoignant une fois de plus les actions de type éducationniste réalisateur. Elle rejoint les expériences des milieux libres, dans la mesure où l'association volontaire entre différents individus permet ici de vivre et de produire de la camaraderie amoureuse au sein de coopératives fondées spécifiquement dans le but de combler ces besoins.

3. Rirette Maîtrejean

Ne pas travailler, pour l'anarchiste, tout est là. Il passera cinq ou six heures à épier une boîte de sardines, et croira sa journée remplie lorsque de l'inventaire de l'épicier, elle aura passé dans sa poche. Cela peut être beau en théorie; en pratique, les charmes d'une telle existence sont des plus discutables. Chacun, il est vrai, trouve son plaisir où il peut. Et il ne faut pas oublier que nous vivons surtout pour l'Idée. Trois choses qui ne vont pas toujours bien ensemble. En ai-je rencontré, des compagnons qui causaient sans réfléchir! Quant à penser, ce n'est pas donné à tout le

monde. Des ouvriers simplistes et frustes s’y efforçaient. Ils croyaient ainsi vivre leur vie. J’avais pour eux beaucoup de pitié. J’étais mûre pour passer tout à fait dans le camp des intellectuels. Je venais à peine d’atteindre ma majorité (Maîtrejean [1913] 2005, 14).

Toujours dans le but de mettre l’accent sur les actions de type éducationniste-réalisateur réalisées par les anarchistes classiques, nous verrons ce qu’entend Rirette Maîtrejean et les anarchistes individualistes du journal *L’anarchie* quant à l’expression «vivre sa vie». Nous verrons également comment cette conception mène ultimement certains de ses camarades à pratiquer l’illégalisme, ce qui entraîne l’emprisonnement de Maîtrejean et met un frein aux actions des anarchistes individualiste français à l’ère de la Belle Époque.

3.1. Vivre sa vie

Rirette Maîtrejean fait partie au début du 20^e siècle d’un milieu anarchiste qui refuse d’attendre une future révolution lointaine qui mettrait fin à l’exploitation et c’est dès maintenant qu’une bande d’anarchistes individualistes décident de vivre selon leurs principes. L’aversion de ceux-ci envers le travail salarié et leurs multiples tentatives de l’éviter est un des éléments centraux pour ceux qui ont décidé de vivre leur vie pleinement et qui mènera ultimement certains d’entre eux sur le terrain hasardeux de l’illégalisme. Ces anarchistes tentent de réduire leurs besoins au minimum, afin de réduire l’importance de l’argent dans leur vie, notamment en ce qui concerne leur alimentation. Ils mangent peu et boivent de l’eau. Plusieurs se tournent vers le végétarisme, considérant l’exploitation animale comme étant un tort. C’est une manière de vivre alternative que mettre de l’avant ces anarchistes, un des aspects de notre concept éducationniste-réalisateur. Maîtrejean participe également aux Causeries populaires que nous avons vues lorsque nous avons abordé Albert Libertad, qui comme nous l’avons

déjà mentionné, s'inscrivent dans une vision graduéliste de la révolution (Maîtrejean [1913] 2005, 13-5).

Bien que Maîtrejean ait des réserves à ce sujet, plusieurs de ces anarchistes individualistes prétendent vivre leurs vies sur des bases scientifiques, que ce soit au niveau de l'alimentation ou des vêtements qui sont évalués sous un angle raisonnés et rationnels. Elle évoque dans ses *Souvenirs d'anarchie* un conférencier qui doit traiter de l'hygiène et qui se présente nu pour illustrer son point, c'est-à-dire que les pores de la peau doivent être libres pour des raisons de santé (Maîtrejean [1913] 2005, 16) Maîtrejean évoque également André Roulot, surnommé Lorulot, qui prétend que la banane est l'aliment naturel le plus complet. Celle-ci doit permettre d'éliminer la viande et le poisson de son alimentation et de combattre le phénomène de la vie chère. Il va jusqu'à envisager la fin du salariat et de la lutte des classes. Lorulot prêche également les vertus de l'huile qu'il voit comme un aliment miracle. Puisque celle-ci est utilisée pour la conservation des aliments, Lorulot prétend que cette dernière est bénéfique pour la conservation du corps humain. Comme pour ses théories sur la banane, il ne se contente pas d'écrire sur le sujet. C'est ainsi que Lorulot ingurgite de l'huile comme d'autres boivent du vin ou de la bière, toujours au nom de la science. D'autres anarchistes fréquentant les mêmes lieux que Maîtrejean se nourrissent strictement d'herbes, non seulement pour eux aussi combattre le phénomène de la vie chère, mais aussi parce qu'ils sont convaincus que cette nourriture est la seule rationnelle et conforme aux exigences de l'organisme humain (Maîtrejean [1913] 2005,24-5).

Maîtrejean nous livre également ses commentaires sur les expériences de vie collective auxquelles participent à l'époque plusieurs anarchistes individualistes. Elle

évoque au passage la colonie communiste de Saint-Germain à laquelle participe Lorulot. Maîtrejean semble avoir des réserves sur ce type d'expériences où quelques camarades entreprennent d'établir la société de demain au sein de la société actuelle. Selon elle, ce type d'expériences débutent généralement par un appel à la solidarité et se terminent en disputes. Quant au colon Lorulot, Maîtrejean présente ce dernier sous un jour peu flatteur, le décrivant comme étant plus intéressé par les bains de soleil que par le partage des tâches collectives :

Les investigations furent longues; on scrutait les fourrés, on fouilla les taillis de la forêt. En vain. Point de Lorulot. On commençait à désespérer quand soudain un bruit retentit.

- Tiens, je ne me trompe pas..mais oui, c'est bien lui.

Et d'un geste, un colon désignait le faite d'un arbre. Eh oui, c'était lui. Paisiblement assis sur une branche. M. Lorulot lisait des vers. M. Lorulot avait même adopté un costume de saison. Il était nu. Nu comme un ver ou comme un petit saint Jean, à votre choix.

Tous en chœur, les mains en cornet autour de la bouche, clamèrent : «Ohé! Lorulot!» Celui-ci baissa les yeux. Et la conversation suivant s'engage :

- Es-tu fou? qu'est-ce que tu fais là?
- Vous le voyez, je me baigne.
- Tu te baignes?
- Bien sûr, je prends un bain de soleil. Et doctrinal :
- Si vous n'étiez pas des ignares vous sauriez que les anarchistes doivent prendre des bains de soleil.

Mais un grincheux reprit :

- Et alors, nous, pendant ce temps-là il faut que nous trimions à ta place?

Lorulot prit un temps et laissa tomber ces paroles définitives :

- Naturellement! Vous, vous êtes les bras, travaillez! Moi, je suis le cerveau, je pense.

Et il se mit à la lecture. Lorulot d'ailleurs adorait se promener nu dans la forêt. Il avait toujours l'air d'un rêveur. Que cherchait-il? Un cocotier, peut-être (Maîtrejean [1913] 2005,24).

Rirette Maîtrejean sera à la tête du journal *l'anarchie* à deux reprises, les locaux de ce dernier faisant office d'un genre de milieu libre. À l'époque où il est situé à Romainville l'édifice comprend trois jardins potagers que cultive le jardinier de la place. Outre les chambres des collaborateurs au journal et celle du jardinier, les locaux comprennent une chambre où couchent les amis de passage. Une grande pièce est réservée à la machine à écrire, alors qu'un hangar sert de refuge aux journaux invendus. Finalement, on y retrouve une grande salle de douches (Maîtrejean [1913] 2005, 38). Les tâches sont réparties entre les différents résidents de Romainville. L'un d'entre eux est chargé de la caisse, un autre s'occupe de la typographie, d'autres s'occupent manuellement de la machine à écrire, un autre jardine tandis qu'un dernier écrit des articles. Les salaires des collaborateurs à *L'anarchie* sont égaux et se résument au droit au logement, à la nourriture et au blanchissage. Pour le reste, comme pour les vêtements, il faut se débrouiller (Maîtrejean [1913] 2005, 40). Malheureusement, Maîtrejean passe peu de temps à nous donner des détails sur cette vie en milieu libre dans ses *Souvenirs d'anarchie*, le phénomène de l'illégalisme faisant ombrage aux aspects que nous jugeons plus constructifs par rapport aux anarchistes individualistes ayant vécu en France à cette époque.

3.2. Illégalisme

Une autre facette du milieu que côtoie Rirette Maîtrejean est celle de l'illégalisme, qu'on pourrait aussi classer comme étant un mode de vie alternatif, mais qui celui-ci mènera à la violence. Si elle est elle-même plutôt tiède envers ce mode de vie, plusieurs des camarades qu'elle fréquente le pratiquent, ce qui mènera éventuellement à leur perte

ainsi qu'à celle de Maîtrejean. Comme nous l'avons mentionné plus tôt, c'est leur aversion envers le travail salarié qui mène certains anarchistes individualistes sur le terrain de l'illégalisme. Ceux-ci manigancent différentes combines comme voler leur souper en détournant l'attention du marchand avec leur chien (Maîtrejean [1913] 2005, 18) ou bien en faisant le commerce de la fausse monnaie (Maîtrejean [1913] 2005, 30). Bien qu'elle connaisse peu Bonnot, certains des camarades de Maîtrejean le fréquentent et font des coups ensemble. Ils ont l'habitude de mener leurs opérations à partir de voitures volées et se montrent peu solidaires les uns envers les autres. Lors d'une de ces combines Bonnot achève son partenaire de crime sous prétexte qu'il était trop compromettant d'aller à l'hôpital pour le faire soigner. On retrouve plus tard chez la maitresse de Bonnot la somme que Platano, son complice, avait sur lui au moment de sa mort (Maîtrejean [1913] 2005, 34). Bien qu'on puisse parler d'un mode de vie alternative, que Rirette Maîtrejean juge peu bénéfique compte tenu des risques reliés à cette pratique, l'illégalisme se rapproche sous certains aspects de pratiques de type insurrectionnel, au sens où l'on justifie parfois l'emploi de la violence individuelle dans le cadre de vol à mains armées.

Une combine tourne mal, alors que des proches de Rirette Maîtrejean tuent un homme de sang froid au moment d'une affaire sur la rue Ordener. Ils en ont assez des principes et des théories, c'est dès maintenant qu'ils veulent goûter au bien-être et pensent pouvoir y arriver d'un seul coup. Bien qu'elle ne participe pas à ce coup, ayant toujours émis des réserves quant aux pratiques de l'illégalisme, Maîtrejean écope d'un an de prison pour avoir acheté deux revolvers à elle et son conjoint aux mains des protagonistes qui commettront plus tard le crime de la rue Ordener (Maîtrejean [1913]

2005,46-8). Ses camarades auront moins de chance et suite à cette affaire, Maîtrejean prend ses distances par rapport au milieu anarchiste (Maîtrejean [1913] 2005, 63).

3.3. Synthèse du cas de l'auteure Rirette Maîtrejean

Vivre sa vie est un concept qui rejoint l'expérimentation de manières de vivre alternatives, qui comme nous le savons relève des actions de type éducationniste-réalisateur. Les anarchistes que côtoient Maîtrejean au début du 20^e vingtième rejettent le travail salarié et une révolution future ne les intéressent pas. Non sans rappeler le mouvement anarchiste contemporain tel que compris par différents chercheurs s'intéressant à la mouvance libertaire, ces anarchistes parisiens du siècle dernier cherchent à mettre en pratique dès maintenant leurs principes et leurs aspirations. Bien que cela mène parfois à des excentricités entre autres au niveau de l'alimentation, il ne faut pas oublier toute l'activité autour du journal *L'anarchie*, qui peut être conçu comme étant en lui-même un genre de milieu libre. En ce qui concerne l'illégalisme, difficile de nier que le rejet du salariat en a parfois mené quelques uns à commettre des actes allant à l'encontre de leur nature profonde et des principes généreux que l'on associe aux valeurs défendues par les anarchistes. Nous pensons que ces actions relèvent davantage des actions de type insurrectionnel que celles que nous associons à l'éducationnisme réalisateur, dans la mesure où ce mode de vie alternatif débouche ultimement pour certains à l'utilisation de moyens violents pour parvenir à leurs fins. Or, les actions de type éducationniste-réalisateur évitent toute forme de violence, en dehors de cas défensifs. Notons toutefois que Rirette Maîtrejean n'a jamais été une adepte de l'illégalisme et qu'elle écoperait pour les gestes posés par ses camarades.

CHAPITRE IV : LA COLONIE LIBERTAIRE D'AIGLEMONT

Ce que disait celui que, dans le langage du pays on appelait l'homme libre, était, dans tous les milieux, le sujet de maints commentaires. L'attention était fixée sur lui. Chez les uns, de par leur situation, c'était mépris haineux, manifesté par des histoires abracadabrantes. Fi donc! un anarchiste! Beaucoup étaient indécis, un travail extraordinaire se faisait en eux. Il était notoire que l'homme en question allait par ses actes et les idées qu'il exprimait à l'encontre de tout ce qui était établi, d'autre part ce qu'il disait était vrai et il eût été bon de vivre comme il l'expliquait. Devant son effort acharné, l'exemple qu'il montrait, un courant de sympathie s'établit qui alla croissant, on n'avait plus peur. L'acceptation, la pénétration des idées anarchistes, leur discussion peu à peu se faisait. (Narrat [1908] 2004, 15-6)

Éléments biographiques

Le fondateur de la colonie d'Aiglemont, Fortuné Henry, est né le 21 août 1869 à Limeil-Brévannes. Fils d'un communard, lui et sa famille doivent s'exiler en Espagne jusqu'en 1880. Henry milite pendant un temps pour le parti ouvrier avant de se rapprocher du mouvement anarchiste en 1891. Son frère, Émile Henry, est connu pour avoir lancé une bombe sur le café Terminus en 1894, ce qui lui vaut la guillotine. Pour sa part, Fortuné Henry se mérite treize ans de prison au cumul pour avoir tenu des discours révolutionnaires. En juin 1903, il s'installe sur un terrain un peu à côté d'Aiglemont. Henry se mêle aux mouvements des grévistes dans le voisinage et prend la parole dans les assemblées publiques. Il purge une peine de prison pour contrebande en 1905 et pour coups et blessures en 1907. Henry quitte l'endroit en 1908 en emportant le matériel d'imprimerie. Désormais à son propre compte, il pratique le métier d'imprimeur au Parc-Saint-Maur. Inspiré et financé par Pouget, Henry publie *La Mère Peinard* (Beaudet 2006, 41).

1. La colonie Libertaire d'Aiglemont

Nous allons nous concentrer dans ce bref chapitre sur un milieu libre ayant vu le jour en France au tout début du 20^e siècle en nous basant sur un extrait de la thèse de doctorat de Georges Narrat. La colonie libertaire d'Aiglemont est l'exemple parfait de l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative à la société dominante.

La pertinence de ce chapitre tient du fait que pour l'ensemble de nos auteurs, ces derniers et ces dernières décrivent dans leurs propres mots l'expérience qu'ils et qu'elles ont eux-mêmes vécue. Qu'il s'agisse d'Alexander Berkman, d'Emma Goldman, de Joseph J. Cohen, d'Albert Libertad, d'Émile Armand ou de Rirette Maîtrejean, nous nous sommes basé sur des textes de leurs crûs pour analyser en quoi notre concept d'éducationnisme-réalisateur était pertinent pour tracer un parallèle avec des textes d'anarchistes classiques et le mouvement anarchiste contemporain. En nous penchant sur une partie de la thèse de doctorat de Georges Narrat, nous obtenons le point de vue de quelqu'un qui est extérieur à l'expérience vécue par le fondateur de la colonie libertaire et ses collaborateurs puis ses collaboratrices, obtenant ainsi selon nous une opinion qui est peut-être plus à même d'observer la vie quotidienne de ces anarchistes d'une manière plus critique, car plus distancée par rapport à l'expérimentation.

1.1. Fondation

Fortuné Henry, le premier colon derrière cette entreprise, voulait créer un milieu où puissent y vivre des hommes libres et mettre sur pied la cellule initiale des sociétés à venir. Bien qu'il entreprend initialement de travailler la terre seul dans le but de la cultiver, il obtient l'aide du voisinage qui admire l'audace de cette tentative. C'est donc à l'aide de quelques camarades lui prêtant main forte la fin de semaine que Fortuné Henry

jette les bases de la colonie future en y plantant des légumes, y creusant un étang et en commençant la construction d'une maison à partir de branches tressées recouvertes de terre glaise. Si le terrain a été acheté sous le nom d'un ami pour des raisons de principes, la jouissance des lieux est laissée aux mains des colons d'Aiglemont (Narrat [1908] 2004, 4-6).

L'objectif principal de la colonie d'Aiglemont est de démontrer que les humains peuvent vivre libres et en harmonie en se passant de toute forme d'autorité. Il faut cependant d'après Fortuné Henry que les colons soient unis par des liens d'amour et d'affinité afin d'assurer la réussite de l'expérience. Il voulait ainsi éviter de reprendre le modèle de la colonie de Vaux où les membres du même milieu libre partageaient des philosophies différentes. C'est donc dans le but de rechercher cette affinité qu'il décide de restreindre le nombre de membres de la colonie. La sélection des membres de la colonie se fait sur la base qu'il est nécessaire d'être fort et doué afin de produire l'abondance recherchée en milieu libre. Les parasites, inaptes et mal doués sont rejetés de l'essai, car ils nuiraient à la réussite de l'expérience. Ce n'est que dans les groupements de l'avenir qu'il sera possible de les intégrer. Les populations des campagnes sont également recherchées aux dépens des villes, les premières possédant selon Henry la rusticité et l'énergie forts utiles pour le développement du milieu libre. S'il est impossible de réaliser quoique ce soit sans l'apport de l'argent, il est aussi fort judicieux d'en limiter l'importance au sein de la colonie. On redoute son effet corruptif et le fondateur de la colonie tient à en préserver les membres, laissant plus de place à l'initiative de ceux-ci puis à la force de la démonstration. Les abus de l'alcool sont également à éviter de même que les beaux parleurs qui ne joignent pas la théorie à l'action. Point central pour les

anarchistes, Henry cherche à créer un milieu qui favorise l'initiative individuelle au dépend d'une poignée d'individus plus spécialisés que d'autres dans des domaines clefs, dans le but d'éviter le retour de l'autorité parmi le groupement (Narrat [1908] 2004, 8-13).

1.2. Premiers pas

Le terrain sur lequel Fortuné entreprend de faire pousser des légumes n'est pas de tout repos à travailler, mais il ne se décourage pas. Il entame également la construction d'une habitation plus confortable afin d'accueillir d'autres colons. Fortuné creuse également un étang, un aspect qui semble important pour bons nombres de milieux libres. Le premier colon arrive à Aiglemont durant l'hiver et ses connaissances en menuiserie sont mises au bénéfice de la colonie. Bien qu'à regret, les deux colons doivent faire appel au milieu libertaire dans le but d'obtenir des fonds et du matériel pour développer la colonie naissante. Cet appel semble avoir été entendu, puisque les visiteurs constatent la progression de l'endroit à l'arrivée du printemps. En plus d'une vaste habitation, qui succède à une hutte en gazon, on y retrouve à proximité un atelier et deux hangars. À l'aube de la période de la production, deux autres colons se joignent à l'aventure. Il s'agit de la compagne d'Henry et d'une fillette de 10 ans. Ces dernières dispensent les autres colons de faire la cuisine, la vaisselle et la lessive, instaurant ainsi une division sexuée des tâches. L'activité redouble, le jardin prend de l'expansion, la moitié du terrain est défrichée et on y plante plusieurs légumes. Des camarades de passage s'arrêtent pour leur prêter un coup de main et repartent aussitôt (Narrat [1908] 2004, 16-20).

La colonie compte plusieurs animaux, comprenant des poussins, des chèvres et de nombreuses poules. Leur nombre prend de l'expansion avec le développement de la

colonie et au cours des mois qui passent, des canards, des lapins, une vache, un cheval et des pigeons s'ajoutent aux animaux du milieu libre. Celui-ci compte désormais douze membres et ceux-ci sollicitent un emprunt auprès du public par l'entremise du *Libertaire*. Afin de tirer des revenus supplémentaires pour Aiglemont, les membres de la colonie se font photographier et procèdent à la mise en vente de cartes postales. Des brochures de propagandes sont également produites et vendues à bas prix (Narrat [1908] 2004, 21-24).

1.31904-1905

À l'hiver 1904, le nombre de colons passe à quatorze, vingt si l'on compte les camarades de passage. Une nouvelle habitation est construite pour faire face aux hivers qui ne sont pas de tout repos. La tâche est ardue puisque les principes des membres d'Aiglemont leur interdisent d'utiliser des salariés, mais ils obtiennent de l'aide de la part d'un camarade charpentier en provenance de Paris. Notons que bien que l'harmonie régna longtemps au sein de la colonie, des déficiences en ce qui concerne les conditions matérielles mènent au départ de certains éléments insatisfaits, rappelant ainsi l'importance de la question économique. Les membres de la colonie éprouvèrent également des problèmes avec l'administration douanière, mais ces cas demeurent limités, dans la mesure où les colons évitent de pratiquer la fraude par crainte des sanctions imposées aux entreprises de contrebande (Narrat [1908] 2004, 24-9). La surproduction du jardin permet de vendre des légumes aux pays avoisinants, les produits maraîchers de ces contrées industrielles y étant généralement hors de prix. La colonie vers la fin de l'année 1905 commence à être connue à l'extérieur d'Aiglemont, des auteurs et des journalistes s'intéressant à cette expérience hors du commun. Un des

collaborateurs du journal *Le Temps* y passe même deux jours, publiant ensuite ses réflexions par rapport à son séjour (Narrat [1908] 2004, 29-31).

1.4.1906

Les membres de la colonie d'Aiglemont envisagent le développement d'un réseau d'industries libres qui permettrait la naissance d'une société presque autosuffisante et où les habitants vivraient en harmonie. On envisage aussi d'installer une imprimerie, ce que les anarchistes de Vaux avaient également considéré comme projet sans pouvoir le réaliser :

Avoir à sa disposition le matériel nécessaire pour occuper quelques camarades, être mis ainsi dans la possibilité de faire en s'amusant la brochure intéressante, le journal, la revue, le livre. Créer par la suite un centre intéressant à Aigrement ou ailleurs, où la pensée se canalise d'abord, se concrétise ensuite, voilà bien n'est-ce pas de quoi séduire les moins orgueilleux? Eh! Bien, si vous le voulez, cela nous le réaliserons et rapidement (Narrat [1908] 2004, 36).

Si tout semble indiquer que la colonie est toujours en expansion au niveau matériel, des désaccords subsistent quant au moral des membres d'Aiglemont. En effet, vers la fin de l'année 1905, le milieu libre connaît quelques départs supplémentaires. Les motifs de ces derniers ne sont pas toujours connus, mais il est souvent reproché à Henry de faire preuve d'autoritarisme. Ce dernier ne serait pas uniquement le fondateur du milieu libre, mais il en serait également le chef, disposant et organisant tout. S'il est difficile de trancher sur cette question, fort importante dans la mesure où sa véracité minerait la portée de l'expérience, certaines apparences portent à croire que ces accusations ne sont pas sans fondement. Certains traits de caractères semblent prédisposer Henry à être chef et le principal intéressé ne l'ignore pas. Il prend certaines dispositions pour s'assurer qu'il s'agisse d'une œuvre impersonnelle, d'un clan

communiste et non pas le projet d'un seul homme. Cependant, il semble que la simple volonté d'Henry ne suffit pas pour lutter contre ce phénomène d'apparence naturelle, profondément ancré dans l'histoire des peuples. Malgré le choix qui préside à l'admission de colons, la colonie communiste d'Aiglemont n'échappe pas aux conflits ayant causé l'échec de l'expérience de Vaux (Narrat [1908] 2004, 37-45).

Au mois de juin 1906, les membres du milieu libre obtiennent finalement leur propre journal. Celui-ci est imprimé en Belgique, en attente de l'obtention d'une imprimerie. Publié tout d'abord sous le nom du *Cubilot*, le journal de la colonie est centré autour de la lutte ouvrière et syndicale, mais délaisse complètement l'expérience communiste des colons d'Aiglemont. Il faut attendre janvier 1908 et la parution du *Communiste* afin que le journal de la colonie aborde la question des réalisations possibles et fasse la promotion de la propagande communiste à proprement parler. Cela dit le *Communiste* cesse brusquement de paraître après quelques numéros, sans explication à ses lecteurs et sans être remplacé. C'est donc en étant partagés entre les travaux d'agriculture et la rédaction du journal que les colons parviennent à la fin de l'année 1906(Narrat [1908] 2004, 45-7).

1.5.1907 et 1908

En mars 1907, Fortuné Henry fait une conférence à Paris sur le fonctionnement de la colonie d'Aiglemont, ce qui correspond en terme d'éducationnisme-réalisateur à la diffusion d'une forme d'organisation alternative, soit la vie des colons en milieu libre. Il y défend sa réputation face aux accusations d'autoritarisme à son endroit et maintient qu'il s'agit d'un projet impersonnel. Fortuné prétend aussi que ce n'est pas la faute des colons si leur essai ne correspond pas à la cité idéale dont certains ont rêvé, mais celle de

ceux qui avaient des attentes trop élevées envers la colonie. L'objectif était limité à l'étude du comportement d'individus ayant choisi de vivre librement la même vie et de partager les mêmes joies puis les mêmes charges sans l'intervention ou le consentement de maîtres. Fortuné Henry aborde également la question du roulement excessif des membres de la colonie, question difficile à éviter, dans la mesure où Henry et sa compagne sont les seuls à avoir suivi toutes les phases de la colonie. Le reste du milieu libre s'est en effet complètement renouvelé depuis le début de l'aventure. Henry explique ces nombreux départs par les membres qui préfèrent la philosophie aux tâches de la colonie, à ceux qui envisageaient la tâche moins ardue, aux partisans de l'absolu, aux paresseux, aux estampeurs et aux malhonnêtes. Ce n'est pas faute d'avoir fait preuve de laxisme quant au choix des membres de la colonie, mais si les demandes pour faire partie d'Aiglemont sont au départ très nombreuses, très peu d'individus semblent posséder l'esprit suffisamment libertaire pour s'épanouir dans un tel milieu. Il s'avère donc extrêmement laborieux pour un petit groupe d'individus de vivre en communisme en pleine liberté, en dépit de le nombre restreint et du choix rigoureux effectué au préalable (Narrat [1908] 2004, 48-55).

À partir de l'année 1907, les colons d'Aiglemont se dotent enfin d'une imprimerie. Celle-ci permet aux membres du milieu libre d'imprimer eux-mêmes le journal qu'ils produisent. En plus de la production de journaux, l'imprimerie rend possible la production de brochures de propagande permettant ainsi aux colons d'augmenter la diffusion d'une forme d'organisation alternative, le milieu libre fondé par Fortuné Henry. La colonie manque de gens qualifiés pour le travail de typographie et est en attente de nouveaux membres pour combler ce besoin. George Narrat nous laisse en

nous annonçant que Fortuné Henry est sur le point de quitter Aiglemont, laissant entendre que ce serait selon lui lié aux rumeurs d'autoritarisme qui colle à la réputation du fondateur du milieu libre (Narrat [1908] 2004, 55-9).

1.6. La colonie d'Aiglemont, en résumé

Ce résumé de la thèse de doctorat de Georges Narrat, dont la brochure que nous avons utilisée nous fait part d'une partie de sa thèse, nous permet d'avoir un point de vue extérieur aux milieux libres et aux différents projets expérimentaux entrepris par les anarchistes en ce qui concerne l'époque qui nous intéresse. De 1903 à 1908, nous pouvons observer l'évolution d'un milieu libre, des travaux initiaux jusqu'au départ de son fondateur. Ce projet ambitieux correspond à l'expérimentation et à la diffusion d'une forme d'organisation et d'une manière de vivre alternatives, aspect central de notre concept d'éducationnisme-réalisateur, qui met en lumière une facette peu connue du mouvement anarchiste classique. La colonie d'Aiglemont n'échappe pas aux pépins qui ont marqué l'expérience de Vaux, Fortuné Henry étant accusé d'autoritarisme par bon nombre d'individus ayant fréquenté l'endroit. Si cette expérience nous était relatée par son fondateur, il est possible que cette problématique importante n'ait pas été soulevée ou abordée de la même manière. Henry préfère quitter pour démonter le sérieux du projet, mais nous n'avons pas la narration de cette expérience en ce qui concerne les années subséquentes à son départ. Cela dit, nous pensons que cette problématique illustre parfaitement les difficultés liées au fait de vivre sa vie en anarchiste dès maintenant et ce pourquoi certains observateurs ont parlé d'échecs en ce qui concerne l'expérience des milieux libres.

CONCLUSION

Nous avons cherché dans ce mémoire à retracer des liens significatifs entre les auteurs anarchistes classiques et l'anarchisme contemporain. En étudiant des auteurs anarchistes de la première moitié du 20^e siècle comme Alexander Berkman, Emma Goldman, Joseph J. Cohen, Albert Libertad, Émile Armand et Rirette Maîtrejean, nous avons voulu démontrer que ceux-ci vivaient leur anarchisme dans le moment présent contrairement à ce que laissent entendre implicitement les chercheurs qui se sont penchés sur l'anarchisme contemporain. Nous pensons que les anarchistes de la première moitié du 20^e siècle rejoignent les anarchistes contemporains dans la mesure où nous considérons qu'il y a toujours eu un aspect expérimental dans les actions et les méthodes employées par les anarchistes, alors que plusieurs chercheurs contemporains considèrent que l'aspect expérimental des stratégies des anarchistes contemporains et leur focus sur le moment présent représente un aspect spécifique et innovateur du mouvement anarchiste des années 2000.

Nous avons privilégié une approche basée sur les types de pratiques mises en avant par les anarchistes classiques que nous avons sélectionnés, au dépend d'une approche plus courante qui met l'accent sur les divisions idéologiques. Nous voulions faire ressortir les différentes stratégies adoptées par les anarchistes du début du 20^e siècle jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale, en mettant l'accent sur celles qui s'apparentent à une volonté de vivre en anarchistes non pas au lendemain de la révolution sociale espérée, mais dès aujourd'hui. Nous avons ainsi repris l'approche de Gaetano Manfredonia, qui pour sa part s'est intéressé aux anarchistes pour la période située du 19^e siècle jusqu'à l'aube du 20^e siècle dans son ouvrage *Anarchisme et changement social* :

insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur. Les concepts que nous avons employés pour analyser les méthodes des anarchistes classiques, c'est-à-dire l'insurrectionnalisme, le syndicalisme et l'éducationnisme-réalisateur, sont tirés du même ouvrage. En mettant l'accent sur l'éducationnisme-réalisateur, nous pensions être en mesure de faire ressortir le côté expérimental au sein de l'anarchisme classique et une conception plus graduelle de la révolution sociale. Ces éléments nous semblent avoir été délaissés par les chercheurs contemporains, ce qui pourrait expliquer pourquoi l'anarchisme contemporain leur semble si nouveau par rapport à l'anarchisme classique. Leur lecture de l'anarchisme classique semble davantage axée sur les pratiques et les méthodes de type insurrectionnel ou syndicaliste.

Pour ce qui est de notre premier cas, Alexander Berkman, celui-ci est reconnu pour son appui au syndicalisme (Schmidt, van der Walt 2009,19). Il est également célèbre pour l'attentat qu'il commet contre Henry Clay Frick et pour avoir initialement soutenu la Révolution russe. Comme nous le mentionnons dans notre mémoire, ces éléments se rapprochent de pratiques de type insurrectionnel. Ce qui est délaissé et que nous avons mis en évidence, ce sont ses remises en question à la suite de l'attentat. Il songe à s'éloigner d'un passé violent et prend conscience que les moyens utilisés se doivent d'être en accord avec la fin visée. Ainsi, Berkman ne considère plus que la fin justifie les moyens. Inspiré par les méthodes d'enseignement de Francisco Ferrer et sa mort tragique engendrée par l'Église et l'État espagnols, lui et plusieurs progressistes à travers le monde se rallient à la nécessité d'une éducation rationnelle de l'enfant. Également peu connus, ces événements mènent à l'implication de Berkman dans l'association Francisco Ferrer et dans la fondation de la première école de jour du même nom en Amérique. Son

appui à une pédagogie libertaire est non seulement lié à l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative, un des éléments de l'éducationnisme-réalisateur, mais il rejoint la volonté des anarchistes contemporains de vivre dès aujourd'hui selon leurs principes. Nous avons aussi mis en évidence dans notre mémoire que Berkman prendra ses distances face aux Bolcheviks et ce peu après son arrivée en sol russe. Il prend alors conscience qu'une révolution sociale ne peut pas émerger du jour au lendemain, dans la mesure où elle est le fruit d'un long processus. Cette phase prérévolutionnaire rapproche Berkman des méthodes de type éducationnisme-réalisateur, pour qui les modalités de passage de la société actuelle à la société future découlent d'une vision graduéliste de la révolution sociale.

En ce qui concerne Emma Goldman, il s'agit de notre cas le plus connu, mais une relecture de ses textes à partir de notre concept d'éducationnisme-réalisateur, nous permet de tracer des parallèles entre certaines des méthodes qu'elle privilégie et celles défendues par les anarchistes contemporains. Facette méconnue de son militantisme, l'École moderne qu'elle appuie repose sur le principe que l'enfant doit se développer spontanément, dirigeant lui-même ses propres efforts et choisissant les branches du savoir qu'il désire étudier. L'École moderne selon Goldman se devait d'être libertaire et chaque élève devait avoir le droit de demeurer lui-même. L'objectif stratégique fondamental visé par l'action militante dans le cas des pratiques de type éducationnisme-réalisateur est d'expérimenter et de diffuser des formes d'organisations et des manières de vivre alternatives. Nous pensons que la vision de Goldman d'une éducation alternative correspond aux genres de stratégies de ce type. De plus, son emphase sur l'importance de s'attarder au stade de l'enfance correspond à une vision graduéliste pour ce qui est des

modalités de passage de la société actuelle à la société future, un autre élément qui relève de pratiques de type éducationniste-réalisateur. Éléments plus connus, mais qui apparaissent sous un jour nouveau avec notre approche, Goldman met aussi d'autres manières de vivre alternative en pratique, que ce soit en ce qui concerne le contrôle des naissances, le refus du mariage ou l'amour libre. On voit donc que pour elle, on ne saurait attendre une future révolution avant de vivre selon ses principes, ce qui encore une fois nous rappelle le mouvement anarchiste contemporain.

Le cas de Joseph J. Cohen est le moins connu parmi les auteurs américains que nous avons sélectionnés, mais il est aussi le plus éloquent pour illustrer notre concept d'éducationnisme-réalisateur et le lien de parenté entre l'anarchisme classique puis l'anarchisme contemporain. Tant l'école et à la colonie Ferrer situées à Stelton puis la colonie de Sunrise font ressortir un des éléments importants que l'on retrouve dans les actions de type éducationniste-réalisateur, soit l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative. Cette expérimentation découle de la volonté de vivre en anarchiste au quotidien, ce qui au risque nous répéter, est un des éléments clefs que les chercheurs contemporains utilisent pour caractériser le mouvement anarchiste du 21^e siècle. À la lumière de ce que nous avons vu tout au long de notre mémoire, il est difficile de présenter cet aspect comme étant spécifique au mouvement anarchiste contemporain, dans la mesure où nous faisons la démonstration qu'il se retrouve également chez certains auteurs de l'anarchisme classique.

Ces trois anarchistes américains, qui selon une division idéologique, devraient être qualifiés d'anarcho-communistes, nous font voir à quel point l'anarchisme classique peut être assimilé à l'anarchisme contemporain, dès lors que l'on procède à une analyse

de leurs textes à partir d'une division selon les types de méthodes utilisées par les anarchistes. C'est tout particulièrement l'éducationnisme-réalisateur qu'il est préférable de mobiliser comme concept. Pour ces auteurs, on peut comprendre l'erreur des chercheurs contemporains, dans la mesure où les anarcho-communistes sont généralement liés à la méthode syndicaliste. Pour les mêmes raisons, une confusion entre l'anarcho-communisme et l'anarcho-syndicalisme s'opère. L'autre principale stratégie évoquée par les chercheurs est l'insurrectionnalisme, qui a également marqué l'esprit de la population (Schmidt, van der Walt 2009, 123-6). Ainsi donc, les chercheurs contemporains laissent de côté l'aspect expérimental et la volonté de vivre en anarchiste au quotidien que l'on retrouve pourtant parmi certains anarcho-communistes, comme nous l'avons démontré dans notre mémoire. Le concept d'éducationnisme-réalisateur permet donc de mettre en lumière une stratégie employée par certains anarchistes classiques et peu étudiée par les observateurs d'aujourd'hui. Cette stratégie rejoint pourtant celle utilisée par les anarchistes du 21^e siècle.

Pour ce qui est des cas de nos trois anarchistes français, c'est-à-dire Albert Libertad, Émile Armand et Rirette Maîtrejean, le fait qu'ils appartiennent tous à la tendance individualiste du mouvement anarchiste, semble les avoir fait tomber dans l'oubli chez les chercheurs contemporains. Pourtant, la volonté de vivre dès maintenant en anarchiste chez Libertad n'est pas sans rappeler le mouvement anarchiste contemporain. Caractéristique des actions de type éducationniste-réalisateur, sa vision graduéliste de la révolution, qui doit germer dans les esprits avant d'émerger de manière plus globale pour s'étendre au reste de la société, rejoint également la conception de la révolution des anarchistes du 21^e siècle. L'apologie de la violence occupe chez Libertad

un espace tout à fait marginal des écrits que nous avons analysés, les actions de type insurrectionnelle n'étant pas au cœur de la stratégie employée par cet auteur. Ce dernier opte plutôt pour des actions de type éducationniste-réalisateur. Se concentrant davantage sur la classe ouvrière et le mouvement syndicaliste, les chercheurs contemporains passent à côté d'un auteur classique dont les écrits nous rappellent certaines caractéristiques du mouvement anarchiste contemporain. Cela s'explique du fait que pour les méthodes de type éducationniste-réalisateur, c'est l'individu qui est au cœur du changement social. Une large part des écrits de Libertad est consacrée à une critique cinglante du peuple et de la classe ouvrière, qu'il juge comme étant moutonniers et responsables en quelque sorte de systèmes de domination. Ce ne sont pas pour lui des agents de changement social, mais de reproduction du système.

Même chose du côté d'Émile Armand, pour qui l'agent principal du changement social est aussi l'individu. Cela revient constamment non seulement pour ce qui est des anarchistes individualistes, mais de ce qui relève d'actions de type éducationniste-réalisateur. Ce n'est pas au sein de syndicats ou par des actions terroristes qu'ils tentent de changer la société, mais en se regroupant au sein d'associations volontaires. Le principe d'association volontaire défendu par Émile Armand et les anarchistes individualistes est mis de l'avant au sein des milieux libres, qui consistent en l'expérimentation d'une forme d'organisation alternative, un autre aspect des actions de type éducationniste-réalisateur. Les écrits d'Émile Armand à ce sujet ont contribué à la diffusion de ces milieux de vie en commun, toujours une des caractéristiques de l'éducationnisme-réalisateur. Est-il nécessaire de rappeler que ces milieux de vie en commun s'apparentent drôlement aux tentatives des anarchistes contemporains? Quant à

la camaraderie amoureuse d'Émile Armand, celle-ci consiste en une manière de vivre alternative autour des relations intimes, rejoignant une fois de plus les actions de type éducationniste réalisateur. Sa conception illustre une fois de plus la pertinence de relire les textes classiques à partir d'une approche basée sur les différents types de pratiques que l'on retrouve chez les libertaires, mais elle démontre également en quoi s'apparente les méthodes de certains anarchistes classiques avec celles employées par les anarchistes du 21^e siècle.

Toujours chez les anarchistes individualistes français, le cas de Rirette Maîtrejean n'est pas en reste. En effet, ce serait une erreur de ne retenir d'elle que les actions commises au nom de l'illégalisme, actions de type insurrectionnel. Maîtrejean a toujours été tiède quant à ces pratiques et ce sont des membres de son entourage et non pas elle qui ont commis des actes de nature violente. En retenant uniquement les actions de type syndicaliste ou insurrectionnel, les chercheurs contemporains contribuent ainsi au mythe quant à l'importance qu'a tenu la violence pour les anarchistes classiques. Un certain exemple de milieu libre, conçu dans un sens large, serait les locaux du journal *L'anarchie* et toutes les pratiques entretenues autour de ce milieu de vie. C'est ce que nous permet de faire une relecture des textes classiques de l'anarchisme à partir du concept d'éducationnisme-réalisateur. Ce concept nous permet dans le cas de Maîtrejean de constater que la formulation qu'elle emploie de «vivre sa vie», est un concept qui rejoint la notion d'expérimentation de manières de vivre alternatives, qui comme nous le savons relève des actions de type éducationniste-réalisateur. Les anarchistes que côtoient Maîtrejean au début du 20^e vingtième rejettent le travail salarié et une révolution future ne les intéressent pas. Nous nous rendons alors compte que ces anarchistes parisiens du

siècle dernier cherchent à mettre en pratique dès maintenant leurs principes et leurs aspirations. Ces pratiques militantes et cette conception de la révolution s'apparentent au mouvement anarchiste contemporain tel que compris par différents chercheurs s'intéressant à la mouvance libertaire. C'est ici et maintenant que l'on se doit de vivre en anarchiste et non pas au lendemain de la révolution, qu'on pourrait bien ne jamais connaître de notre vivant.

Nous ne sommes pas étonné que ces anarchistes soient moins connus, dans la mesure où les pratiques de type insurrectionnel ou syndicaliste ont davantage retenu l'attention des chercheurs contemporains. La tendance individualiste a aussi été délaissée par les chercheurs contemporains. Dans un ouvrage de plus de 500 pages consacré aux idées anarchistes, allant des origines de la philosophie à 1939, Robert Graham ne consacre aucune section à la tendance individualiste. Pourtant une section est consacrée à l'anarcho-communisme et une autre à l'anarcho-syndicalisme (Graham 2005). Cela tend à démontrer que la tendance individualiste de l'anarchisme est considérée comme le parent pauvre du mouvement. Certains auteurs vont plus loin et ne considèrent même pas la branche individualiste comme faisant partie de l'histoire de l'anarchisme. Ils réduisent l'anarchisme à la lutte de classe et à l'anarcho-communisme (Schmidt, van der Walt 2009, 19). Pourtant, nous pensons avoir démontré dans notre mémoire en quoi certains anarchistes individualistes français au début du 20^e siècle ont employé des pratiques similaires à celles mises de l'avant par les anarchistes du 21^e siècle. Ce n'est pas un fait négligeable, dans la mesure où les anarchistes contemporains ont de la difficulté à retrouver des éléments de parenté entre l'anarchisme d'aujourd'hui et le courant classique.

Finalement, pour ce qui est de la colonie libertaire d'Aiglemont, ce projet ambitieux correspond à l'expérimentation et à la diffusion d'une forme d'organisation et d'une manière de vivre alternatives. C'est un aspect central de notre concept d'éducationnisme-réalisateur, qui met en lumière une facette peu connue du mouvement anarchiste classique. Encore une fois, cet aspect moins connu de l'anarchisme classique permet de faire un lien avec le mouvement anarchiste contemporain, ce qui est plus difficile si on délaisse les actions de type éducationniste-réalisateur au dépend des actions de type syndicaliste ou insurrectionnel. Dans son ouvrage *Le mouvement anarchiste en France, tome 1 : des origines à 1914*, Jean Maitron nous semble l'un de ceux qui privilégient l'étude des pratiques de type syndicaliste ou insurrectionnel. Il accorde un espace assez significatif pour ce qui est de l'ère des attentats (1892-1894) ou de l'illégalisme et accorde une part très importante de son étude à la tendance syndicaliste. Maitron traite des milieux libres, mais il est expéditif : à peine 30 pages pour un livre qui en compte presque 500 (Maitron 1975). Surtout, il considère que ces expériences furent un échec total et ce après une très brève existence dans la majorité des cas. Maitron nous rappelle les positions hostiles de la Fédération jurassienne et de l'Internationale envers ces essais aspirant dès maintenant à instaurer le communisme. Enfin, il mentionne l'avis de Kropotkine et Élisée Reclus parmi ceux ayant évoqué le danger de ces expériences. Les colonies seraient condamnées à échouer, car il serait impossible de s'abstraire du milieu ambiant (Maitron 1975, 405-7).

Les milieux libres, comme la colonie libertaire d'Aiglemont, sont donc délaissés en ce qui en est de l'histoire de l'anarchisme. Maitron n'est qu'un chercheur parmi d'autres mettant davantage d'emphase sur les actions de type syndicaliste et de type

insurrectionnel. Ayant une opinion plutôt défavorable de ces expériences, opinion partagée par certains anarchistes du mouvement classique, il accorde moins d'espace à celles-ci dans son étude. Nous avons nous-mêmes constaté à quel point il avait été difficile pour Fortuné Henry de se départir de ses vieux comportements autoritaires, mais quand est-il des actions de type insurrectionnel ou de type syndicaliste? Les actions de type insurrectionnel furent un désastre pour les militants anarchistes. Non seulement elles n'entraînent pas la révolution sociale escomptée, mais elles mènent à l'emprisonnement ou à l'exécution de plusieurs militants anarchistes. Puis pour ce qui est des actions de type syndicaliste, c'est justement parce que les mouvements de grèves étaient réprimés sévèrement en France, comme nous l'avons vu dans notre mémoire, que les anarchistes individualistes ont adopté une autre stratégie. S'il fallait uniquement étudier les actions des anarchistes classiques selon le succès qu'elles amenèrent aux militants, l'histoire de l'anarchisme se résumerait à bien peu de chose. On peut même douter qu'une telle histoire mériterait d'être écrite.

Pour notre part, nous pensons avoir démontré en quoi il était pertinent de relire les textes classiques à partir non pas des doctrines des militants, mais des types de pratiques qu'ils ont exercés. Les pratiques de type éducationniste-réalisateur ont été délaissées par les chercheurs contemporains, réduisant l'histoire de l'anarchisme aux méthodes de type insurrectionnel ou de type syndicaliste. Dès lors, il n'est pas étonnant que l'on parle d'un anarchisme nouveau pour décrire l'anarchisme du 21^e siècle. Les pratiques du mouvement anarchiste contemporain s'apparentent à plusieurs niveaux aux pratiques de certains anarchistes classiques, c'est-à-dire les pratiques de type éducationniste-réalisateur. On ne saurait réduire ces pratiques à une doctrine, dans la mesure où ces

pratiques ont été mises de l'avant par des anarcho-communistes et des anarchistes individualistes. Raison de plus pour étudier l'anarchisme classique selon les pratiques des militants et non pas d'après leur idéologie.

Finalement, notre relecture nous aura permis de constater que certains auteurs classiques nous permettent de tracer des parallèles avec le mouvement anarchiste actuel, ce qui semble être difficile pour les chercheurs contemporains. Ces auteurs classiques sont parfois moins connus ou s'ils sont connus, on ignore certains aspects de leurs écrits. La littérature n'est pas abondante chez tous ces auteurs et c'est peut-être là la principale faiblesse de notre mémoire, mais rappelons que ce n'est guère surprenant dans la mesure où nous voulions mettre l'accent sur une facette moins connue de l'anarchisme classique. Nous espérons qu'à l'avenir, les chercheurs tiendront compte des pratiques de type éducationniste-réalisateur que l'on retrouve chez les anarchistes à travers l'Histoire. Nous pensons que le mouvement anarchiste contemporain pourrait tirer certaines leçons du passé et qu'une rupture entre l'anarchisme classique et le mouvement actuel est nuisible en ce qui concerne le développement et la vitalité des idées anarchistes au 21^e siècle.

BIBLIOGRAPHIE

Amster, Randall. 2012. *Anarchism Today*. Santa Barbara , Calif : Praeger.

Armand, E. [1931] 2013. «Les milieux libres». [*Milieux de vie en commun et colonies*. Éditions de *L'En Dehors*], tiré de <http://kropot.free.fr/Earmand-milieuxlibres.htm>, consulté le 07-12-2013.

Armand, E. [1932] 2013. «Ce que veulent les individualistes». tiré de <http://www.panarchy.org/armand/individualistes.html>, consulté le 07-12-2013.

Armand, E. [1934] 2009. *La révolution sexuelle et la camaraderie amoureuse*. Paris : Éditions La Découverte.

Avrich, Paul. 1995. *Anarchist Voices : An Oral History of Anarchism in America*. New Jersey : Princeton University Press.

Avrich, Paul and Karen Avrich. 2012. *Sasha and Emma : The Anarchist Odyssey of Alexander Berkman and Emma Goldman*. Cambridge, Massachusetts: The Belknap Press of Harvard University Press.

Baillargeon, Normand. 2005. *Éducation et Liberté : Tome 1. 1793-1918*. Montréal : Lux Éditeur.

Beudet, Céline. 2006. *Les milieux libres : Vivre en anarchiste à la belle époque en France*. Toulouse : Les Éditions libertaires.

Bellemare-Caron, Rémi, Anna Kruzynski, Francis Dupuis-Déri, Marc-André Cyr. 2013. «Introduction : L'anarchie ici et maintenant». Dans Émilie Breton, Rémi

- Bellemare-Caron, Anna Kruzynski, Francis Dupuis-Déri, Marc-André Cyr (dir.), *Nous sommes ingouvernables*. Montréal : Lux Éditeur : 11-25.
- Bellemare-Caron, Rémi, Anna Kruzynski, Francis Dupuis-Déri, Marc-André Cyr. 2013. «Conclusion : L'anarchie, malgré tout...». Dans Émilie Breton, Rémi Bellemare-Caron, Anna Kruzynski, Francis Dupuis-Déri, Marc-André Cyr (dir.), *Nous sommes ingouvernables*. Montréal : Lux Éditeur : 327-345.
- Berkman, Alexander. [1910] 2000. «The Need of Translating Ideals into Life». Dans Peter Glassgold, (dir.), *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*. New-York: Counterpoint : 265-269.
- Berkman, Alexander. [1912a] 2000. «Voltairine de Cleyre». Dans Peter Glassgold, (dir.), *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*. New-York: Counterpoint : 57-59.
- Berkman, Alexander. [1912b] 2010. *Prison memoirs of an anarchist*. New-York : Mother Earth Publishing Association.
- Berkman, Alexander. [1918] 2000. «The Surgeon's Duty». Dans Peter Glassgold, (dir.), *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*. New-York: Counterpoint : 411-412.
- Berkman, Alexander. [1922] 2007. «La rébellion de Kronstadt». Dans Sylvain Bourque (dir.), *La rébellion de Kronstadt et autres textes*. Baye, France : Éditions La Digitale.
- Berkman, Alexander. [1929a] 1964. : *ABC of Anarchism*. London. Freedom Press.
- Berkman, Alexander. [1929b] 2005 : *Qu'est-ce que l'anarchisme?*, Paris : L'Échappée.

- Bey, Hakim. 1997. *T.A.Z : Zone autonome temporaire*. Paris : Éditions de l'Éclat.
- Breton, Émilie, Anna Kruzynski, Rachel Sarrasin et Sandra Jeppesen. 2012. «Radicaliser l'action collective : portrait de l'option libertaire au Québec», Dans Pascale Breton et Sylvie Ollitrault (dir.), Montréal : *Lien social et politiques*, (n 68) : 141-166.
- Cohen, Jacob, Joseph. [1925] 2006. *The Modern School of Stelton : A Sketch*. New Jersey : Factory School .
- Cohen, Jacob, Joseph. 1957. *In quest of heaven : the story of the Sunrise Co-operative Farm Community*. New-York : Sunrise History Pub. Committee.
- Creagh, Ronald. 2009. *Utopies américaines : expériences libertaires du XIXe siècle à nos jours*. Marseille : Agone.
- Day, Richard. 2012. «From Hegemony to Affinity : The political logic of the newest social movements». *Cultural Studies*. 18 (5) : 716-748.
- Delisle-L'Heureux, Nicolas et Rachel Sarrasin. 2013. «La fourmilière anti-autoritaire». Dans Émilie Breton, Rémi Bellemare-Caron, Anna Kruzynski, Francis Dupuis-Déri, Marc-André Cyr (dir.), *Nous sommes ingouvernables*. Montréal : Lux Éditeur : 63-75.
- Dupuis-Déri, Francis. 2009 : *L'altermondialisme*. Montréal : Boréal.
- Evren, Süreyya. 2011 «Introduction : How new anarchism changed the World (of Opposition) after Seattle and Gave Birth to Post-Anarchism» dans *Post anarchism : a reader*, Duane Rouselle et Süreyya Evren (dir.), London: Pluto Press : 1 -19.

Garcia, Vivien. 2007. *L'Anarchisme aujourd'hui*. Paris : L'Harmattan.

Goldman, Emma. [1906]1972. «The Child and Its Enemies». Dans Alix Kates Shulman (dir.), *Red Emma Speaks*. New-York : Random House :107-115.

Goldman, Emma. [1910a] 1969. «Minorities Versus Majorities». Dans Mother Earth dir. *Anarchism and Other Essays*. New-York : Dover Publications : 69-78.

Goldman, Emma. [1910b] 1972. «The Psychology of Political Violence». Dans Alix Kates Shulman dir. *Red Emma Speaks*. New-York : Random House : 210-233.

Goldman, Emma. [1912]1972. «The Social Importance of the Modern School». Dans Alix Kates Shulman dir. *Red Emma Speaks*. New-York : Random House : 116-125.

Goldman, Emma. [1914]1972. «Marriage and Love». Dans Alix Kates Shulman (dir.), *Red Emma Speaks*. New-York : Random House : 158-167.

Goldman, Emma. [1915]1972 «Jealousy: Causes and a Possible Cure». Dans Alix Kates Shulman dir. *Red Emma Speaks*. New-York : Random House : 168-175.

Goldman, Emma. [1916] 2000. «The Social Aspect of Birth Control». Dans Peter Glassgold, (dir.), *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*. New- York: Counterpoint : 134-140.

Goldman, Emma. [1917] 2000. «The Woman Suffrage Chameleon». Peter Glassgold, (dir.), *Anarchy! An Anthology of Emma Goldman's Mother Earth*. New- York: Counterpoint : 144-147.

- Goldman, Emma. [1931] 1988. *Emma Goldman : Living my Life*. London : Pluto.
- Goldman, Emma. [1940] 1972. «The Individual, Society and State». Dans Alix Kates Shulman (dir.), *Red Emma Speaks*. New-York : Random House : 86-100.
- Gordon, Uri. 2007. «Anarchism Reloaded». *Journal of Political Ideologies*. 12 (1) :29-48
- Gordon, Uri,. 2012 *Anarchy alive ! : Les politiques antiautoritaires de la pratique à la théorie*. Lyon : Atelier de création libertaire.
- Graeber, David. 2002. «The New Anarchists». *New Left Review*. 13 : 61-73.
- Graeber, David. 2006. *Pour une anthropologie anarchiste*. Montréal : Lux.
- Graham, Robert, dir. 2005. *Anarchism: A Documentary History of Libertarian Ideas. Volume One : From Anarchy to Anarchism (300 CE to 1939)*. Montréal : Black Rose Books.
- Jackson, Ben. 2010. « At the Origins of Neoliberalism: The Free Economy and the Strong State, 1930–1947 ». *The Historical Journal* 53 (no.1) : 129-151.
- Knight, Ryan. 2013. «Mikhail Bakunin’s Post-Ideological Impulse : The Continuity Between Classical and New Anarchism». *Anarchist Developments in Cultural Studies*. 1 : 171-188.
- Libertad, Albert. [1898a] 2006. « Le peuple s’amuse» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 77-78.

- Libertad, Albert. [1898b] 2006. «Un peu de logique» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 88-90.
- Libertad, Albert. [1898c] 2006. « Le mouvement, réunion électorale» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente(1897-1908)*.Marseille : Agone : 81-82.
- Libertad, Albert. [1903] 2006. «À nos amis qui s'arrêtent» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 125-130.
- Libertad, Albert. [1904] 2006. «Correspondances et communications» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente(1897-1908)*.Marseille : Agone : 130-133.
- Libertad, Albert. [1905a] 2006. « Aux anarchistes!» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 139-141.
- Libertad, Albert. [1905b] 2006. «Aux résignés.» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 141-144.

- Libertad, Albert. [1905c] 2006. « Il arrive!... Il arrive!... L'Alphonse!» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 171-173.
- Libertad, Albert. [1905d] 2006. «La bonne discipline» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 198-202.
- Libertad, Albert. [1905e] 2006. « Le bétail patriotique» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 191-194.
- Libertad, Albert. [1905f] 2006. « Le premier mai» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 155-158.
- Libertad, Albert. [1905g] 2006. «Les émeutes à Limoges» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 149-151.
- Libertad, Albert. [1905h] 2006. «Les intellectuels nous quittent» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 145-147.

- Libertad, Albert. [1905i] 2006. «L’homme et la foule» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 164-170.
- Libertad, Albert. [1905j] 2006. «Panama mutualiste» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 194-197.
- Libertad, Albert. [1906a] 2006. «Activité anarchiste» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 257-261.
- Libertad, Albert. [1906b] 2006 « À nos amis» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 240-242.
- Libertad, Albert. [1906c] 2006. « Corbeaux à la curée» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 253-257.
- Libertad, Albert. [1906d] 2006. « Impressions» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 244-246.

- Libertad, Albert. [1906e] 2006. « Le bétail électoral» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 227-230.
- Libertad, Albert. [1906f] 2006. « Le criminel» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 218-221.
- Libertad, Albert. [1906g]. 2006. « Le syndicat ou la mort» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 269-273.
- Libertad, Albert. [1906h] 2006. « Marianne se soûle! Populo s’amuse! La bastille de l’autorité» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente(1897-1908)*. Marseille : Agone : 238-240.
- Libertad, Albert. [1907a] 2006. «Aux anarchistes! (Bis)» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 288-290.
- Libertad, Albert. [1907b] 2006. «La liberté» Dans Hélène Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 351-356.

Libertad, Albert. [1907c] 2006. «La vindicte sociale. Lettre ouverte à monsieur Sébastien Faure» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 206-209.

Libertad, Albert. [1907d] 2006. « Le culte de la charogne» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 332-339.

Libertad, Albert. [1907e] 2006. «Les associations corporatives» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*.Marseille : Agone : 299-301.

Libertad, Albert. [1907f] 2006. «Les révoltes utiles» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 339-346.

Libertad, Albert. [1907g] 2006. « La viande de boucherie. Que serez-vous?» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 279-283.

Libertad, Albert. [1907h] 2006. «Nos vœux» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*.Marseille : Agone : 321-324.

Libertad, Albert. [1908a] 2006. «Terrorisme» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 367-369.

Libertad, Albert. [1909] 2006. «Le travail antisocial et les mouvements utiles» Dans Héléna Autexier, Michel Caïetti, Frédéric Cotton, Thierry Discepolo, Freddy Gomez, Charles Jacquier et Gilles Le Beuze, (dir.), *Le culte de la charogne : Anarchisme, un état de révolution permanente (1897-1908)*. Marseille : Agone : 415-453.

Schmidt, Michael and Lucien van der Walt. 2009. *Black Flame : The Revolutionary Class Politics of Anarchism and Syndicalism. Counter-power, Volume 1*. Edinburgh : AK Press.

Shantz, Jeff. 2011. *Active anarchy : political practice in contemporary movements*. Lanham, Md : Lexington Books.

Steiner, Anne. 2008. *Les En-dehors : anarchistes individualistes et illégalistes à la «Belle Époque»*. Montreuil : Éditions L'Échappée.

Maîtrejean, Rirette. 2005. *Souvenirs d'anarchie : La vie quotidienne au temps de la bande à Bonnot à la veille d'août 1914*. Baye : Les éditions La Digitale.

Maitron, Jean. 1975. *Le mouvement anarchiste en France. Tome 1 : Des origines à 1914*. Paris : François Maspero.

Manfredonia, Gaetano. 2007. *Anarchisme et changement social : insurrectionnalisme, syndicalisme, éducationnisme-réalisateur*. Lyon : Atelier de création libertaire.

Miller, David. 1984. *Modern Ideologies: Anarchism*. London : J.M. Dent and Sons Ltd.

Narrat, G. [1908] 2004. *La colonie libertaire d'Aiglemont*. France :
Les publications de L'En Dehors.

Onfray, Michel .2012 *Le postanarchisme expliqué à ma grand-mère : le principe de Gulliver*», Paris : Éditions Galilée.

Pocock, J.G.A. 2009. *Political Thought and History : Essays on Theory and Method*.
Cambridge : University Press.

Williams, Leonard. 2007. «Anarchism Revived». *New Political Science*. 29 (no.3) 297-
312.